

NEOPHILOLOGICA

11

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Katowice 1995

Neophilologica

11

volume 11

*Études
de linguistique*

sous la rédaction de
Wiesław Banyś

**PRACE NAUKOWE
UNIwersYTETU ŚLĄSKIEGO
W KATOWICACH
NR 1517**

NEOPHILOLOGICA

tom 11

*Studia
językoznawcze*

pod redakcją
Wiesława Banysia

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Katowice 1995

REDAKTOR SERII: JĘZYKOZNAWSTWO NEOFILOLOGICZNE
CZESŁAWA SCHATTE

RECENZENCI
KRZYSZTOF BOGACKI
VIOLETTA KOSESKA-TOSZEWA



N 286/1517

6,00
1-148/96/10

TABLE DES MATIÈRES

Wiesław BANYŚ: Remarques sur la computation des énoncés "conditionnels"	7
Jean-Pierre DESCLÉS: Esquisse d'une analyse des temps du français: méthode, réalisation informatique et perspectives didactiques	21
Renata HEUCHIN-KOZŁOWSKA: Étude des locutions conjonctives en français	47
Katarzyna KWAPISZ: L'origine du mode subjonctif (le subjonctif en latin et en français)	61
Ewa MICZKA: Processus inférentiels dans la compréhension d'un texte publicitaire . . .	71
Małgorzata NOWAKOWSKA, Elżbieta KOSSAKOWSKA: La complétude et l'incom- plétude des syntagmes nominaux abstraits en français et en russe	90
Agnieszka STAŃCZYK: Les logiciels de langue, leurs types et possibilités comme exemple des technologies nouvelles dans l'enseignement des langues étrangères (présentation des programmes „English Teacher” et „Pop-Français”)	103
Halina WIDŁA: Le sexe du sujet parlant	118
Teresa MURYN, Barbara WYDRO: La vérité: le vrai	126
Wiesław BANYŚ: Quelques considérations sur l'alternance des cas génitif/accusatif des noms discrets en polonais	134

SPIS RZECZY

Wiesław BANYŚ: Uwagi na temat komputacji wypowiedzi „warunkowych”	7
Jean-Pierre DESCLÉS: Zarys analizy czasów języka francuskiego: metoda, realizacja informatyczna i perspektywy dydaktyczne	21
Renata HEUCHIN-KOZŁOWSKA: Badania nad wyrażeniami spójnikowymi języka fran- cuskiego	47
Katarzyna KWAPISZ: Pochodzenie trybu <i>subjonctif</i> (<i>subjonctif</i> łaciński i francuski) . . .	61
Ewa MICZKA: Procesy inferencyjne w rozumieniu tekstu reklamy	71
Małgorzata NOWAKOWSKA, Elżbieta KOSSAKOWSKA: Zupełność i niezupełność abstrakcyjnych syntagm nominalnych w języku francuskim i rosyjskim	90
Agnieszka STAŃCZYK: Programy komputerowe do nauki języków obcych, ich rodzaje i możliwości, jako przykład nowej technologii w nauczaniu języków (prezentacja programów „English Teacher” i „Pop-Français”)	103

Halina WIDŁA: Pleć autora wypowiedzi	118
Teresa MURYN, Barbara WYDRO: Prawda: to, co prawdziwe	126
Wiesław BANYŚ: Rozważania o alternacji przypadków dopełniacz/biernik rzeczowników dyskretnych w języku polskim	134

СОДЕРЖАНИЕ

Веслав БАНЫСЬ: Замечания на тему компутации „условных” высказываний	7
Жан-Пер ДЕКЛЕ: Очерк анализа времён французского языка: метод, информатическое осуществление и дидактические перспективы	21
Рената ХЕУХИН-КОЗЛОВСКА: Исследования над союзными оборотами французского языка	47
Катажина КВАПИШ: Происхождение наклонения <i>subjonctif</i> (латинский и французский <i>subjonctif</i>)	61
Эва МИЧКА: Инференционные процессы в понимании текста рекламы	71
Малгожата НОВАКОВСКА, Эльжбета КОССАКОВСКА: Полнота и неполнота абстрактных номинальных синтагм во французском и русском языках	90
Агнешка СТАНЬЧИК: Компьютерные программы к науке иностранных языков, их виды и возможности, как пример новой технологии в обучении языкам (представление программ „English Teacher” и „Pop-Français”)	103
Халина ВИДЛА: Пол автора высказывания	118
Тереса МУРЫН, Барбара ВЫДРО: Истина: то, что истинное	126
Веслав БАНЫСЬ: Рассуждения над альтернативой падежей родительный/винительный дискретных существительных в польском языке	134

Wiesław Banyś
Université de Silésie
Katowice

Remarques sur la computation des énoncés “conditionnels”

Par “conditionnels”, on entendra ici les énoncés introduits par *si*. Il est évident pourtant qu’ils ne sont pas tous, à proprement parler, conditionnels (v. à cet égard p.ex. C o y a u d, 1972; H a i m a n, 1978, 1985; B a n y ś, 1989, 1991, 1993a, 1993b, à par.).

Par computation, on comprendra ici automatisation de la reconnaissance (parcours automatique) des types de relations introduites par la conjonction *si*.

Nous savons bien que les relations entre les propositions introduites par *si* peuvent être très différentes. Rappelons brièvement que l’on peut distinguer au moins neuf types de relations en question que, pour les besoins de la présentation, nous allons appeler “*si* implicatif”, “*si* standard”, etc. sans oublier que, comme nous l’avons démontré ailleurs (v. p. ex. B a n y ś, à par.), ce n’est qu’une façon de parler, puisque *si* ne fait qu’introduire deux propositions liées d’une certaine manière à laquelle renvoient nos étiquettes plus ou moins arbitraires. C’est-à-dire, de notre point de vue, il serait difficile de dire qu’il y a autant de sens de *si*, donc de *si* différents, que de types de relations exprimées par les propositions reliées par *si*. Une fois les questions traditionnelles liées au fonctionnement de *si* rejetées, parmi lesquelles la question de l’équivalence de *si* avec l’implication matérielle et les questions de propriétés logiques de *si* — confondues généralement avec les propriétés logiques de la relation unissant les propositions introduites par *si* — on peut poser de nouvelles questions concernant le fonctionnement du *si* et le voir sous un jour nouveau. Parmi celles qui sont ainsi devenues envisageables les questions concernant une automatisation de la reconnaissance du type de relation liant les propositions introduites par *si*, basée sur une description préalable des relations en question, sont peut-être les plus passionnantes.

Autant dire qu'il serait maintenant question de déterminer les facteurs qui peuvent indiquer d'une manière plus ou moins automatisable comment se remplit une relation thème — rhème donnée entamée par *si* par telle ou telle valeur, souvent assignée à *si* lui-même.

Notre présentation se composera de trois parties: tout d'abord nous rappellerons les étiquettes qu'on donne pour nommer différents "sens" du *si* (sec. 1); ensuite, nous présenterons la manière, intégrant l'approche de Melczuk, Zholkovskij et Apresjan avec les approches de SCRIPTs et FRAMEs, de représenter les connaissances liées au SCRIPT (*tomber — être*) *malade* (sec. 2); enfin, nous présenterons la manière dont on obtient, en parcourant de différents manières possibles le réseau sémantique en question, les différents „sens" du *si* (sec. 3).

1. Les types de relations entre les propositions reliées par *si* sont les suivantes:

si — implicatif

Si c'est un homme, alors il est mortel

si — standard

S'il pleut demain, on ira au cinéma

si — explicatif

S'il l'on est allé au cinéma, c'est (parce) qu'il a plu

si — déductif

Si l'on va au cinéma, c'est (parce) qu'il pleuvra

si — concessif

Même s'il pleut demain, on n'ira pas au cinéma

si — habituel

S'il pleuvait, on allait au cinéma

si — restrictif

Si l'on va au cinéma, c'est essentiellement lorsqu'il pleut

si — d'opposition

S'il aime la viande, il n'aime pas le poisson

si — austinien

Si tu as soif, la bière est dans le frigo.

1.1. Il y a au moins deux aspects de la reconnaissance automatique du type de relation exprimée par les propositions liées par *si*.

D'une part, on peut essayer de réunir toutes les possibilités combinatoires de l'apparition des temps en français p.ex. dans les propositions en question, ce qui mènerait, entre autres, à relever les types principaux de propositions introduites par *si* ayant trait à la caractéristique, grosso modo, factuel — possible — contrefactuel, bien que, là encore, on doive avoir recours aux indices lexicaux pour pouvoir juger si le type de proposition en question appartient réellement à l'une de ces trois catégories.

D'autre part, il est évident que les combinaisons de temps en question ne font qu' "habiller" certaines relations qui peuvent apparaître aussi bien dans la catégorie factuelle que contrefactuelle. Conférez p.ex.:

Si je chante, Pierre viendra

Si je chantais, Pierre viendrait

Si j'avais chanté, Pierre serait venu.

Autant dire que la première chose à faire, c'est d'essayer de voir si les relations en question se prêtent à une reconnaissance automatisable, question beaucoup plus délicate que la première.

1.2. C'est pourquoi on n'envisagera ici que certains aspects de la deuxième question de reconnaissance automatique de relations entre les propositions reliées par *si*.

Lorsqu'on prend en considération les exemples de propositions reliées par *si* du type "tout venant", il n'est pas facile de voir comment on pourrait reconnaître d'une manière plus ou moins automatique le type de relations entre les propositions en question. Essayons de voir les difficultés à travers quelques exemples de phrases tirées de textes authentiques. Conférez p.ex.:

- (1) *Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage*

Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir;

Je vous défendrais de l'orage.

Main vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords des royaumes de Vent. (Lenoble)

standard

- (2) *Si je suivais mon goût, je saurais où buter;*

Mais j'ai les miens, la cour, le peuple. (La Fontaine)

standard

- (3) [...] *Mais garçons de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,*

Allaient vendre leur âne un certain jour de foire. (Idem)

pragmatique

- (4) *Le fabuliste a bien compris que son apologue demeurerait sans objet s'il avait*

suivi le sentier battu par les vieux auteurs, ses modèles. (Abrant)

standard

- (5) *En bien! lui cria-t-elle, n'avais-je pas raison?*

De quoi vous sert votre vitesse?

Moi l'emporter! et que serait-ce

si vous portiez une maison? (La Fontaine)

standard

- (6) *Que tu fasses un coup de maître*

Tire-moi ces marrons, si Dieu m'avait fait naître

Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verraient beau jeu. (La Fontaine)
standard

- (7) — *Eh de grâce, compère, un peu moins de dédain,
Lui dit le Livre vieux; chacun a son mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien,
si vous me connaissiez à fond... (La Motte)*
standard

- (8) *S'ils me faisaient quelque reproche,
Je leur dirais pourquoi j'ai tardé si longtemps (La Motte)*
standard

- (9) *Et vous l'avez plumé! S'il me prenait envie
De vous envoyer nu passer la nuit au froid,
Vous m'en avez donné le droit;
Vous n'auriez point à vous en plaindre;
Mais je serais méchant, je vous ressemblerais,
Et plus que vous j'en souffrirais... (Idem)*
standard

- (10) *Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade (La Fontaine)*
standard

- (11) *Si elle [la sorcière] ne guérissait, on l'injurait (Michelet)*
standard

- (12) *Ces finesses, ces tâtonnements, s'il pouvait les comprendre, oh! comme il en
rirait, hocherait la tête! (Idem)*
standard

- (13) *Imaginez la scène horrible qui eût eu lieu, si la pauvre sauvage sût risqué
d'entrer aux Ecoles! (Idem)*
standard

- (14) *Si [un jour] tu admettais cette opinion, tu aurais tort. (Grevisse)*
standard

- (15) *Si [en ce moment] tu admettais cette opinion, tu aurais tort.*
standard

- (16) *Satni: Je te retiendrai par la force [...]. Yaouma: si tu faisais cela, je te haïrais.
(Brieux)*
standard

- (17) *Si je n'étais moi, je voudrais être vous. (Hugo)*
standard

- (19) *Madame, je suis peintre [...] si j'étais sculpteur, je me plaindrais. (Maupassant)*
standard

- (20) *S'il n'y avait qu'une sorte d'académiciens et qu'une sorte de bienheureux,
l'Académie et le Paradis seraient monotones. (France)*
standard

- (21) *De quel droit ces gens-là errent-ils par les rues avec des armes à longue portée, alors qu'on m'arrêterait, moi, si je me hasardais à mettre le pied dehors avec un méchant revolver de six francs dans la poche de ma redingote.* (Courteline)
standard
- (22) *Ce M. Félix... serait... le dernier des crétins si ma femme n'était encore plus bête que lui.* (Idem)
implicatif
- (23) *Si je le tenais maintenant ce Tailleur détestable..., je...* (Molière)
standard
- (24) *Ah! si de mes fautes pouvait naître le moyen de les réparer!* (Rousseau)
standard
- (25) *Si vous saviez, enfants,
Quand j'étais jeune fille,
Ce que j'étais gentille!* (Idem)
standard
- (26) [Même] *S'il contenait peu d'oeuvres de premier ordre, le salon d'Automne contenait un certain nombre de tableaux intéressants.* (Zola)
oppositif [concessif]
- (27) [Même] *Si les sociétés changent, l'homme demeure semblable à lui-même.* (Chamoux)
oppositif [concessif]
- (28) [Même] *Si j'ai le talent de perdre les femmes, je n'en ai pas moins celui de les sauver.* (Laclos)
oppositif [concessif]
- (29) [Même] *S'ils ont donné leur accord, ils ne passent pas à l'exécution.* (Coyaud)
oppositif [concessif]
- (30) [Même] *S'il est petit, il est fort.* (Coyaud)
oppositif [concessif]
- (31) [Même] *S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés; chaque organe a la sienne.* (Diderot)
- (32) [Même] *Si Socrate n'a rien écrit, son disciple Platon fut d'une admirable fécondité.* (Chamoux)
oppositif [concessif]
- (33) [*? Même] *Si les ateliers de Pergamone sont bien connus, ceux de Rhodes n'ont pas livré assez d'oeuvres pour...* (Coyaud)
oppositif
- (34) [Même] *Si chaque terrasse reçut un aménagement spécial, [...] les principes restent les mêmes.* (Coyaud)
oppositif [concessif]
- (35) [Même] *Si ce moyen n'est pas nécessaire pour séduire, il est indispensable pour dépraver.* (Laclos)
oppositif [concessif]

1.3. Quelques remarques concernant les rapports bien complexes et délicats entre les types de “*si* concessif”, “oppositif” et celui qu’on a appelé “restrictif” s’imposent.

Lorsqu’on regarde les exemples “tout venant”, il n’est pas facile de relever ce qui est mis en jeu dans ce type de phrases introduites par *si* (cf. p.ex. (26) — (35)).

Selon Coyaude (1972:112), “la différence est grande entre *si* concessifs (la concession n’est qu’une sous-catégorie d’implication, i.e. la négation d’une implication présupposée) et *si* adversatifs (qui sont en fait des coordinations de mise en parallèle), mais il arrive souvent que l’on ne sache pas exactement auquel des deux *si* on a affaire, parce qu’en fait, les types de contexte où ils apparaissent sont similaires: il y a balancement entre synonymes et contraires” et il présente à l’appui de son affirmation les exemples du type (35).

De notre point de vue, d’une part, on ne pourrait pas dire que la concession est une négation d’une implication présupposée, si l’on entend par implication une relation nécessaire, cf. p.ex.:

(36) **Même s’il ne sait pas que Marie pleure, il le regrette*

(37) **Même si c’est un carré, ce n’est pas une rectangle,*

mais il est naturellement vrai que la concession est une violation d’une relation typique liant les concepts mis en jeu.

D’autre part, il est vrai que les contextes où les deux types de phrases introduites par *si* peuvent apparaître sont similaires. Ils le sont à tel point qu’on se demande même si, en pareils cas, on devrait encore parler d’une opposition entre les deux. Mais il est vrai qu’il y en a une, de type formel.

Remarquons que les exemples (26) — (35), sauf (33), peuvent obtenir aussi bien la formulation concessive qu’oppositive (adversative). Ce n’est, en fait, que la forme de ces énoncés qui change et non pas la relation entre concepts. Lorsqu’on dit p.ex.

(35) *Si ce moyen n’est pas nécessaire pour séduire, il est [pourtant] indispensable pour dépraver* (Laclos)

on ne dit pas autre chose que

(38) *Même si ce moyen n’est pas nécessaire pour séduire, il est indispensable pour dépraver.*

Dans les deux cas, et tous les cas pareils cités ci-dessus qui ont reçu l’étiquette oppositif [concessif], on a affaire à la violation d’une relation typique (ou considérée comme typique) entre deux concepts envisagés par rapport à un seul et même objet (ou objet et sa/ses parties): *Séduire* est moins fort de *dépraver*; pour séduire, il ne faut pas avoir recours aux moyens aussi forts que pour dépraver, entre autres à ce moyen; pour dépraver, il faut avoir recours aux moyens plus forts que pour séduire, entre autres à ce moyen. Ce n’est que la forme qui change. Autant dire que la concession et l’opposition, là où elle se rapportent à un seul et même objet (ou à un objet et sa/ses parties), ce qui veut dire que cette

configuration entraîne une comparaison, même si elle n'est qu'implicite, ne sont que deux faces formelles d'une seule et même relation.

La "véritable" opposition effectuée à l'aide de propositions introduites par *si*, là où elle ne peut être remplacée par une tournure concessive, ne se fait que lorsqu'on a affaire à deux objets distincts que l'on met "en parallèle" au sein d'une catégorie générale en mettant en relief ses sous-catégories contraires, cf. p.ex.:

(33) *Si les ateliers de Pergamone sont bien connus, ceux de Rhodes n'ont pas livré assez d'oeuvres pour...* (Coyaud)

(33a) **? Même si les ateliers de Pergamone sont bien connus, ceux de Rhodes n'ont pas livré assez d'oeuvres pour...*

D'autre part, la "véritable" concession, là où elle ne peut être remplacée par une tournure oppositive, n'a lieu que si nous avons affaire aux éléments d'un *script* agencés temporellement et causativement, p.ex.:

(39) **? Si je prends un taxi, je serai pourtant en retard*

(40) *Même si je prends un taxi, je serai pourtant en retard*

(41) *[Même] si je prends un taxi, je serai en retard.*

1.4. Quant aux tournures de type restrictif, elle font appel à un certain agencement des caractéristiques inhérentes, dont les téléliques, des concepts, souvent différant de celui qui est typique (pour le locuteur en question ou en général), d'où la présence explicite ou implicite des expressions de type *essentiellement, souvent*, etc. On peut, par contraste, dire que là où *essentiellement* rend ce qui est effectivement le but principal typique de quelque chose, alors la phrase paraît un peu bizarre (sauf où l'on procède à une explication polémique provoquée par les dires de l'interlocuteur): c'est comme si ce n'était pas la peine de le dire; par contre, ce qui vaut la peine d'être dit, c'est quelque chose qui va à l'encontre du type:

(42) *Si Shakespeare est original, est-ce dans ses endroits les plus sublimes?* (Diderot)

(43) *?* Si Shakespeare est original, c'est dans ses endroits les plus sublimes.*

On comprend bien, de ce point de vue, la nature de la relation exprimée par la phrase

(44) *Si l'on va au cinéma, c'est essentiellement lorsqu'il pleut*

par rapport à celle qu'on trouve dans (45):

(45) *Si l'on va au cinéma, c'est essentiellement pour voir un bon film.*

Les deux ne devraient pas être prononcées, en admettant la consistance de l'univers de croyance du locuteur, par un seul et même locuteur: *aller au cinéma* a dans les deux cas des fonctions téléliques typiques différentes: (44) — s'abriter devant la pluie, (45) — voir un bon film. La différence entre (42), (45) et (44) consiste en ceci que dans (42) et (45) la relation est moins relativisée à un locuteur donné, puisqu'on peut admettre que les relations *original* — *dans les endroits les*

plus sublimes et aller au cinéma — voir un bon film seraient vraies pour la plupart des locuteurs, tandis que celle de (42) non. Autant dire aussi que l'agencement de différentes fonctions du *cinéma* est typique dans (42) et (45), mais non pas dans (42). Ce que représente donc un *si* "restrictif" ou plutôt téléique, c'est un certain agencement des caractéristiques du concept.

2. On voit bien que, confrontés avec les exemples du type "tout venant", on a du mal à saisir l'essence, et leurs interrelations, des relations exprimées par les phrases introduites par *si*. C'est pourquoi il faut avoir recours, comme on le fait souvent dans le cadre de *l'Intelligence Artificielle*, aux systèmes expert, donc systèmes qui ne sont compétents que dans un domaine bien déterminé et restreint. Le domaine d'un système expert est un micro-monde, ou, si l'on veut, un module, parmi beaucoup d'autres, des connaissances générales de l'individu.

2.1. Essayons de voir quelles sont les relations et comment elles se présentent au sein du micro-monde (*être*) *malade*, vu du point de vue du malade (la vision d'un médecin est sensiblement différente et elle diffère aussi, semble-t-il, de ce qu'un homme "de la rue" puisse en dire).

Pour pouvoir décrire un micro-monde, p.ex. celui de (*tomber — être*) *malade*, il faut naturellement avoir un moyen de description adéquat des concepts et des relations qu'ils entretiennent à l'intérieur de ce micro-monde. Un outil prometteur semble être la description qui intègre les éléments de la théorie du modèle "sens — texte" élaborée par Melčuk, Zholkovskij et Apresjan dans les années '60 (v. p.ex. Melčuk, 1974, 1986; Melčuk, Zholkovskij, 1969, 1970; Apresjan, 1974; Apresjan, Zholkovskij, Melčuk, 1969), ceux de la théorie des *frames* (v. p.ex. Bartlett, 1932; Minsky, 1975, 1986; Charniak, 1977, 1978; Rumelhart, 1980), ceux de la théorie des *scripts* (v. p.ex. Schank, 1972, 1975; Schank, Abelson, 1977; Schank, Colby, 1973; Gioia, Poole, 1984; Fayol, Monteil, 1988), et la théorie des modèles mentaux de Johnson-Laird (v. p.ex. Johnson-Laird, 1983).

Nous n'allons pas présenter ici les détails de ces théories et nous nous limiterons à une première esquisse de la description du micro-monde en question à l'aide de l'appareil intégrant les éléments mentionnés et qui se sert des fonctions et paramètres lexicaux du modèle "sens — texte" pour passer par la suite à la présentation de la computation approximative des sens des *si* introduisant les phrases représentant les relations ayant cours au sein du micro-monde en question.

2.2. La présentation du micro-monde (*tomber — être*) *malade* est très approximative et a pour but davantage de montrer comment une description du type présenté permet de computer les sens des phrases en *si* liées à son domaine que de le décrire complètement (schéma 1).

3. Passons maintenant à une computation approximative de certains complexes phrastiques introduits par *si*, fonction des relations présentées ci-dessus (on pourrait, naturellement, en approfondissant notre l'analyse, relever tous les complexes de ce type possibles à effectuer à un niveau d'analyse correspondant; ce qui nous importe ici, c'est davantage de présenter le mécanisme de la génération des complexes en question que d'être exhaustif quant à toute génération possible).

3.1. On parle de *X* en tant que type, mais on a aussi *X* en tant que *X*₁ concret dont on sait, dont le locuteur sait, qu'il se comporte, en général, typiquement en pareilles circonstances.

Si l'on parle de *X* en tant que type, on pourrait le remplacer par les RS — {patient}, {malade}, etc. On énoncerait alors une sorte de règle, fonction, au sein de notre micro-monde, de prescriptions médicales suivies.

Si, par contre, on parlait de *X*₁, on énoncerait une instantiation de la règle ci-dessus.

3.2. De ce point de vue, on a affaire p.ex. — et ceci, en principe (v. ci-dessous, les questions liées à la distinction séquence du type script, donc une séquence dynamique, et séquence du type frame, donc une séquence plus statique, pour ce qui est de la différenciation des constructions concessives et oppositives) à l'intérieur de chaque partie du micro-monde en question, aux relations suivantes p.ex. si l'on prend pour point de départ de la computation la partie du réseau représentant le paramètre [REAL2] *avoir de la température* fonction du paramètre [REAL2] *s'affaiblir* qui est, à son tour, fonction du paramètre [REAL2] *malade* en relation avec les paramètres [*S*₀] 'maladie' [OPER1] y "attraper une maladie" qui sont fonction de {RSP} 'malade':

(46) *Si X a de la température, alors X se met au lit*
si standard [règle]

(47) *Si X s'est mis au lit, c'est qu'il a (eu) de la température*
si explicatif [instantiation actualisée]

(48) *Si X se met au lit, c'est qu'il aura de la température*
si déductif [instantiation future]

(49) *Même si X a de la température, il ne se met pas au lit*
si concessif [violation de la règle]

(50) *Si tu as de la température, le thermomètre est dans le placard*
si austinien

(on voit bien que (50) est fonction du sous-script: *avoir de la température* — *prendre la température* — à l'aide d'un instrument, qui est typiquement un

thermomètre — ne pas avoir l'instrument sur soi — vouloir l'avoir — chercher (ne pas savoir/savoir où il est)/demander où il est, ce qui donne lieu à (50) qui, explicitée, a la forme de (50a):

(50a) *Si tu as de la température [sachant que typiquement tu voudras prendre ta température à l'aide d'un thermomètre et que, peut-être, tu ne sais pas où il est, et pour l'utiliser, tu dois le prendre, je te dis que], le thermomètre est dans le placard*

(et l'on remarque que les différences de personne ne jouent pas ici:

Si j'ai de la température, le thermomètre est dans le placard

Si tu as de la température, prends-la (donc) (pour savoir combien tu en as)
[instantiation future]

Si j'ai de la température, je la prendrai [instantiation future]

Si X a de la température, X la prend [règle])

(51) *Si tu prends la température, c'est que tu en as*
explicatif

(52) *Même s'il a de la température, il ne la prend pas*
concessif

(53) *(Même) S'il a de la température, il ne la prend (pourtant) pas*
concessif — oppositif

(54) *(Même) S'il a de la température, il n'est (pourtant) pas très affaibli*
concessif — oppositif

(55) *S'il prend la température, c'est essentiellement pour effrayer ses proches*
restrictif

(dans les cas d'un emploi télélique des éléments du réseau sémantique, la télélicité n'étant propre qu'aux agents humains et autres ou aux artefacts, le thème de la phrase doit représenter une entité active, pas passive, cf. la distinction entre *prendre la température* et *avoir de la température*, cf. p.ex.

(56) *?*S'il a de la température, c'est essentiellement pour effrayer ses proches).*

3.3. Si l'on prenait un autre élément du réseau, p.ex. celui qui représente le paramètre [REAL2] (être formé à soigner les malades en leur prescrivant des médicaments)=médecin et [REAL2]; être formé à soigner les malades en leur appliquant les médicaments prescrits et d'autres soins quotidiens=infirmier/ère en relation avec les paramètres [Si1] 'médecin', {RSa} 'qui traite', {rs} 'animé' et {RSp} 'qui est traité', {rs} 'animé', ainsi que ceux de [REAL2] (médecin)=traiter, [Si2] 'patient', [PERF] [REAL2] (médecin)=guérir, [REAL2] (médecin)= avoir bcp d'argent et [GENER] (traiter)=soigner, S_o (soigner)=soins, on aurait affaire aux relations suivantes:

(57) *Si l'on est formé pour traiter les malades, alors on est médecin*
implicatif

(58) *Si l'on est médecin, alors on a été formé pour traiter les malades*
explicatif

- (59) *Si l'on est médecin, on traite les malades*
standard
- (60) *S'il l'a traité, c'est qu'il est médecin*
explicatif
- (61) *S'il le traite(ra), c'est qu'il est médecin*
déductif
- (62) *(Même) S'il est médecin, il ne va pas le traiter*
concessif — non-oppositif
- (63) *?* S'il est médecin, il ne va pas (pour autant) le traiter*
- (64) *(Même) s'il le soigne, il n'est pas médecin*
concessif — oppositif
- (65) *(Même) si l'on est médecin, on ne traite pas toujours les malades*
concessif — oppositif
- (66) *(Même) si l'on est médecin, on ne sait pas traiter tout*
concessif — oppositif
- (67) *(*?Même) S'il est médecin, il n'est pas infirmier*
oppositif, non-concessif
- (68) *(*Même) si Jean est médecin, Pierre est infirmier*
oppositif, non-concessif
- (69) *(Même) S'il est malade, il n'est pas affaibli*
concessif — oppositif
- (70) *(Même) si l'on est médecin, on ne sait (pourtant) pas [pour autant] traiter tout*
concessif — oppositif
- (71) *Si l'on est médecin, c'est souvent pour avoir beaucoup d'argent [et non pas pour guérir les malades]*
restrictif
- (72) *Si tu veux le traiter, la trousse à médicaments est dans le placard*
austinien

3.4. On voit bien le schéma de la génération de ces différentes sortes de relations entre les phrases d'un réseau sémantique représentant un micro-monde décrit par l'intermédiaire des *scripts* intégrant des *frames* présentés à l'aide des fonctions et paramètres lexicaux du système "Sens — Texte" élaboré par Melčuk, Zholkovskij et Apresjan. Une fois les relations en questions relevées, la génération se ramène à l'indication de l'endroit du réseau sémantique qui va constituer le point de départ de la génération et du parcours computationnel et qui, à ce moment-là, renferme en lui, ou la représente, une règle (implicative — nécessairement vraie ou standard — vraie dans la majorité des cas, typiquement vraie) et d'y appliquer les opérations d'instantiation actuelle (*si* explicatif) ou future (*si* déductif), de violation (négation) pure et simple (*si* concessif, *si* concessif-oppositif), de violation (négation) par agencement

différent de propriétés (généralement: téléiques) (*si* restrictif), de mise en parallèle (balancement) de propriétés contraires ou antonymes par rapport à un autre objet que celui du départ (*si* oppositif) ou représentation explicite d'une partie du *script* but — "localisation de l'instrument de sa réalisation", partie intégrante des scripts qui sont à la base du réseau (*si* austinien), chaque type d'opération donnant lieu à ce qu'on appelle "différent sens de *si*". Autant dire que différents types de parcours computationnel du réseau sémantique, parfois accompagné d'un type différent d'expression du parcours (v. opposition entre concessif — concessif-oppositif — restrictif), génèrent ce qu'on a l'habitude d'appeler "sens »différents« du *si*" et ce qui n'est autre chose que le résultat d'un parcours différent de la même entité sémantique.

Références

- Apresjan J., 1974: *Leksičeskaja Semantika. Sinonimičeskie sredstva jazyka*. Moskva, Nauka.
- Apresjan J., Melčuk I., Zholkovskij A.K., 1969: *Semantics and Lexicography: Towards a New Type of Unilingual Dictionary*. In: Kiefer (ed.).
- Banyś W., 1989: *Théorie sémantique et "si... alors". Aspects sémantico-logiques de la proposition conditionnelle*. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- Banyś W., 1991: *Conditionnel, "même si — conditionnel" et modus tollens*. "Linguistica Silesiana", 13.
- Banyś W., 1993a: "Contrefactuel dégressif" ou *modus tollens* déguisé? In: "Neophilologica". T. 9. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- Banyś W., 1993b: *Causalité et conditionnalité: sur l'interprétation causale des conditionnels*. In: "Neophilologica". T. 10. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- Banyś W., 1994: *Gramatyka semantyczno-logiczna, gramatyka kognitywna a leksykografia, znaczenie spójnika "warunkowości" pol. "jeśli" i fr. "si". (Grammaire logico-sémantique, grammaire cognitive et lexicographie: signification de la conjonction de "conditionnalité" pol. "jeśli" et fr. "si")*. "Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique".
- Bartlett F., 1932: *Remembering: A Study in Experimental and Social Psychology*. New York and London, Cambridge University Press.
- Bobrow D., Collins A. (eds.), 1975: *Representation and Understanding. Studies in Cognitive Science*. New York.
- Charniak E., 1977: *A frame for PAINTING: the representation of a common sense knowledge fragment*. "Cognitive Science", 1 (4).
- Charniak E., 1978: *On the use of frame knowledge for language comprehension*. "Artificial Intelligence", 11.
- Fayol M., Monteil J.-M., 1988: *The Notion of script: From general to Developmental and Social Psychology*. In: "Cahiers de Psychologie Cognitive. European Bulletin of Cognitive Psychology". Vol. 8 (4).
- Gioia D.A., Poole P.P., 1984: *Scripts in behavior*. "Academy of Management Review", 9.
- Haiman J., 1978: *Conditionals are topics*. "Language", 54.
- Haiman J., 1985: *Natural Syntax: Iconicity and Erosion*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Johnson-Laird P.N., 1983: *Mental Models*. Cambridge, Harvard University Press.

- Kiefer F. (ed.), 1969: *Studies in Syntax and Semantics*. Dordrecht, Reidel Pub. Comp.
- McClelland J., D. Rumelhart & the PDP Research Groups (eds.), 1980: *Parallel Distributed Processing. Explorations on the Microstructure of Cognition*. Cambridge MA, MIT Press.
- Meľčuk I., 1974: *Opyt teoririi lingvističeskich modelej "Smysl — Tekst"*. Moskva, Nauka.
- Meľčuk I., Zholkovskij A.K., 1970: *Towards a functioning "meaning-text" model of language*. "Linguistics", 57.
- Meľčuk I., (réd.) 1986: *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Meľčuk I., Zholkovskij A.K., 1969: *K postroeniju dejstvuščej modeli jazyka "Smysl — Tekst"*, "Mašinnyj Perevod i Prikladnaja Lingvistika", 11.
- Minsky M., 1975: *A Framework for Representing Knowledge*. In: Winston (ed.).
- Minsky M., 1986: *The Society of Mind*. New York, Simon & Schuster.
- Rumelhart D.E., 1980: *Schemata: The Building Blocks of Cognition*. In: J. McClelland, D. Rumelhart & the PDP Research Group (eds.).
- Schank R., 1972: *Conceptual Dependency: a thory of natural language understanding*. "Cognitive Psychology", 3 (4).
- Schank R., 1975: *The Structure of Episodes in memory*. In: Bobrow, Collins (eds.).
- Schank R., Abelson R., 1977: *Scripts, Plans, Goals und Understanding*. Hillsdale, N.J., Lawrence Erlbaum.
- Schank R., Colby F. (eds.), 1973: *Computer Models of Thought and Language*. San Francisco, Freeman.
- Windston P.H. (ed.), 1975: *Knowledge and Cognition*. New York, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale.

Wiesław Banyś

UWAGI NA TEMAT KOMPUTACJI WYPOWIEDZI „WARUNKOWYCH”

Streszczenie

Autor podejmuje problematykę budowy rodzaju systemu eksperckiego, który pozwoliłby na automatyczne rozpoznawanie wartości (np. implikatywnej, standard, koncesywnej) wypowiedzi „warunkowych” — tzn. wprowadzalnych konstrukcją typu „jeśli”.

Na podstawie analizy wartości semantycznej znaku „jeśli”, który w proponowanym ujęciu jest wskaźnikiem tematu zdania, przedstawiono zestaw parametrów językowych pozwalających na odpowiednią interpretację zdania.

Uzupełnieniem tego typu analizy jest opis wiedzy leksykalnej i wiedzy o świecie, jaką dysponuje użytkownik języka. Reprezentację tej wiedzy przedstawiono za pomocą parametrów i funkcji leksykalnych z modelu „sens—tekst” Meľčuka i Żółkovskiego.

Веслав Баньсь

ЗАМЕЧАНИЯ НА ТЕМУ КОМПЮТАЦИИ „УСЛОВНЫХ” ВЫСКАЗЫВАНИЙ

Резюме

Автор предпринимает проблематику построения вида эксперцкой системы, которая позволила бы на автоматическое распознавание значений (напр. имплицативной, стандарт, концессионной) „условных” высказываний — то значит вводимых конструкциями типа „если”.

На основании анализа семантической ценности знака „если”, который в предлагаемом подходе является показателем темы предложения, представлено состав языковых параметров, позволяющих на соответственную интерпретацию предложения.

Пополнением этого типа анализа является описание лексического знания и знания о мире, каким располагает пользователь языком. Представление этого знания представлено с помощью параметров и лексических функций с модели „смысл — текст” Мельчука и Жольковского.

Jean-Pierre Desclés

Université de Paris-Sorbonne

Institut des Sciences Humaines

Appliquées

Esquisse d'une analyse des temps du français: méthode, réalisation informatique et perspectives didactiques

Nous nous proposons d'une part, de formuler les principales hypothèses cognitives qui sous-tendent le modèle informatique de traitement des temps et des aspects en Français que nous développons depuis plusieurs années avec notre équipe et d'autre part, de présenter la méthodologie d'exploration contextuelle qui devrait, selon nous, avoir une certaine utilité pour l'amélioration de l'apprentissage d'une langue seconde (par exemple le Français).

Dans un premier temps, nous exposerons brièvement la complexité du problème du transfert des catégories grammaticales d'une langue vers une autre. Nous formulerons ensuite un certain nombre d'hypothèses qui dessinent le cadre général dans lequel nous situons nos recherches sur le langage et les langues. Dans un deuxième temps, nous définirons comment nous concevons une catégorie grammaticale; l'appréhension correcte de cette dernière traverse les distinctions traditionnelles entre morphologie, syntaxe, sémantique et pragmatique. Nous verrons qu'une catégorie grammaticale s'analyse en quatre composantes: des formes morpho-syntaxiques, des significations, des correspondances entre formes et significations et enfin une stratégie d'exploration contextuelle qui permet de choisir la signification qu'il convient d'attribuer à une occurrence de forme en tenant compte de certains indices fournis par le contexte. Dans un troisième temps, nous traiterons plus particulièrement de la catégorie grammaticale aspecto-temporelle en Français en rappelant le réseau des concepts les plus fondamentaux qui sont constitutifs de l'espace des significations de cette catégorie. Dans la dernière partie, la méthode d'exploration contextuelle et sa mise en oeuvre informatique seront présentées et illustrées par quelques exemples de règles (d'exploration) empruntées au domaine du temps et des

aspects. En conclusion, nous proposerons d'utiliser notre modélisation informatique (en fait un système à base de connaissances composé de règles heuristiques) en tant que système d'aide à l'apprentissage des différents emplois des temps et aspects en Français, en tenant compte des contraintes imposées par le contexte.

1. Hypothèses cognitives sur le traitement des catégories grammaticales

C'est un constat banal: les langues sont différentes, non seulement dans leurs organisations lexicales mais aussi dans leurs organisations grammaticales. Par exemple, le système des articles en français n'est pas celui de l'anglais; ainsi, pour la valeur de générique, l'anglais utilise en général l'article zéro alors que le français emploie l'article dit défini:

(1a) *Turkeys are woodland birds*

(1b) *Les dindons sont des animaux des bois*

En polonais, il n'y a pas d'articles, d'où le problème qui se pose à un apprenant polophone du français: quel article mettre en français puisque l'article est obligatoire? Les polonais font de nombreuses erreurs dans l'emploi des articles en français ou en anglais. Le même apprenant polophone se trouvera dans une grande difficulté pour choisir le temps grammatical approprié en français qui rendra compte de l'opposition aspectuelle entre perfectif et imperfectif du polonais. Par contre, l'apprenant francophone d'une langue slave éprouvera d'énormes difficultés avec les formes aspectuelles des verbes puisqu'il devra choisir obligatoirement entre une forme verbale imperfective et une forme verbale perfective lorsqu'il produira son énoncé; c'est souvent dans les erreurs sur l'emploi des aspects que l'on peut détecter son origine étrangère. Certes, certains indices contextuels peuvent être repris pour donner les équivalents adéquats. Ainsi une paire d'énoncés comme (2) se verra associer la paire d'énoncés en polonais en d'autres langues slaves, p.ex. le bulgare, (2') avec l'opposition imperfectif/perfectif.

(2a) *Il a peint la chambre pendant une heure*
(rien n'est dit sur l'achèvement)

(2b) *Il a peint la chambre en une heure* (on signifie l'achèvement)

(2'a) *Malował (imperfectif) pokój przez godzinę*

(2'b) *Pomalował (perfectif) pokój w godzinę*

(2''a) *Toj bojadisva (imperfectif) stajata (v prodalzenie na) edin cas*

(2''b) *Toj bojadisa (perfectif) stajata za edin cas*

1.1. D'une façon générale, il n'y a pas de règles simples de transfert entre les catégories appariées de deux langues différentes. L'apprentissage du système grammatical d'une langue seconde impose:

- une claire identification des différences entre les systèmes grammaticaux de la langue initiale de l'apprenant (langue source) et celle qu'il désire acquérir (langue cible) et des transferts catégorisations;
- des mécanismes de résolution des problèmes de transfert grammatical.

Nous allons traiter de ce problème en nous restreignant ici à la seule catégorie grammaticale aspecto-temporelle en visant la construction d'un modèle informatique d'emploi des valeurs sémantiques des temps du français (langue cible) et de leur utilisation appropriée dans une activité discursive qui enchaîne les énoncés.

1.2. Rappelons quelques problèmes bien connus que doit résoudre tout apprenant polophone ou anglophone du français. Quelles sont les règles généralisables et automatisables qui lui permettraient de trouver les équivalents en français pour exprimer la différence entre (a) et (b) dans les exemples suivants?

- (3a) *(On) Jest idiotą/He is silly/il est idiot*
- (3b) *(On) Jest idiotą (= robi z siebie idiotę (w tej chwili))/He is being silly/il est idiot = il fait l'idiot*
- (4) *(Ona) Pochodzi z Londynu/She comes from London/elle est originaire de Londres*
- (4b) *(Ona) Przyjeżdża z Londynu/She is coming from London/elle arrive de Londres*
- (5a) *Ta książka traktuje o Renesansie/This book deals with the Renaissance/ce livre traite de la Renaissance*
- (5b) **This book is dealing with the Renaissance/*Ta książka (w tej chwili) traktuje o Renesansie*
- (5c) *Professor Smith is dealing with the Renaissance/Profesor Smith traktuje/mówi (właśnie) o Renesansie/Le professeur Smith traite de la Renaissance*
- (6a) *He looks like his father/(On) Podobny jest do swego ojca/Il ressemble à son père*
- (6b) *He is looking like his father more and more every day/(On) Staje się z dnia na dzień coraz bardziej podobny do swego ojca/Il ressemble de plus en plus à son père*
- (7a) *He is ill/(On) Jest chory/Il est malade*
- (7b) *He is being ill (in the bathroom)/(On) Jest chory (= wymiotuje)/il est malade (= il vomit)*
- (8a) *He looks ill/(On) Jest chory/Il est malade*
- (8b) *He is looking ill/(On) mi wygląda na chorego/il me semble malade*

- (9a) *He lives with his uncle/(On) Mieszka ze swym wujem/Il vit avec son oncle*
 (9b) *He is living with his uncle/(On) (teraz) Mieszka ze swym wujem/En ce moment, il vit avec son oncle*
 (10a) *Mary plays well/Maria gra dobrze/Marie joue bien*
 (10b) *Mary is playing well/Maria gra dobrze (w tej chwili)/Marie joue bien en ce moment*
 (11a) *He works ten hours a day/(On) Pracuje dziesięć godzin na dzień/Il travaille dix heures par jour*
 (11b) *He is working ten hours a day/(On) (teraz) Pracuje dziesięć godzin na dzień/En ce moment, il travaille dix heures par jour*

1.3. La différence est fortement grammaticalisée en anglais et rendue par une différence de formes (présent simple et forme progressive); en français et en polonais, la différence entre les significations grammaticales n'est pas grammaticalisée et doit être exprimée par d'autres procédés. Peut-on donner un système de règles générales et stables qui permettraient de passer automatiquement du système des oppositions grammaticalisées en anglais entre "preterit", "present perfect" et "past perfect" au système du français qui oppose "l'imparfait", "le passé simple" et "le passé composé" et au système du polonais qui oppose "l'imperfectif" et le "perfectif"? Posons la question autrement: quand doit-on employer, en français, l'imparfait, le passé composé ou le passé simple?

1.4. Pour expliquer ces règles d'emplois, il est nécessaire de résoudre trois classes de problèmes:

- (i) disposer d'une analyse générale des valeurs sémantiques sous-jacentes aux marqueurs aspecto-temporels du polonais, de l'anglais et du français;
- (ii) utiliser un système de représentations métalinguistiques qui serait d'une part, indépendant des trois langues et d'autre part, assez fin pour révéler et représenter les différences de signification;
- (iii) préciser les relations entre les valeurs métalinguistiques et les encodages de ces valeurs sous forme de marqueurs grammaticaux dans chaque langue.

1.5. Plusieurs types de systèmes de représentations métalinguistiques peuvent être construits ou utilisés. On peut par exemple chercher à utiliser des systèmes "logiques"; outre les problèmes d'adéquation théorique et descriptive, il ne semble guère envisageable de se servir de ces représentations logico-formelles dans des projets didactiques. On peut aussi utiliser comme système métalinguistique de description la langue des apprenants, c'est la solution qui est généralement adoptée par les grammaires scolaires. Dans ce cas, une difficulté didactique de taille apparaît: les termes métalinguistiques utilisés (perfectif,

imperfectif, progressif, ponctuel, duratif, parfait...) ne sont pas transparents (non seulement pour le linguiste, spécialiste des problèmes relatifs à l'aspect mais encore plus pour l'apprenant qui, lui, n'est pas un linguiste).

Les linguistes, en particulier les théoriciens (comme c'est mon cas), ont pour objet une caractérisation explicite de ces termes pour en faire des concepts opérationnels articulés les uns avec les autres; ils ont pour objectif la construction d'une théorie des temps et des aspects; pour cela, ils doivent argumenter leurs positions, discuter avec d'autres théoriciens sur les avantages "explicatifs" et descriptifs du corps conceptuel qu'ils proposent, mettre en oeuvre leurs conceptualisations dans des programmes descriptifs de plus en plus importants. Malheureusement, cette activité théorique portant sur des concepts et des descriptions ne se transpose pas toujours en une activité didactique d'apprentissage et de maîtrise du système grammatical d'une langue. Certes, les théories doivent être le support des discours didactiques mais, pour les objectifs didactiques, il est indispensable de construire d'autres systèmes métalinguistiques à partir d'un processus de transfert didactique contrôlé des conceptualisations théoriques vers une utilisation didactique théorisée pour s'ajuster aux objectifs (faire apprendre une langue) et aux utilisateurs (maîtres et apprenants). Des systèmes métalinguistiques ajustés aux objectifs didactiques doivent, selon nous, être utilisés dans le contexte des applications didactiques. Ces systèmes vont utiliser des systèmes mixtes: des systèmes de concepts théoriques présentés discursivement (par un discours métalinguistique en langue naturelle) et illustrés par des représentations figuratives (figures, diagrammes, icônes...) chargées de visualiser et de faire comprendre les concepts théoriques qu'il serait trop compliqué de définir uniquement par un discours théorique. Les représentations figuratives doivent bien sûr être réglées par des utilisations raisonnées et réfléchies: les diagrammes doivent avoir un contenu théorique transparent (même si ce contenu théorique n'est pas entièrement explicité et argumenté devant les apprenants puisque ces derniers ne sont pas des théoriciens).

1.6. Nous proposons l'hypothèse suivante:

Hypothèse 1: Les figures, les diagrammes, les icônes ont une portée cognitive qui peut être avantageusement exploitée dans le contexte didactique d'apprentissage des catégorisations grammaticales (et même des catégorisations lexicales).

Le mouvement des Grammaires Cognitives actuelles (en particulier R. Langacker et L. Talmy aux USA) revendique explicitement l'usage des représentations figuratives en les intégrant dans le dispositif théorique. Les significations grammaticales sont alors décrites par un jeu de figures construites

à partir de primitives. Les représentations figuratives, accompagnées de commentaires appropriés, d'une part visualisent des conceptions théoriques et d'autre part font "comprendre" immédiatement les oppositions grammaticales qui permettent une mémorisation immédiate ("une bonne figure vaut mieux qu'un long discours!"). En France, un linguiste comme B. Pottier préconise depuis très longtemps l'usage des figures pour mieux visualiser les conceptualisations théoriques et lexicales.

1.7. Donnons un exemple de représentation figurative. Ainsi, pour décrire certaines oppositions grammaticales, on peut utiliser des continua grammaticaux. Donnons, à titre d'exemple, le continuum d'accomplissement.

Continuum d'accomplissement croissant

-----/ /----->
 inaccompli accompli achevé attributif
 = non accomplissement

Les exemples sont classés selon un degré d'accomplissement et d'achèvement allant du pôle de non accomplissement à l'attributif (attribution d'une propriété statique):

(12a) *Jean est en train de courir (un cent mètres)*

inaccomplissement = processus en cours

(12b) *En ce moment, Jean boit du vin*

processus en cours

(13a) *Jean a couru pendant une heure.*

(13b) *L'eau a rouillé ce morceau de fer.*

événements accomplis, rien n'est dit sur l'achèvement

(14a) *Jean a bu du vin, je le vois bien.*

état résultant d'un événement accompli

(14b) *Jean a bu un verre de vin*

état indiquant un certain degré d'achèvement: il a bu un verre

(15a) *Jean a couru son Marathon de Paris.*

=> Jean a achevé le Marathon.

(15b) *Jean a joué le prélude en ut dièse mineur de Clavier bien tempéré.*

=> le prélude est achevé

(15c) *Jean a bu son verre de vin, il peut partir.*

état résultant d'un événement achevé

(15d) *Le soleil a tout jauni.*

le processus de jaunissement est achevé

(16a) *Maintenant, j'ai trois chaises de cassées.*

attribution d'une nouvelle propriété

(16b) *Jean a trop bu: il est ivre.*

attribution d'une propriété contingent⁸

1.8. Les figures sont non seulement des instruments de visualisation mais aussi elles permettent, dans certains cas, de raisonner directement sur les figures.

Pour la catégorie grammaticale des temps et des aspects, nous utilisons depuis longtemps dans notre conceptualisation théorique, des diagrammes topologiques (des intervalles qui représentent des zones de validation d'une relation prédicative.

Nous complétons l'hypothèse 1 par l'hypothèse 2 suivante:

Hypothèse 2: Les principales valeurs sémantiques des marqueurs aspecto-temporels dans les langues peuvent être visualisées par des intervalles topologiques (ouverts et fermés); ces visualisations sont intégrées au dispositif théorique et représentent les zones temporelles de validation des énonciations.

Hypothèse 3: Les visualisations par des intervalles topologiques des valeurs grammaticales sont directement utilisables dans un contexte didactique.

1.10. Revenons sur les problèmes à résoudre (i), (ii) et (iii), que nous avons mentionnés plus haut. Les nécessités énoncées ne sont pas suffisantes. En effet, les exemples précédents ont fait apparaître l'importance du contexte dans le choix des valeurs grammaticales.

Les marqueurs grammaticaux aspecto-temporels qui sont densifiés dans un énoncé ne sont pas des indicateurs suffisants pour résoudre cet autre problème: déterminer les valeurs sémantiques qui sont associées aux occurrences d'un marqueur grammatical inséré dans son contexte en vue d'effectuer une traduction adéquate. En effet, il faut tenir compte d'une part, du contenu lexical du verbe et d'autre part, de la co-présence de certains indices pertinents dans le contexte. Nous sommes amenés à proposer quatre autres hypothèses qui viennent compléter les trois hypothèses précédentes:

Hypothèse 4: Pour déterminer la valeur sémantique d'une occurrence d'un marqueur grammatical aspecto-temporel dans un environnement contextuel déterminé, plusieurs composantes sont nécessaires:

- (i) l'identification du marqueur morpho-syntaxique;
- (ii) une catégorisation sémantique des éléments lexicaux (des verbes en particulier);

(iii) l'identification d'indices repérés dans le contexte et jugés pertinents.

Ces trois composantes interviennent dans le processus de construction des valeurs grammaticales aspecto-temporelles et dans la recherche d'une construction équivalente dans la langue cible (langue apprise). La traduction adéquate fera appel également non seulement à un encodage grammatical (un morphème aspecto-temporel) mais aussi à d'autres éléments distribués dans le contexte de l'énoncé cible.

Hypothèse 5: Apprendre le système grammatical d'une langue, c'est s'approprier non seulement les valeurs sémantiques des différents marqueurs grammaticaux mais c'est aussi s'approprier le processus de construction des valeurs sémantiques.

Hypothèse 6: Le processus de construction des valeurs sémantiques à partir d'une reconnaissance d'indices contextuels est inconscient; il est cependant simulable par un processus informatique.

Hypothèse 7: Le processus de construction des valeurs grammaticales doit être enseigné et peut être renforcé par une série d'exercices ordonnés.

2. Définition d'une catégorie grammaticale

Le terme de catégorie grammaticale n'a pas un emploi uniforme en linguistique. Pour certains grammairiens, les catégories grammaticales sont assimilées aux seules catégories morphologiques et aux "parties du discours". Pour d'autres auteurs, le terme de catégorie désigne parfois les "traits associés aux parties du discours" tels que le genre, le nombre, le cas, la personne, le temps (au sens de tense), l'aspect... Ces catégories grammaticales sont alors identifiées par des classes de morphèmes grammaticaux. Un certain nombre de linguistes a considéré que ces morphèmes grammaticaux étaient "vides" et donc "sans signifié", ces morphèmes grammaticaux s'opposent, dans cette conception, aux mots "pleins" du lexique, qui seraient les seuls à être porteurs de signification. Cette vision est bien entendu erronée. Un grand nombre de linguistes ont explicitement associé des significations aux éléments grammaticaux (morphèmes, constructions syntaxiques...). Plus récemment, la Grammaire Cognitive a redécouvert cette association entre significations grammaticales et éléments des classes fermées qui constituent les éléments grammaticaux, association que les

études trop dirigées par la syntaxe avaient eu tendance à trop négliger. Les morphèmes grammaticaux possèdent des significations qu'il convient de décrire avec une très grande précision. En général, les significations que ces éléments expriment par des marqueurs sont plutôt des opérations et des relations abstraites que des traits.

2.1. Donnons notre définition des catégories grammaticales. Une catégorie grammaticale peut être appréhendée et décrite sous forme d'un quadruplet $\langle F, S, R, Stra \rangle$ où:

- F est un système de formes grammaticales organisées dans des classes paradigmatiques;
- S est un système de significations, ces dernières sont représentées dans un métalangage chargé de représenter le système de valeurs sémantiques associées aux formes morphosyntaxiques, voire prosodiques, du système F ;
- R est un système de correspondances entre les formes F et les valeurs sémantiques de S ;
- $Stra$ est un ensemble de stratégies d'exploration contextuelle; ces stratégies sont exprimées sous forme de règles heuristiques qui densifient et repèrent les indices pertinents dans le contexte d'une occurrence d'une forme analysée; ces indices étant des déclencheurs de choix des valeurs.

2.2. La première étape de description d'une catégorie grammaticale d'une langue consiste à identifier correctement les formes grammaticales puis à les organiser dans des organisations paradigmatiques. Les systèmes des significations attachées aux formes grammaticales d'une langue n'ont pas la même stabilité conceptuelle que les systèmes de formes. Aussi, la deuxième étape consiste-t-elle à définir, à partir du jeu des oppositions formelles entre marqueurs grammaticaux, le système minimal de différences de signification. Lorsque l'on analyse les langues du point de vue de la linguistique générale, on s'efforce de définir les significations à partir de concepts généraux et ajustables à d'autres langues, de façon à dégager des distinctions minimales et de faire apparaître éventuellement de véritables invariants grammaticaux. La correspondance entre formes grammaticales et significations n'est pas en général biunivoque, c'est là la difficulté profonde de la linguistique. Par exemple, l'article *un* du français n'a pas une seule valeur mais au moins cinq valeurs (numéral, indéfini mais déterminable par l'énonciateur, indéfini et non référentiellement déterminable par l'énonciateur, typique, quelconque). Comment choisir l'une des cinq valeurs de *un* dans un exemple? Le passé composé peut ainsi renvoyer à au moins deux valeurs, celle d'événement et celle d'état résultant. Comment choisir la valeur adéquate du passé composé dans un contexte déterminé, tout en sachant que dans certains contextes (des contextes narratifs) passé simple et passé composé pourront commuter avec la même valeur?

2.3. La résolution de ces problèmes de décision nous conduit à la dernière composante de la catégorie grammaticale: s'approprier une catégorie grammaticale, c'est être capable de décider quelle doit être la valeur sémantique qu'il faut attribuer à une forme grammaticale qui est présentée dans un contexte précis. La dernière étape consiste alors à associer une valeur sémantique déterminée (une signification) à une occurrence de forme grammaticale soit en tenant compte des indices fournis par le contexte, soit en sélectionnant un procédé formel qui permettrait d'exprimer par des indices contextuels complémentaires la valeur choisie par l'énonciateur. Les stratégies de décodage explorent donc les indices identifiables dans le contexte; elles ont pour but la sélection d'une ou de plusieurs valeurs de *S'* que l'on peut associer à une occurrence de forme.

3. Quelques concepts relatifs à la catégorie aspecto-temporelle

Parler de "la" catégorie aspecto-temporelle et non pas "des" catégories du temps et de l'aspect peut apparaître aux yeux de nombreux linguistes comme extrêmement arbitraire. Temps et aspect sont étroitement liés et intriqués dans une catégorie grammaticale composite. En français, il est difficile d'imaginer des marques grammaticales qui seraient exclusivement temporelles ou exclusivement aspectuelles. Cependant, si nous souhaitons distinguer par commodité les deux notions, nous pouvons dire que l'aspect construit un procès à partir d'une relation prédicative atemporelle tandis que le temps (*tense*) renvoie plutôt à un repérage du procès par rapport à l'énonciateur. L'aspect renvoie à une visée de la relation prédicative que se représente l'énonciateur: est-elle statique ou évolutive? Lorsqu'elle est évolutive, est-elle appréhendée dans son développement ou dans son résultat, atteint-elle son terme ou bien est-elle stoppée avant d'avoir atteint son terme? L'énonciateur s'intéresse-t-il au procès dans ses phases antérieures, ses phases initiales, internes ou terminales, ou dans ses phases résultatives? Le temps renvoie à des relations qui d'une part, situe soit le procès dans le référentiel de l'énonciateur soit dans un autre système référentiel et d'autre part, situent le procès par rapport à l'énonciation de l'énonciateur (quand c'est possible) et par rapport à d'autres procès.

3.1. Les principales distinctions aspectuelles reposent sur une trichotomie fondamentale. Une relation prédicative peut être appréhendée par l'énonciateur sous forme d'un état, d'un événement ou d'un processus.

Un état caractérise une situation stable ou stabilisée: toutes les phases du procès sont identiques, il y a une absence complète de discontinuités; aucun

changement n'est représenté; en particulier, ni un premier instant (début d'un état qui marquerait un changement), ni un dernier instant (fin d'un état qui marquerait également un changement) ne sont pris en compte et donc signifiés par la valeur d'état. Par exemple, le présent dans l'énoncé suivant a la valeur d'état:

(17) *le livre est sur la table.*

Un événement est une situation qui est verbalisée comme une discontinuité qui prend place sur un arrière fond statique. Le procès événementiel implique nécessairement un changement initial et un changement final. L'événement appréhende une situation comme une occurrence singulière qui se détache d'un fond continu en le partageant en deux parties: un avant et un après. L'énoncé (18) a la valeur d'événement:

(18) *Le soir, un violent orage éclata.*

Un processus caractérise une situation évolutive (non statique) où toutes les phases du procès ne sont pas identiques entre elles; un processus est donc caractérisé par un changement initial (en fait un événement initial) qui indique une discontinuité entre ce qui est antérieur au processus et ce qui constitue le processus en évolution. Le processus part donc d'un état antérieur et se déploie à partir de l'événement initial (début du processus) en phases successives; il est orienté vers un état final qui peut être éventuellement atteint (auquel cas il est achevé) ou ne pas être atteint; selon que le processus est appréhendé (toujours par l'énonciateur) dans son évolution interne ou dans un accomplissement (lorsque le processus est stoppé) ou dans son achèvement (le processus atteint son terme), on dira que le processus est inaccompli, accompli ou achevé. Tout processus qui est accompli ou qui est achevé engendre un événement et laisse une trace résultative: c'est l'état résultant qui est contigu et postérieur au processus (figure). Le présent dans l'énoncé (3) oriente vers la valeur de processus en développement:

(19) *Chust! les enfants font leurs devoirs!*

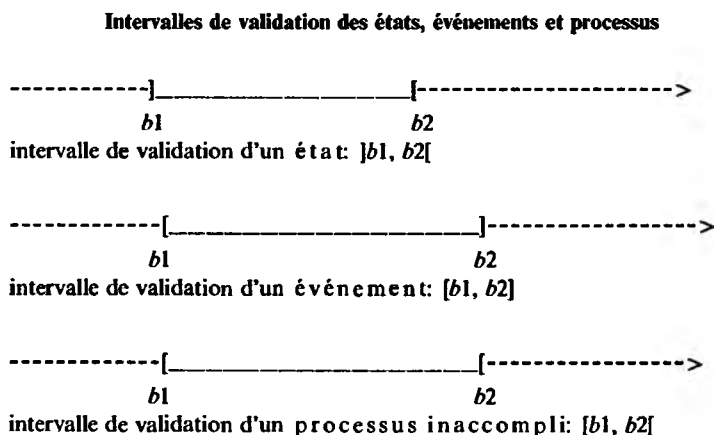
3.2. La topologie est utilisée pour définir, représenter et visualiser la conceptualisation sous-jacente à l'aspectualité. En effet, chaque procès se voit associer une zone de validation sous forme d'un intervalle topologique orienté (les points représentent des instants, les intervalles sont des ensembles d'instantants contigus), dont les bornes de l'intervalle sont "ouvertes" ou "fermées". Une borne *b* est ouverte lorsque la borne n'est pas prise en compte, elle est exclue de l'intervalle. Une borne *b* est fermée lorsque la borne est prise en compte, elle appartient à l'intervalle. Du point de vue de l'interprétation temporelle, une borne ouverte signifie qu'aucune discontinuité ne peut être prise en compte, aucun début ou aucune fin ne peut être signifiée. Une borne fermée sera l'indication de la prise en compte d'une discontinuité initiale (début) ou finale (fin) entre l'avant et l'après.

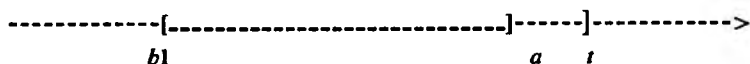
Ainsi, un état, même borné, exclut toute prise en compte d'une discontinuité (initiale et finale); il exclut tout événement discontinu qui permettrait d'atteindre cet état ou d'en sortir; sa zone de validation sera donc représentée par un intervalle ouvert.

Un événement marquant une discontinuité, il implique nécessairement un début et une fin. Le début et la fin sont confondus lorsque l'événement est ponctuel. Sa zone de validation est représentée par un intervalle fermé (figure).

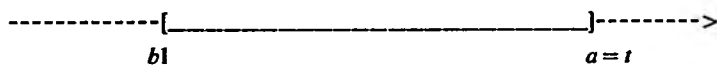
Un processus étant caractérisé par une discontinuité initiale (début du processus), la borne de gauche est nécessairement fermée. Lorsque le processus est appréhendé dans son évolution, la borne de droite ne peut pas être fermée car alors cet instant marquerait une discontinuité finale et dans ce cas le processus ne pourrait plus se prolonger au-delà de cet instant, le processus deviendrait un événement et ne serait plus un processus en évolution; la zone de validation d'un processus pris dans son évolution est donc un intervalle fermé à gauche (prise en compte d'un début) et par une borne ouverte à droite (absence de prise en compte d'une fin du processus) (voir figure 1). Un processus accompli ou un processus achevé impliquent la prise en compte nécessaire d'un dernier instant au-delà duquel le processus ne se développe plus; ce processus accompli ou achevé engendre un événement; sa zone de validation est donc un intervalle fermé à gauche et fermé à droite (processus accompli et achevé) (figure 1). La différence entre un processus accompli et un processus achevé sera indiquée par l'absence de signification de la coïncidence (simple accomplissement) ou l'affirmation de coïncidence entre la borne d'accomplissement (événement final marquant l'arrêt du développement du processus) et la borne d'achèvement (événement marquant que le processus a atteint son terme; au-delà de cette borne, même s'il n'avait pas été stoppé, il ne pouvait pas se continuer) (voir figure 1).

Figure 1

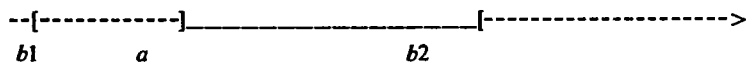




intervalle de validation d'un processus seulement accompli: $[b1, a]$
avec: $\langle a \neq t \rangle$ ou $\langle a = t \rangle$ (non-signification de l'achèvement)



intervalle de validation d'un processus achevé: $[b1, a]$
avec: $\langle a = t \rangle$



intervalle de l'état résultant $]a, b2[$ d'un processus accompli

3.3. Les représentations figurales que nous venons de définir vont nous permettre de visualiser les principales valeurs aspecto-temporelles en faisant appel à des représentations indépendantes de telle langue naturelle particulière. Ainsi, les notions grammaticales comme inaccomplissement, accomplissement, perfectivité, imperfectivité, résultativité, durativité, valeur aoristique, valeur ponctuelle vont pouvoir être définies à partir de ces représentations élémentaires.

L'inaccomplissement est un processus appréhendé dans son évolution; l'intervalle de validation de ce processus est fermé à gauche et ouvert à droite.

L'accomplissement est un processus accompli qui engendre d'une part un événement et d'autre part un état résultant contigu; rien n'est dit sur l'achèvement (c'est-à-dire que l'on ne spécifie pas si le processus a atteint son terme ou non); son intervalle de validation est un intervalle fermé (à gauche et à droite), l'intervalle de l'état résultant est un intervalle ouvert qui est contigu au premier.

La perfectivité est un processus qui a atteint son terme final (terme d'achèvement); il engendre un événement (perfectif) et un état final; son intervalle de validation est un intervalle fermé; l'intervalle de validation de l'état final est un intervalle ouvert contigu au premier.

L'imperfectivité s'analyse comme soit un état, soit un processus en évolution; son intervalle de validation sera un intervalle qui sera toujours ouvert à droite. L'imperfectivité signifie absence de borne fermée à droite, elle est donc incompatible avec les notions d'événement, d'accomplissement et de perfectivité.

La résultativité s'analyse comme un état qui est relié à un processus accompli ou achevé qui lui a donné naissance; l'état résultatif est donc postérieur au processus qui l'engendre; lorsqu'il est contigu, c'est un état résultant ou un état final selon que le processus est simplement accompli ou achevé.

La durativité implique une métrique exprimable sous forme d'une distance entre les deux bornes d'un intervalle. Un état, un événement et un processus peuvent être compatibles avec la durativité.

La valeur aoristique est un événement dont l'intervalle de validation est un fermé. La valeur aoristique est compatible avec la durativité.

La valeur ponctuelle est une valeur aoristique dont la durée est nulle; c'est un événement réduit à un point.

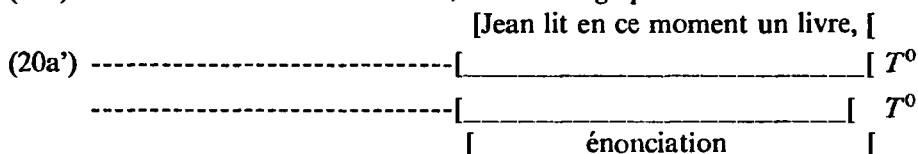
La valeur d'habitude est une classe d'occurrences discrètes d'événements identiques (avec nécessairement un premier événement).

On pourrait définir de la même façon les modalités d'action (inceptivité, inchoativité, terminativité, itérativité...) d'un procès qui relèvent également de l'aspectualité et qui sont largement représentées en polonais.

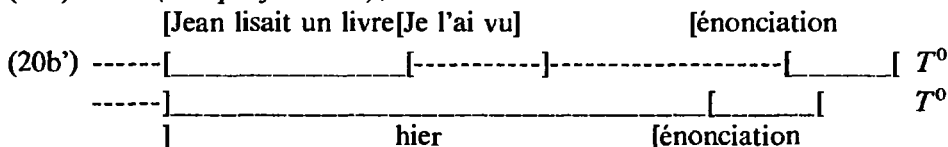
3.4. Nous pensons et défendons l'idée que les représentations figuratives sont de bons médiateurs pour les applications didactiques à l'apprentissage des aspects d'une langue. Donnons quelques exemples de représentations figuratives qui permettent de visualiser les valeurs sémantiques relatives à l'aspect.

L'inaccomplissement est encodé en français par le temps grammatical du présent et de l'imparfait; les représentations correspondantes (intervalles de validation) sont présentées par un intervalle.

(20a) *Jean lit en ce moment un livre, ne le dérange pas.*



(20b) *Hier (lorsque je l'ai vu), Jean lisait un livre.*



Dans l'énoncé (20a), il y a coïncidence entre le processus énonciatif (l'énonciateur dit: "...") et le processus de lecture: les deux processus évoluent simultanément. Dans l'énoncé (20b), le processus de lecture est antérieur au processus d'énonciation; ce processus se trouve localisé à l'intérieur de la zone temporelle définie par *hier*; le processus de lecture évolue au moment où a lieu l'événement *je l'ai rencontré* (qui n'est pas représenté sur le diagramme).

3.5. Prenons maintenant les équivalents polonais et anglais de (20a) et de (20b); nous avons:

- (21a) *Jan czyta w tej chwili książkę* (et non **Jan jest czytający książkę*)
John is reading a book (et non **John reads a book*).
- (21b) *Wczoraj Jan czytał książkę, kiedy go zobaczyłem*
 (et non **Wczoraj, Jan przeczytał książkę, kiedy go zobaczyłem*)
Yesterday, John was reading a book when I saw him
 (et non: **Yesterday, John read a book when I saw him*)

La valeur d'habitude qui est encore exprimée en français par le temps présent (22a) est représentée par (22a') et traduite plus difficilement par (22b) que par l'énoncée (22c):

- (22a) *Jean lit des livres intéressants*
 (22a') ----[[]--[]--[]-----[[]--[]--[]]----[T^0
 (22b) ?*John is reading interesting books*
 ?*Jan jest w trakcie czytania interesujących książek*
 (22c) *John reads interesting books*
Jan czyta interesujące książki.

La représentation (22a') indique une classe d'occurrences discrètes d'événements identiques ("Jean lire un ou des livres") sans que l'on puisse affirmer qu'il y ait eu un dernier événement avant et pendant le processus d'énonciation; nous dirons que, dans ce cas, la classe des événements "discrets" est ouverte (à droite).

3.6. Prenons maintenant des exemples d'accomplissement.

- (23a) *Ce matin, Jean a vu des daims.*
 [Jean a vu des daims.]
- (23a') -----[]-----[T^0
] ce matin [
 [Jean a vu des daims.] Il est très content.]
- (23a'') -----[-----]-----[T^0
] ce matin [-----]

Hors contexte, la phrase française (23a) encode deux valeurs grammaticales différentes: une valeur d'événement dans le passé lié à l'énonciation (représentation (23a')) et une valeur d'état résultant en concomitance avec le processus d'énonciation (valeur (23a'')). Les deux diagrammes font bien apparaître ces deux valeurs que des contextes rendent plus transparentes:

(24a') *Ce matin, dans la forêt, en allant se promener, Jean a vu des daims puis, après, des cerfs; il a été ensuite sur le bord de l'étang où il a pu observer des sangliers en train de boire.*

(24a'') *Ce matin, Jean a enfin vu des daims: il est très content.*

Les deux valeurs de (a) seraient rendues par des marqueurs grammaticaux différents dans de nombreuses langues. En polonais, les deux valeurs seraient rendues par un perfectif, cf.

Tego ranka, w lesie, idąc na spacer, Janek zobaczył daniela, potem jelenie; następnie poszedł na brzeg stawu, gdzie mógł był obserwować dziki przy wodopoju.

Tego ranka, Janek wreszcie zobaczył daniela.

En bulgare, la valeur (a') serait rendue par un aoriste (valeur d'événement) tandis que la valeur (a'') serait rendue par la valeur de parfait (valeur d'état résultant). En anglais, la valeur (a'') est rendue par un *present perfect*:

(25) *This morning, John has seen a deer* (et non: **John saw a deer*)

3.7. Traitons d'une autre famille d'exemples. Une relation prédicative comme:

(*) <chasseur, daim, voir>

est située dans un référentiel (le référentiel organisé par et autour de l'énonciateur). Les différentes énonciations:

(26a) *Le chasseur voit en ce moment un daim.*

processus inaccompli concomitant à l'acte d'énonciation

(26b) *Enfin, le chasseur a vu, un daim: il est content.*

état résultant d'un processus accompli antérieur

(26c) *Pendant que le chasseur voyait un daim...*

processus inaccompli non concomitant avec l'acte d'énonciation

(26d) *Le chasseur a vu (vit) un daim puis, ensuite, il...*

événement inséré dans une suite d'événements

expriment la même relation prédicative (*); le jugement qui est exprimé par ces énonciations porte sur l'adéquation entre la représentation encodée par l'énonciation et la représentation construite par la perception visuelle d'une situation; cette adéquation est concomitante ou déplacée dans le temps par rapport au processus d'énonciation (*Je dis...*). Les zones de validation, relatives aux différentes énonciations, sont les zones temporelles où la relation prédicative (*) est vraie du point de vue de l'énonciateur; elles sont repérées par rapport au processus d'énonciation lui-même.

(a') ----- [_____] T^0
 <Le chasseur voit un daim>

(b') ---[-----]-----[] T^0
 <Le chasseur a vu un daim> <il est content>

(c') --[_____][T^1 -----[T^0]
 <Le chasseur voyait un daim>

(d') --[_____]-.....[T⁰]
 <Le chasseur a vu un daim>

La dernière composante d'une catégorie grammaticale est une stratégie d'exploration contextuelle qui (i) repère les indices pertinents dans le contexte; (ii) oriente vers le choix d'une valeur sémantique en fonction des indices qui ont été identifiés dans le contexte.

Ce problème relève des techniques de l'intelligence artificielle. Il s'agit de construire un système à base de connaissances. Les faits sont des listes d'indices pertinents repérables dans un contexte; les règles sont déclenchées par la présence des indices. Une règle typique d'exploration contextuelle associée à un marqueur grammatical examiné (comme l'imparfait, le passé composé ou le présent...) se présente sous l'une des formes suivantes:

Si <CONDITION> alors <ACTION>

***Si* <CONDITION> *alors* <RESULTAT>**

La **CONDITION** porte sur le repérage d'un indice pertinent et présent dans le contexte; l'**ACTION** est soit la demande d'autres indices complémentaires à rechercher pour confirmer l'orientation que la règle propose, soit la demande explicite d'appliquer d'autres règles; le **RESULTAT** est une valeur sémantique ou une indication pour nous orienter vers la construction d'une valeur...

Ces règles sont heuristiques, elles orientent vers la construction d'une valeur déterminée mais elles peuvent entrer en conflit les unes avec les autres. Le système des règles doit donc être gouverné par un autre système de règles, des méta-règles, qui sont chargées de (i) résoudre les conflits en donnant une priorité sur les règles ou sur la force relative des indices et (ii) de piloter l'enchaînement de certaines règles.

Chaque règle représente un savoir local sur la langue; elle prend en compte les indices en leur attribuant un rôle d'orientation dans la construction des représentations sémantiques.

4.1. Donnons quelques exemples de règles d'exploration contextuelle relatives à l'imparfait. On sait que l'imparfait en Français a une dizaine de valeurs (état descriptif, processus inaccompli translaté dans le passé, "nouvel état", irréel, potentiel, politesse, affection, ...). Comment trouver la valeur qu'il a dans un contexte donné? Y a-t-il des indices contextuels qui permettrait d'assigner une valeur précise à l'imparfait?

*Exemple 1 (Règle 37 chez Reppert):

"Si, dans une proposition, on examine une occurrence de {*se tenir, se situer, se trouver, demeurer, rester*} à l'imparfait, suivie d'une préposition locative stative alors la valeur d'état descriptif doit être attribuée à la proposition."

La fête du livre 1986 SE TENAIT dans le palais de Justice d'Aix en Provence
(=> valeur d'état descriptif).

*Exemple 2 (Règle 60 de Reppert):

"Si, dans une proposition, on examine une occurrence de l'imparfait d'un verbe ayant un sens dynamique de type »conclusif« et si on repère une occurrence dans la même proposition une locution temporelle (du type: date, heure, période, une fois participe passé, indication scalaire + plus tard/après, sur quoi, après quoi, à la même heure, au même instant...) alors la valeur de nouvel état doit être attribuée à la proposition."

L'administrateur démissionnait le 25 février — il était depuis trois mois en congé pour pouvoir se défendre de l'accusation de fraude commise quand il était directeur

(=> nouvel état).

Reagan décidait en août de confier au secteur privé le lancement des satellites
(=> nouvel état).

*Exemple 3 (Règle 73 de Reppert):

"Si, dans une proposition, on examine une occurrence de l'imparfait d'un verbe *V* et si ce verbe n'est pas un verbe statif et si ce verbe *V* est précédé du »réflexif« *se*, alors la valeur de processus en développement, associée à se imparfait (*V*), doit être attribuée à la proposition."

A mesure que le nombre de flacons s'accroissait, de nouveaux mutants apparurent...

(=> processus en développement).

*Exemple 4 (Règle 77 de Reppert):

“Si, dans une proposition, on examine une occurrence de l'imparfait du verbe *être* dans *être en train de* + infinitif d'un verbe, a l o r s la valeur aspectuelle de processus en développement doit être attribuée à la proposition.”

Il était en train de manger quand elle arriva

(=> processus en développement).

*Exemple 5 (Règle 90 de Reppert):

“Si, dans une proposition, on examine une occurrence de l'imparfait d'un verbe et si l'on repère la présence dans la même proposition d'un adverbial de fréquence, a l o r s la valeur d'habitude doit être attribuée à la proposition.”

Généralement, les pensionnaires externes ne s'abonnaient qu'au dîner qui coûtait trente francs par mois.

(=> habitude).

*Exemple 6 (Règle 100 de Reppert):

“Si, dans une proposition, on examine une occurrence de l'imparfait d'un verbe dans une subordonnée introduite par *si* ou *si même* ou *si jamais* et si on repère une occurrence d'un verbe au présent ou à l'impératif dans la principale, a l o r s la valeur d'éventuel doit être attribuée à la proposition.”

Si (jamais) tu étais blessé, passe la main à un autre

(=> éventuel).

*Exemple 7 (Règle 110 de Reppert):

“Si, dans une proposition, on examine une occurrence de l'imparfait d'un verbe dans une subordonnée introduite par *si* et si on repère une occurrence d'un verbe au conditionnel dans la principale, a l o r s la valeur d'irréel doit être attribuée à la proposition.”

Si la France était en zone équatoriale son climat serait différent.

(=> irréel).

4.2. Passons maintenant à des exemples avec le passé composé. Ce temps a plusieurs valeurs en Français (événement dans le passé, état résultant d'un processus accompli, événement hypothétique dans le passé, valeur d'expérience, valeur inférentielle...). Comment déterminer la valeur d'un passé composé? Pouvons-nous identifier des indices contextuels qui permettent de lever l'indétermination?

***Exemple 8 (Règle 20 de H. Oh):**

"Si on relève une occurrence *X* avec la forme de passé composé et si on repère une expression temporelle de la liste des expressions temporelles événementielles (exemples: *date, au début du jour, de ce jour là, ...*) alors on attribue à *X* la valeur d'événement."

Ce jour là, Monsieur Alan Garcia a annoncé qu'il se consacrerait ...

(=> événement)

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud.

(=> événement)

***Exemple 9 (Règle 10 de H. Oh):**

"Si on repère une expression temporelle d'une liste L, alors cette expression temporelle prend la valeur d'un état."

Extrait de la liste des expressions temporelles

Vers vingt deux heures...

A ce moment...

Au même moment...

Pendant tout ce temps...

Entre temps...

Ce vendredi 24 avril...

Cette année...

***Exemple 10 (Règle 21 de H. Oh, règle 70 de Reppert):**

"Si on relève une occurrence de *Y* avec la forme du passé composé dans une subordonnée introduite par un élément de la liste L3 et si on relève une occurrence d'un imparfait *X* dans la principale, alors on attribue la valeur d'état descriptif à l'imparfait *X* (si le verbe n'est pas un verbe intrinsèquement statique) ou de processus en développement (si le verbe appartient à un schème cognitif dynamique) et la valeur d'événement à *Y*."

Liste L3: *alors, alors que, tandis que, quand, pendant que, dès que, après que, depuis que...*

Quand j'ai décidé de publier "La cité de la Joie", j'étais totalement dans le flou

(=> événement—j'ai décidé—inséré dans un état—être dans la joie—)

Il s'approchait de la bière quand je l'ai arrêté.

(=> événement—je l'ai arrêté—inséré dans un processus en développement—il s'approchait—)

*Exemple 11 (Règles 30, 32, 33 de H. Oh)

“Un passé composé dans une construction impersonnelle a généralement la valeur d'un événement.”

Il a fallu mettre en place un système informatique avec lecture optique pour pouvoir comptabiliser les votes dans un délai raisonnable

Cela m'a paru évident.

Il a fait doux l'été dernier

Il a neigé en altitude

Il s'est vendu beaucoup de viande dans ce magasin depuis le début de l'année

Il a été dormi dans mon lit (Blanche Neige: un des nains découvre que quelqu'un a sans doute dormi dans son lit).

*Exemple 12 (Règle 39 de H. Oh)

“Si on relève une occurrence *X* d'un passé composé des verbes *demandeur*, *douter*, *ignorer*..., et si *X* est suivi de *si*, *combien*, *comment*, *pourquoi*, *quand* ... alors on attribue à *X* valeur d'événement.”

Je lui ai demandé si on pouvait éteindre l'une des lampes

(=> événement)

*Exemple 13 (Règle 107 de H. Oh)

“Si on relève une occurrence *X* d'un passé composé et si *X* appartient à une liste de verbes dérivés d'adjectifs et si on repère un élément d'une expression temporelle indiquant une période de temps dans la même proposition alors *X* a la valeur d'un événement achevé.”

Les arbres ont verdi en une semaine

(=> événement achevé)

*Exemple 14 (Règle 118 de H. Oh)

“Si l'on relève une occurrence d'un passé composé *X* dans une proposition et si l'on repère la présence de *maintenant* ou *maintenant que* dans la même proposition, alors on attribue à *X* la valeur d'état résultant.”

Mais, maintenant, la vraie vieillesse est venue.

(=> état résultant)

Allons, dit la maîtresse, maintenant que vous avez tous vu le lapin d'Antoine, allez ...

(=> état résultant)

***Exemple 15 (Règles 121 et 122 de H. Oh)**

“Si on relève une occurrence d’un passé composé *X* des verbes *devenir* ou *rendre* suivie d’un syntagme adjectival ou d’un syntagme nominal et si l’on constate l’absence d’expressions temporelles dans l’énoncé, alors la valeur attribuée à *X* est celle d’état résultant.”

Or, un jeune animal vieillit chaque jour et, dans certaines espèces, il est devenu adulte avant que l’on ait eu le temps d’étudier ses conduites acquises
(=> état résultant)

Ce dernier, également condamné pour meurtre, est devenu l’un des principaux super-mouchards, dont se sert depuis quelques mois la justice irlandaise.
(=> état résultant)

***Exemple 16 (Règle 131 de H. Oh)**

“Si l’on relève une occurrence du passé composé *X* (sauf pour les verbes *cesser* et *finir*) et si le sujet est ‘animé’ et si l’on repère la présence de *ne... jamais* alors la valeur attribuée à *X* est celle d’état d’expérience (négative).”

Dans ma vie d’éditeur, je n’ai jamais connu une minute d’ennui.
(=> état d’expérience)

Il ne nous a jamais pardonné nos émissions sur la fraude électorale à Bastia.
(=> état d’expérience)

4.3. En s’appuyant sur les analyses linguistiques (listes explicites de marqueurs, formulation de règles et de métarègles) sur l’imparfait (Maire-Reppert, 1990) et le passé composé et le passé simple (Oh, 1991), C. Jouis et J. Berri ont réussi à implémenter un système informatique qui calcule effectivement les valeurs sémantiques des temps du passé en français par la méthode d’exploration contextuelle; les règles (trois cents environ) ont été formulées dans le langage de programmation SNARK. Le travail se poursuit pour le temps du présent et du participe présent (formes du gérondif); il sera ensuite étendu au futur et au conditionnel.

5. Perspectives didactiques ouvertes par le modèle d’exploration contextuelle

Le modèle informatique de l’exploration contextuelle a, nous semble-t-il, une certaine pertinence cognitive et donc il doit être ajustable à une modélisation informatique d’un apprentissage du français, langue seconde. Des recherches sont menées dans ce sens en collaboration avec une équipe de l’INRDP (Paris).

En effet, chaque utilisateur du français est confronté à la résolution du problème suivant: déterminer les valeurs sémantiques d'un marqueur grammatical. La résolution de ce problème fait appel à un savoir important sur la langue. L'ensemble des règles d'exploration contextuelle est une façon de représenter explicitement ce savoir qui conduit chaque utilisateur à des procédures de décision indispensables lorsqu'on souhaite entreprendre une modélisation des processus de compréhension des textes linguistiques. Ce savoir est implicite, il est inconscient et il n'est jamais exprimé dans une grammaire scolaire. L'enfant qui acquiert sa langue maternelle, par exemple le français, est sensibilisé dans une interaction avec son environnement adulte, à reconnaître les indices pertinents qui l'oriente vers le choix d'une valeur sémantique et vers une utilisation appropriée des temps du français. Les centaines de milliers d'énoncés entendus puis produits par un enfant en phase d'acquisition lui permettent de se construire inconsciemment un savoir grammatical important. Ce savoir l'amène à prendre très rapidement des décisions dans la reconnaissance des valeurs sémantiques à partir d'un examen des formes grammaticales et dans le choix des temps grammaticaux en tenant compte de l'insertion d'une forme grammaticale dans un contexte.

5.1. Le système à base des connaissances que nous construisons capte, sous forme de règles heuristiques et de listes de déclencheurs (liste de marqueurs pertinents), "le savoir compilé" (au sens de J. Pitrat) des utilisateurs de la langue. Chaque utilisateur d'une langue première a acquis la compétence dans l'emploi de tous les marqueurs grammaticaux. A l'issue de sa phase d'acquisition, il est devenu une sorte d'expert dans le traitement des marqueurs grammaticaux de sa langue maternelle. Alors que le linguiste, le grammairien et l'enseignant ont acquis une certaine compétence pour fournir, éventuellement, des explications, l'expert-utilisateur (le fameux *native speaker* des générativistes) est compétent uniquement dans l'utilisation des marqueurs grammaticaux mais il n'est pas compétent dans l'explication de l'utilisation. Le système à base de connaissances de l'exploration contextuelle a pour objectif d'exprimer un certain savoir explicatif qui a été construit par le linguiste ou les grammairiens à partir d'une conception plus ou moins théorisée. Ce système "décompile" le savoir implicite des locuteurs compétents.

5.2. Il n'est pas question de transmettre directement à un apprenant du français le système des règles heuristiques et de lui faire apprendre les listes des déclencheurs contextuels, mais il est important de le sensibiliser aux raisonnements de type analogique qui lui permettront de refaire le noyau de la règle dans chaque contexte rencontré. D'autre part, on peut utiliser les explications qui sont fournies par les règles qui sont utilisées dans une procédure de décision

à condition toutefois d'exprimer dans un langage compréhensible le raisonnement qui est sous-jacent à la résolution du problème.

5.3. Il y a une deuxième utilisation du "système expert" que nous développons, avec notre équipe, pour des finalités théoriques. Avoir une bonne compétence dans le maniement du français, c'est avoir traité des centaines de milliers d'exemples qui ont permis de faire reconnaître progressivement la pertinence de certains indices grammaticaux (présence de certains adverbes, de déictiques, de certains enchaînements discursifs...). Pour faire acquérir cette compétence à des apprenants, il semble raisonnable de vouloir entraîner ces derniers à reconnaître la pertinence de ces indices en traitant de très nombreux exemples d'énoncés et de textes, ce qui leur permettra de raisonner par analogie par la suite. Par conséquent, un système à base de connaissances devrait être utile pour amener un apprenant de s'entraîner:

- (i) à détecter les "bons" marqueurs dans un contexte donné et à corriger ses erreurs;
- (ii) à reconnaître les indices pertinents et à construire les valeurs sémantiques associées aux marqueurs grammaticaux;
- (iii) à construire automatiquement des représentations figuratives à vocation explicative;
- (iv) à prendre conscience des différences entre les catégories grammaticales appariées de deux langues différentes;
- (v) à, finalement, augmenter ses performances dans l'utilisation de la langue cible par une série raisonnable et raisonnée d'exercices corrigées avec une certaine explication des raisonnements sous-jacents aux décisions qui sont prises et aux représentations figurales construites, ces dernières "font voir" les différences sémantiques parfois subtiles.

Références citées

- Desclès J.-P., 1980: *Construction formelle de la catégorie de l'aspect (essai)*. In: *Notion d'aspect*. Réd. J. David, R. Martin. Paris, Klincksieck, p. 198—237.
- Desclès J.-P., 1989: *Catégories grammaticales et opérations cognitives*. In: "Histoire, Épistémologie et Langage", T. 1. Paris, Presses Universitaires de Vincennes, p. 33—53.
- Desclès J.-P., 1993: *Remarques sur la notion de processus inaccompli*. "Sémiotique", 5 [Paris, Didier-Erudition].
- Desclès J.-P., 1990: *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*. Paris, Hermès.
- Desclès J.-P., Guentcheva Z., 1990: *Discourse Analysis of Aoriste and Imperfect in Bulgarian and French*. In: *Verbal Aspects*. Amsterdam, Thelin, Benjamins.
- Desclès J.-P., Guentcheva Z., 1990: "Is notion of process necessary? (A distinction between process in progress and state of activity)". *Colloque international sur l'aspect*. Cortona, Université de Pise, 9 octobre—12 octobre 1993.

- Desclés J.-P., Jouis C., Oh H.-G., Reppert D., 1991: "Exploration contextuelle et sémantique: Un système expert qui trouve les valeurs sémantiques des temps de l'indicatif dans un texte". In: *Knowledge modeling and expertise transfer*. D. Herin-Aime, R. Dieng, J.P. Regourd, J.P. Angoujard (eds.). Amsterdam, Washington DC, Tokyo, IOS Press, p. 371—400.
- Maire-Reppert D., 1990: *L'imparfait de l'indicatif en vue d'un traitement informatique du français. Étude théorique et méthode de description avec ses conséquences didactiques dans l'enseignement des langues*. [Thèse de doctorat]. Paris, Université de Paris-Sorbonne.
- Maire-Reppert D., Oh H.G., Berri J., 1991: *Traitement informatique de la catégorie aspecto-temporelle*. "T.A. Informations", Vol. 32, n°1, p. 77—90.
- Maire-Reppert D., Oh H.G., Berri J., Jouis C., 1992: *Analyse de textes par exploration contextuelle: Applications aux problèmes des temps et à l'extraction des connaissances*. In: *Actes de colloque ECCOS'92, 29 juin — 1^{er} juillet 1992*. Orsay, p. 193—209.
- Oh H.-G., 1991: *Représentation des valeurs sémantiques du passé composé français en vue d'un traitement informatique*. [Thèse de doctorat]. Paris, Université de Paris-Sorbonne.
- Oh-Jeong H.-G., 1992: *Recherche contextuelle des valeurs du passé composé*. In: *Cahier de paraxématique*. Montpellier, Université de Paul Valéry.

Jean-Pierre Desclés

ZARYS ANALIZY CZASÓW JĘZYKA FRANCUSKIEGO: METODA, REALIZACJA INFORMATYCZNA I PERSPEKTYWY DYDAKTYCZNE

Streszczenie

Autor podejmuje problematykę opracowania systemu eksperckiego, który pozwoliłby automatycznie rozpoznawać wartości form czasowych języka francuskiego.

Wychodząc od zestawu pojęć zaczerpniętych z topologii, autor definiuje podstawowe elementy konceptualne opisu czasów, takie jak „moment” (*instant*), „granica” (*borne*), „zamkniętość granicy” (*borne fermée*), „otwartość granicy” (*borne ouverte*), „zamknięcie granicy bez osiągnięcia naturalnego krańca czynności” (*accompli*), „zamknięcie granicy z osiągnięciem naturalnego krańca czynności” (*achèvement*) etc. Stanowią one punkt wyjścia określenia parametrów do opisu czasów języka francuskiego. Odnajdywanie w kontekście, dzięki procedurze określanej przez autora jako „eksploracja kontekstualna”, elementów określających np. zamkniętość czy otwartość granicy pozwala na przyporządkowanie określonej wartości danej formy czasowej.

Жан-Пер Декле

ОЧЕРК АНАЛИЗА ВРЕМЁН ФРАНЦУЗСКОГО ЯЗЫКА:
МЕТОД, ИНФОРМАТИЧЕСКОЕ ОСУЩЕСТВЛЕНИЕ
И ДИДАКТИЧЕСКИЕ ПЕРСПЕКТИВЫ

Резюме

Автор предпринимает проблематику обработки экспертной системы, которая позволила бы автоматически распознавать значений временных форм французского языка.

Исходя из состава понятий, почерпнутых из топологии, Автор определяет основные концептуальные элементы описания времён, таких как “момент” (*instant*), “граница” (*borne*), “закрытие границы” (*borne fermée*), “открытие границы” (*borne ouverte*), “закрытие границы без достижения берега действия” (*accompli*), “закрытие” границы с достижением натурального берега действия” (*achèvement*), и т. д. Составляют они отправную точку определения параметров к описанию времён французского языка. Находка в контексте, благодаря процедуре определяемой Автором как “контекстуальная эксплорация”, элементов определяющих напр. закрытость или открытость границы позволяет на припорядочение определённой ценности данной временной форме.

Renata Heuchin-Kozłowska
Laboratoire de Linguistique Informatique
Université Paris XIII

Étude des locutions conjonctives en français

1. Introduction

Généralement la locution conjonctive est considérée par les grammaires usuelles¹ comme un moyen d'introduire la subordonnée en établissant des rapports de cause, de temps, de but, de conséquence, etc. entre celle-ci et la principale. En grammaire française, la notion de locution est rattachée à celle de figement²; autrement dit, une locution est une séquence de mots dont les termes sont invariants, par exemple, les substantifs ne recevront aucune détermination propre dans une locution conjonctive. Notre analyse va porter précisément sur les locutions conjonctives formées sur des substantifs qui ont la forme de base suivante:

PREP (DET) N MODIF

où Prép désigne une préposition, Dét — un déterminant, N — un nom et Modif — un modifieur dit complétif, par exemple:

*dans le but de VW*³

afin que P

à cause de N

¹ Par exemple: M. Grevisse (1980); M. Arrivé, F. Gadet, M. Galmiche (1986); M. Arrivé, J.C. Chevalier, C.-B. Benveniste, Peytard (1964); R.L. Wagner, J. Pinchon (1962).

² "Le figemet est un processus linguistique qui, d'un syntagme dont les éléments sont libres, fait un syntagme dont les éléments ne peuvent pas être dissociés [...]" (Dubois, 1973: 214).

³ VW est une forme verbale suivie par n'importe quel complément, P est une phrase (une subordonnée circonstancielle), N est une forme nominale.

avec le désir de VW
au moment où P
dans l'intention de VW

Dans le cadre d'une recherche sur les connecteurs en français et en polonais en vue d'une traduction automatique, nous avons effectué une étude bibliographique sur ce sujet. Nous nous proposons ici de résumer les travaux de G. Gross. En effet, sa description des locutions conjonctives propose des explications novatrices sur leur fonctionnement, notamment dans la perspective du traitement automatique des langues naturelles.

Tout d'abord, nous allons montrer que les éléments de ces locutions sont susceptibles de certaines variations. Nous insisterons surtout sur les différentes variantes de la détermination que le substantif peut recevoir dans cette structure. Ensuite, nous constaterons que l'analyse doit s'appuyer sur l'étude de la syntaxe du substantif prédicatif faisant partie de la locution. Nous montrerons que l'on peut dériver les locutions conjonctives de constructions à opérateurs verbaux, nominaux ou adjectivaux. À la fin, nous présenterons d'autres constructions qui permettent de paraphraser les locutions conjonctives.

2. Analyse de la locution conjonctive

La locution conjonctive n'est pas une structure différente de celle de la locution prépositive comme le laissent entendre les grammaires scolaires. La coréférence des sujets de la phrase principale et de la subordonnée permet une réduction infinitive de ce qui se trouve à droite de la locution prépositive. Ce fait ne change rien au niveau syntaxique. Par exemple:

<i>afin que P</i>	<i>afin de VW</i>
<i>en sorte que P</i>	<i>en sorte de VW</i>
<i>avec le souhait que P</i>	<i>avec le souhait de VW</i>
<i>sous prétexte que P</i>	<i>sous prétexte de VW</i>

Notre analyse de ces locutions sera fondée sur l'idée de la phrase simple constituée d'un opérateur et de ses arguments⁴, par exemple dans:

Pierre lit un livre.

lire est un opérateur dont les arguments sont *Pierre* et *un livre*. Chaque opérateur est défini d'une part par l'ensemble de ses propriétés distributionnelles

⁴ Cf. travaux de Z.S. Harris (1976).

(observées directement, sans changer de structure de phrase) et d'autre part, par l'ensemble des propriétés transformationnelles (que l'on met en évidence en changeant la structure de la phrase).

Cet article montrera que la locution conjonctive en tant qu'une "partie du discours"⁵ n'est pas fondée linguistiquement (la locution conjonctive n'existe pas en réalité). Autrement dit, cette étude va se concentrer sur l'analyse de la syntaxe du substantif qui fait partie de la locution. Le non-figement de ces structures est attesté par un certain nombre de modifications que nous allons montrer maintenant.

2.1. Les prépositions peuvent varier

(à + sous) condition que P / de VW

(avec + dans) le but de VW

(de + en) sorte que P

2.2. La préposition peut être effacée

(par + E⁶) crainte de VW

E faute de N

2.3. Le substantif peut varier

dans le (but + intention + dessein) de VW

à le (moment + instant + minute) où VW

pour le (motif + raison + cause) de N

de (façon + manière + sorte) que P

2.4. Les variations sur la détermination

La détermination joue un rôle primordial dans l'analyse de ce type de structure. Ainsi, il existe beaucoup de variations sur la détermination du substantif faisant partie de la locution conjonctive. Nous distinguons les types de la détermination, suivants:

⁵ Les grammaires traditionnelles placent la locution conjonctive parmi les parties du discours.

⁶ E symbolise l'absence de l'unité minimale du point de vue linguistique.

2.4.1. La détermination affirmative cataphorique

La cataphore est un procédé qui permet de renvoyer à ce qui va être annoncé. En français le déterminant est de forme Dét — Modif. Ce modifieur, appelé complétif, peut avoir trois formes: la subordonnée circonstancielle (que P), la forme nominale (de N) et la forme verbale (réduction infinitive — de VW). Par exemple:

*Il dit ceci dans le but de convaincre.
Luc a fait cela dans la perspective de voyager.
Il a dit cela avec le désir que tous comprennent.*

L'article *le* renvoie à la phrase postposée et indique le but du délocuteur; c'est une cataphore. Par conséquent la détermination est de forme *le* — Modif où l'effacement du modifieur est impossible.

Notons aussi le déterminant *un* — Modif, illustré par l'exemple qui suit:

Il dit cela dans un but de réussite.

Il existe aussi la détermination *E* — Modif.

*Il part sous E prétexte d'une mauvaise excuse.
Luc n'a pas dit ceci afin de nous cacher la vérité.
"Mais je ne me cache pas!... à E preuve que je viens de frapper chez elle."
(Estaunié)*

On peut ajouter un autre type de modifieur dit adjectival qui peut d'ailleurs se combiner avec le modifieur complétif:

*Il a dit cela dans un but évident de convaincre.
Il dit cela à seule fin de nous calmer.
Luc a fait ceci pour l'unique raison qu'il voulait partir plus tôt.*

Ainsi, nous remarquons que la subordonnée circonstancielle sert à annoncer une situation qui y est elle-même présentée. Elle est partie inséparable de la détermination cataphorique.

2.4.2. La détermination anaphorique

On définira l'anaphore comme renvoyant à ce qui a été déjà annoncé (le cotexte), contrairement à la cataphore qui renvoie à l'information portée

par la subordonnée (modifieur complétif). Dans le cas où la situation est connue de l'interlocuteur, le français a recours à la détermination anaphorique. Autrement dit, dans l'anaphore, le modifieur renvoie à l'information qui devient redondante, donc le déterminant perd son modifieur. L'anaphore peut être exprimée par les démonstratifs, la pronominalisation de la circonstancielle à l'aide d'un relatif de liaison (*quoi*), le pronom *cela*, *ça* ou, moins souvent, par le pronom *là*.

Le démonstratif est le déterminant le plus significatif pour l'anaphore, car il renvoie à une situation, une circonstance connue antérieurement. Ainsi, en partant de la cataphore on aboutit à l'anaphore *le* — Modif = *ce*:

<i>du fait que P</i>	<i>de ce fait, P</i>
<i>afin que P</i>	<i>à cette fin, P</i>
<i>à condition que P</i>	<i>à cette condition, P</i>
<i>dans le but de VW</i>	<i>dans ce but, P</i>
<i>de manière que P</i>	<i>de cette manière, P</i>

Parmi les circonstanciels, les grammaires usuelles distinguent le complément circonstanciel de la proposition circonstancielle. Cependant, les grammairiens ont tort de faire cette distinction, puisque la détermination du substantif prédicatif est la combinaison du déterminant avec le modifieur. Elle peut correspondre, dans certains cas, à un déterminant simple:

<i>du fait que P le</i> — Modif = <i>ce</i>	<i>de ce fait</i>
---	-------------------

En réalité, il n'y a pas de raison de la considérer différemment. Il est clair que les structures de deux expressions: *du fait que* et *de ce fait* sont identiques. Ce ne sont que les déterminants qui changent. Par ailleurs, la fonction de la subordonnée circonstancielle est la même que celle du démonstratif *ce*.

Pour obtenir la détermination anaphorique on peut aussi pronominaliser la subordonnée par un relatif de liaison:

<i>en conséquence de ce que P</i>	<i>en conséquence de quoi, P</i>
<i>au lieu de ce que P</i>	<i>au lieu de quoi, P</i>
<i>faute de N</i>	<i>faute de quoi, P</i>
<i>en raison de N</i>	<i>en raison de quoi, P</i>

On peut également la pronominaliser par le pronom *cela*, *ça*:

<i>en comparaison de ce que P</i>	<i>en comparaison de cela, ça</i>
<i>à cause de quelque chose</i>	<i>à cause de cela</i>
<i>en relation avec que P</i>	<i>en relation avec cela</i>

Le pronom *là* pronominalise aussi la circonstancielle:

en fonction de ce que P
en fonction de là

L'anaphore peut être traduite par certains adjectifs qui ont la capacité de renvoyer à un contexte antérieur.

dans un tel but
dans un but pareil
dans un but de ce genre
dans le même but
dans les mêmes circonstances
pour les motifs similaires

2.4.3. Les déterminants négatifs

L'emploi des déterminants négatifs permet de rendre compte d'une manière explicite que les locutions ne sont pas figées. Voici quelques exemples:

pour aucune raison
à aucun moment
pour nul autre motif
sous aucun prétexte

2.4.4. Les déterminants interrogatifs

Les déterminants interrogatifs isolent le nom de la structure dite "figée" comme l'illustrent les exemples ci-dessous:

dans quel but?
à quel moment?
dans quelles conditions?
sous quel prétexte?

2.4.5. Les déterminants exclamatifs

et à quelle fin!
et dans quelles conditions!

2.4.6. Les déterminants "indéfinis"

pour d'autres raisons
pour une autre raison
sous n'importe quel prétexte
dans certaines conditions

2.4.7. Quantifieurs

Certains substantifs prédicatifs peuvent s'employer avec les quantifieurs⁷:

pour plusieurs raisons
pour les deux motifs suivants
pour un tas de raisons

Après avoir détaillé toutes ces modifications, nous remarquons que le mot le plus important est le substantif qui y figure. Il constitue le pivot de la structure et pour connaître son fonctionnement il faut s'appuyer sur l'analyse de la syntaxe de ce substantif.

Cette analyse permet de constater que les locutions ne sont pas figées, qu'elles ne peuvent pas être étudiées comme un bloc de mots soudés car chaque élément de sa structure peut être une source de paradigmes.

3. La syntaxe du substantif prédicatif

Notre analyse s'appuie sur l'idée de la phrase simple constituée d'un opérateur entouré par ses arguments. Observons que tous les substantifs prédicatifs faisant partie de ces structures sont abstraits. Nous appelons le substantif prédicatif, un substantif qui peut constituer le noyau d'une phrase et qui comme un verbe, possède les arguments qui lui sont propres. Le lien morphologique avec un prédicat verbal n'est pas un critère systématique dans la définition des substantifs prédicatifs. C'est la nature de ses arguments qui constitue ce critère. L'emploi du verbe support⁸ c'est-à-dire du verbe — mar-

⁷ A ce sujet voir: P.-A. Buvet (1993).

⁸ A ce sujet voir: J. Giry-Schneider (1978) et (1987); G. Gross (1987); J. Labelle (1974); M. Gross (1968); R. Vivès (1983).

queur de temps, de personne et de nombre peut actualiser ces prédicats nominaux. Le plus souvent ce sont les verbes comme: *faire, donner, avoir, être en, être dans*, etc. Par exemple:

<i>Je fais un voyage.</i>	<i>(voyager)</i>
<i>Il donne un ordre.</i>	<i>(ordonner)</i>
<i>Avoir du respect.</i>	<i>(respecter)</i>
<i>Etre en voyage.</i>	<i>(voyager)</i>

L'introduction de la notion de verbe support est très utile pour notre étude. Nous pouvons actualiser les substantifs prédicatifs des locutions conjonctives à l'aide de ces verbes:

Je fais ceci avec l'intention de réussir.
Je fais ceci. J'ai l'intention de réussir.

Il dit cela dans l'espoir de convaincre tout le monde.
Il dit cela. Il a l'espoir de convaincre tout le monde.

Analysons la locution conjonctive suivante:

avec la volonté que P/de VW
Il a dit ceci avec la volonté que tous comprennent.

Il a dit ceci est la principale dont l'opérateur est le verbe *dire*. Selon les grammaires traditionnelles nous avons affaire à deux phrases dont une est la principale et l'autre la subordonnée introduite par une "locution conjonctive" *avec la volonté de*. Nous allons démontrer que cette locution est construite sur une phrase qui a subi quelques transformations.

En partant du principe qu'il y a autant de phrases que d'opérateurs, nous constatons que le substantif *volonté* est un prédicat qui a une forme nominale et une forme verbale (*vouloir*). Nous pouvons paraphraser *avec la volonté de* d'une manière suivante:

Il dit ceci. Il a la volonté que tous comprennent.

En pronominalisant la circonstancielle nous obtenons:

Cette volonté, il l'a.

Ensuite nous pouvons introduire une complétive, dans le cas de la corrélation des sujets. L'emploi de *que* permettrait à cette phrase de devenir un argument:

Il dit ceci. Il a la volonté que tous comprennent.

L'introduction de la relative est une autre manière de faire de la complétive un argument:

La volonté qu'il a que tous comprennent.

Le groupe nominal est actualisé par le verbe *avoir* que l'on peut effacer pour obtenir une phrase avec un groupe nominal non-actualisé.

La volonté de Pierre de se faire comprendre.

ou bien

Sa volonté de se faire comprendre.

Ces exemples démontrent que le substantif *volonté* est en fait un opérateur. Selon le principe qu'il y a autant de phrases que d'opérateurs, la locution conjonctive *avec la volonté de* n'est qu'une des façons de construire l'opérateur *volonté*. Ainsi derrière la locution conjonctive nous retrouvons une phrase. Les propositions finales sont construites sur trois phrases: la principale, "la subordonnée" et la phrase qui est cachée derrière la locution.

Il apparaît donc que le substantif constituant le pivot de la locution conjonctive finale est un opérateur. Chaque opérateur de but a une syntaxe particulière, par exemple la racine *désir-* a une variante nominale (*désir*), verbale (*désirer*) et adjectivale (*désireux*), le substantif *but* n'a pas de forme verbale ni adjectivale, par contre le substantif *souhait* possède une variante nominale et une variante verbale (*souhaiter*). Les substantifs prédicatifs qui deviennent opérateurs dans les suites conjonctives ont deux arguments: la principale et la circonstancielle dans le cas de la corrélation des sujets.

4. Les constructions à opérateurs verbaux

Un autre type de formation de ces structures est la dérivation d'un verbe opérateur à deux arguments, nominalisé à l'aide d'un verbe support. Nous allons effectuer quelques transformations utilisées sur un verbe comme *causer*:

Ceci cause cela.

ou

Ceci est la cause de cela. (nominalisation)
Ceci a pour cause cela.

Mettons la phrase au passif:

Cela est causé par ceci.

À l'aide du verbe support *être* à nous pouvons la nominaliser:

Cela est à cause de ceci.

Enfin, le verbe support permet de relever la présence d'une préposition qui après l'effacement de ce verbe reste dans la structure dite locution conjonctive.

Cela, à cause de ceci.

Prenons la phrase suivante comme autre exemple:

Pierre fait cela avec le désir que son travail te plaise.

Pierre fait cela: $P1 = op + arg1 + arg2$

Son travail te plaît: $P2 = op + arg1 + arg2$

avec le désir que = il a le désir de quelque chose = il désire quelque chose

ou encore:

Ceci est le désir de Pierre.

Cet exemple montre que le mot *désir* est ici un opérateur dit de "deuxième niveau" dont l'argument de droite est la subordonnée circonstancielle et l'argument de gauche est le sujet humain coréférent à celui de la proposition principale. Cette idée est illustrée par le schéma suivant:

$P1 = op + arg$	<i>désir</i> (opérateur)	$P2 = op + arg$
ARG		ARG

Cette démarche montre que les locutions conjonctives ne forment pas de "parties du discours" autonomes, mais sont le résultat d'un certain nombre de transformations.

Les mêmes transformations peuvent être obtenues à partir de constructions à opérateurs nominaux par l'effacement du verbe support, par exemple:

Ceci est en raison de cela.

Être en est un verbe support actualisant le substantif *raison*. Après son effacement on obtient une forme nominalisée, non actualisée qui fait apparaître en plus une préposition.

Ceci en raison de cela.

Ce modèle d'analyse change la manière traditionnelle de considérer les locutions conjonctives. La description de ces suites repose sur l'analyse de la syntaxe du substantif prédicatif. Les transformations que peut subir ce "substantif-connecteur" permettent de comprendre le fonctionnement et surtout la formation des locutions.

5. Autres constructions

Pour terminer, examinons encore d'autres constructions "basées" sur les locutions conjonctives.

Tout d'abord les locutions conjonctives peuvent être paraphrasées à l'aide du verbe support:

Ce fait est à cause de N/ que P

Le motif de N est que P

Ceci a comme raison de VW

Ceci est à la condition de cela

Il a l'objectif de VW

Ensuite, certains prédicats peuvent former les expressions verbales:

Ce fait a causé cela.

Il souhaite que P/ de VW

En désirant que P/ de VW

Il a occasionné N

Il en résulte que P

Nous les retrouvons en position prédicative:

Ceci est le but de cela.

Ce fait est la conséquence de cela

Ceci est la raison de N

Il existe un certain nombre de verbes appropriés fonctionnant aussi avec ce type de substantifs. Ils constituent des variantes des verbes supports:

se fixer comme but
se proposer comme objectif
se donner comme espoir

En prenant comme forme de départ:

Sa volonté était de faire ceci.

ou

Il se proposait comme but de faire ceci.

nous pouvons renverser ces constructions de manière suivante:

Faire ceci était sa volonté
P était le but qu'il se proposait

6. Conclusion

L'analyse de la structure et de la formation des locutions conjonctives se fonde sur la syntaxe du substantif prédicatif inclus dans cette locution, en insistant surtout sur l'étude de sa détermination. Le concept du verbe support permet de rendre compte des transformations effectuées sur ce substantif dans cette position. Nous avons démontré qu'il était possible de reconstituer une phrase derrière la locution conjonctive. Nous avons affaire à des opérateurs ("locutions") dont les arguments sont les phrases principale et subordonnée dans le cas de la corrélation des sujets.

Cependant G. Gross remarque que les propriétés que nous venons d'énumérer, ne concernent pas toutes les locutions conjonctives, étant donné que la syntaxe des substantifs prédicatifs possède une certaine liberté. Il s'ensuit que la syntaxe de ce type de structures est soumise à des restrictions et à des degrés de figement. Il est donc important de relever et de décrire toutes les irrégularités par rapport aux propriétés évoquées ci-dessus, si l'on se propose, dans le deuxième temps, un traitement automatique.

Il est utile de rappeler que cette étude sera largement utilisée dans l'analyse comparée des connecteurs en français et en polonais en vue d'une traduction automatique de ces deux langues. Le souci de cette recherche est d'affirmer que

la locution conjonctive en polonais est susceptible de subir plusieurs variations comme en français. L'analyse s'effectue à partir d'un corpus constitué pour le polonais avec les mêmes moyens que ceux appliqués au français.

Références

- Arrive M., Chevalier J.C., Benveniste C.-B., 1964: *Grammaire Larousse du français contemporain*. Paris, Larousse.
- Arrive M., Gadet F., Galmiche M., 1986: *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*. Paris, Flammarion.
- Buvet P.-A., 1993: *Les déterminants nominaux quantifieurs*. [Thèse de doctorat]. Paris, Université Paris XIII et LLI.
- Dubois J. et al., 1973: *Dictionnaire de linguistique*. Paris, Larousse.
- Giry-Schneider J., 1978: *Les nominalisations en français. L'opérateur "faire" dans le lexique*. Genève, Droz.
- Giry-Schneider J., 1987: *Les prédicats nominaux en français: les phrases simples à verbe support*. Genève, Droz.
- Grevisse M., 1980: *Le bon usage*. Paris-Gembloux, Duculot.
- Gross G., 1989: *Les constructions converses du français*. Genève—Paris, Droz.
- Gross G., 1988: *Réflexions sur la notion de locution conjonctive*. "Langue Française", 77. [Paris, Larousse], p. 37—46.
- Gross G., 1992: *Connecteurs et traitement automatique*. [LLI, URA 1576]. Paris, Université Paris XIII.
- Gross G., Vives R., 1986: *Les constructions nominales et l'élaboration d'un lexique — grammaire*. "Langue Française", 69. [Paris, Larousse], p. 5—27.
- Gross M., 1968: *Méthodes en syntaxe*. Paris, Hermann.
- Gross M., 1988: *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe de l'adverbe*. Paris, Larousse.
- Gross M., 1990: *Sur la notion harisienne de transformation et son application en français*. "Langages", 99. [Paris, Larousse], p. 39—56.
- Harris Z.S., 1976: *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.
- Harris Z.S., 1990: *La genèse de l'analyse des transformations et de la métalangue*. "Langages", 99. [Paris, Larousse], p. 9—20.
- Labelle J., 1974: *Etude de constructions avec opérateur avoir (nominalisation et extension)*. [Thèse 3^e cycle LADL]. Paris, Université Paris VII.
- Piot M., 1973: *Etude transformationnelle de quelques classes conjonctives de subordination du français*. [Thèse de 3^e cycle]. Paris, Université Paris VII.
- Piot M., 1988: *Coordination — subordination. Une définition générale*. "Langue Française", 77. [Paris, Larousse], p. 5—18.
- Vives R., 1983: *Avoir, prendre, perdre: constructions à verbe support et extensions aspectuelles*. [Thèse de 3^e cycle]. Paris, Université Paris VII et LADL.
- Wagner R.L., Pinchon J., 1962: *Grammaire de français classique et moderne*. Paris, Hachette.

Renata Heuchin-Kozłowska

BADANIA NAD WYRAŻENIAMI SPÓJNIKOWYMI JĘZYKA FRANCUSKIEGO

Streszczenie

W gramatykach tradycyjnych języka francuskiego wyrażenie spójnikowe jest uważane za związek stały. Związek ten ma następującą formę wyjściową: PREP (DET) N MODIF. Analiza tego wyrażenia spójnikowego zaproponowana przez Gastona Grossa bazuje na składni rzeczownika predykatywnego, który stanowi rdzeń w tej strukturze, a zwłaszcza na badaniu różnych możliwości określeń tego rzeczownika w tej pozycji.

Naszym celem jest wykazanie, że ta struktura nie jest stałym związkiem i może ulegać licznym modyfikacjom, tworząc równocześnie różne paradygmaty.

Koncepcja czasownika podpórkowego pozwala na zdanie sprawy z tego, jakim transformacjom uległ rzeczownik predykatywny w tej pozycji. Analiza wykazuje, że możliwe jest zrekonstruowanie zdania pojedynczego "ukrytego" za wyrażeniem spójnikowym. Stąd mamy do czynienia z operatorami, których argumentem z prawej jest zdanie podrzędne okolicznikowe, a argumentem z lewej jest podmiot osobowy skorelowany z podmiotem zdania nadrzędnego.

Opis tych zwrotów ma na celu przetwarzanie automatyczne, a w dalszej perspektywie tłumaczenie automatyczne między językami polskim i francuskim.

Рената Хеухин-Козловска

ИССЛЕДОВАНИЯ НАД СОЮЗНЫМИ ОБОРОТАМИ ФРАНЦУЗСКОГО ЯЗЫКА

Резюме

В традиционных грамматиках французского языка союзный оборот признан устойчивым сочетанием. Сочетание это имеет следующую исходную форму: PREP (DET) N MODIF. Анализ этого союзного оборота предлагаемый Гастоном Гроссом базируется на синтаксисе предикативного существительного, который составляет корень в этой структуре, а именно на исследовании разных возможностей определений этого существительного в этом положении.

Нашей целью показать, что эта структура не является устойчивым сочетанием и может подвергаться различным модификациям, образуя одновременно разные парадигматы.

Концепция вспомогательного глагола позволяет на вывод о том, каким трансформациям подвергается предикативное существительное в этом положении. Анализ показывает, что возможно возобновление простого предложения "спрятанного" за союзным оборотом. Отсюда мы имеем дело с операторами, которых аргументом справа является предложение сложноподчиненное обстоятельственное, а аргументом слева является личное подлежащее коррелированное с подлежащим главного предложения.

Описание этих оборотов имеет цель автоматически преобразовать, а в дальнейшей перспективе автоматически переводить с польского и французского языков.

Katarzyna Kwapisz
Université de Silésie
Katowice

L'origine du mode subjonctif (le subjonctif en latin et en français)

L'article présent est consacré à une brève caractéristique du coniunctivus latin qui est à l'origine du subjonctif français. L'auteur essaie d'analyser le rôle et l'évolution de l'emploi de ce mode en latin et d'observer son influence sur l'emploi du subjonctif en français.

Avec les conquêtes et l'expansion de Rome l'un des dialectes romains utilisés par les Latins est devenu une langue universelle. Même après la chute de l'Empire romain, cette langue avait gardé sa position en tant que langue scientifique, littéraire, diplomatique et liturgique. En parlant du développement de la langue latine nous pensons à deux périodes: celle de Cicéron et celle d'Auguste. La première nous offre les oeuvres de Cicéron lui-même et de Jules César, la deuxième — les poésies de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Mais on ne peut pas oublier que c'est le latin populaire qui avait donné l'origine à toutes les langues romanes.

Au Moyen Age, l'apprentissage du latin est pour tous les peuples chrétiens le passage obligé d'un être cultivé. A partir du XVI siècle, on observe la montée des identités nationales et par conséquent le remplacement progressif du latin par les langues nationales.

En latin le coniunctivus marquait la distance de celui qui parlait par rapport aux événements ou aux états dont il parlait. Il servait à présenter la pensée "d'autrui", à rapporter ce que quelqu'un d'autre avait énoncé:

Nimis aegre risum continui, ubi hospitem inclamavit, quod se-(se) absente mihi fidem haberre noluisse.

(*noluisse*: coniunctivus plusquamperfectum activi)

Je faillis éclater de rire lorsqu'il dit à l'invité d'une voix forte qu'en sa présence il ne voulait pas me croire.

Non se hostem vereri, sed angustias itineris et magnitudinem silvarum quae intercederent inter ipsos atque Ariovistum... timere dicebant.

(intercedent: coniunctivus imperfectum activi)

Il dit qu'il ne craignit pas l'ennemi, mais il craignit un sentier étroit et des forêts denses qui s'étendaient entre lui-même et Arioviste.

Il faut dire aussi que l'indicatif n'était pas exclu dans la subordonnée:

Huic mandat, Remos... adeat... Germanosque, qui auxilio a Gallis arcessiti dicebantur, si per vim navibus flumen transire conentur, prihibeat.

(dicebantur: indicativus praesens passivi)

Il lui ordonna d'aller chez les Rémois et les Germains dont on disait qu'ils furent appelés au secours par les Gaulois et de les empêcher de traverser le fleuve s'ils voulaient le faire.

Le lecteur, grâce aux modes, reconnaissait ce qui appartenait au sujet parlant et ce qui appartenait à quelqu'un d'autre. Le coniunctivus était donc le moyen très arrangeant pour le sujet parlant qui voulait se distancier de ce qu'il énonçait.

Le coniunctivus latin servait aussi à présenter l'attitude du sujet parlant à l'égard d'un événement ou d'un état évoqués. Il aidait le sujet parlant à exprimer une supposition, une possibilité (réelle et irréelle) et il aidait à exprimer des sentiments tels que le désir, le souhait, le regret etc. En employant l'indicatif l'auteur de l'énoncé parlait d'un fait ou d'un état réels, vérifiés, alors objectifs.

L'épanouissement de cette tendance tombe sur les périodes que nous avons mentionnées au début de l'article. Après on observe la domination de l'indicatif, surtout dans la langue populaire, et pendant les derniers siècles de l'antiquité le coniunctivus était en train de disparaître.

On distinguait:

a) coniunctivus potentialis qui exprimait un événement ou un état que le sujet parlant considérait comme possibles dans l'avenir ou auxquels il pensait:

O stultum hominem, dixerit quispiam.

(Wikarjak, 1979:130)

Ô homme stupide, dirait quelqu'un.

Quis fallere possit amantem?

(ibidem)

Qui pourrait duper une amoureuse?

b) *coniunctivus dubitativus* ou *deliberativus* qui exprimait le sentiment de doute, d'incertitude ou une réflexion:

Quid agam, iudices? quo me vertam

(ibidem)

Que dois-je faire, messieurs les juges? où m'adresser
Haec cum viderem, quid agerem, iudices?

(ibidem)

Quand je regardais cela, qu'aurais-je pu faire?

c) *coniunctivus irrealis* exprimait un événement ou un état que le sujet parlant considérait contraires à la réalité:

Sine amicis vita tristis esset.

(ibidem)

Sans amis la vie serait triste.

Quis putavisset Aristidi iustitiam esse nucituram?

(ibidem)

Qui aurait pu imaginer que sa justice avait préjudicié à Aristide?

d) *coniunctivus optativus* exprimait un souhait possible de devenir réel et un souhait irréel qui entraînait le sentiment de regret:

Sagunti ruinae — falsus utinam vates sim — nostris capitibus incident.

(ibidem, p. 131)

Les ruines de Sagonte — puisse-je me tromper — tomberont sur nos têtes.

Di tibi dent, quidquid mereris.

(ibidem)

Que les dieux te donnent ce que tu mérites.

Quam vellem Romae mansisses.

(ibidem)

C'est dommage que tu ne sois pas resté à Rome.

Utinam populus Romanus unam cervicem haberet.

(ibidem)

C'est dommage que le peuple romains n'ait pas seulement une nuque.

Il est intéressant qu'en grec il y avait deux modes sans compter l'indicatif, à savoir le *coniunctivus* et l'*optativus*. En latin l'*optativus* avait disparu en tant que mode indépendant.

e) *coniunctivus hortativus* exprimait un encouragement:

Gaudeamus, iuvenes dum sumus.

(ibidem)

Réjouissons-nous aussi longtemps que nous sommes jeunes.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.

(ibidem)

Vivons, ma Lesbie, et aimons-nous.

f) coniunctivus iussivus qui exprimait un ordre, une commission:

Bella gerant alii, Protesilaus amet.

(ibidem)

Que les autres mènent les guerres, et Protesilaus, qu'il aime.

Quidquid agis, prudenter Agas et respice finem.

(ibidem)

Tout ce que tu fais, fais avec prudence et pense au résultat.

g) coniunctivus prohibitivus exprimait une interdiction:

Ne transieris Hiberum.

(ibidem)

Ne traverse pas l'Ebre.

Hoc facito, hoc ne faceris.

(ibidem)

Fais ceci, ne fais pas cela.

h) coniunctivus concessivus qui exprimait une permission:

Omnia possideat, non possidet aera Minos.

(ibidem, p. 132)

Bien que Minos ait tout, il n'a pas l'air.

A l'époque classique on employait le coniunctivus dans les propositions pour exprimer la répétition. L'acte qui se répétait était considéré comme possible dans l'avenir:

Cum cohortes ex acie procucurissent, Numidea integri celeritatae impetum nostrorum effuciebat.

Chaque fois que les cohortes sortaient de l'ordre de bataille, les Numides évitaient l'attaque grâce à leur agilité.

Mais cet emploi du coniunctivus (coniunctivus iterativus) était proche à la langue plutôt littéraire.

En résumé, en latin le *coniunctivus* était le mode de la supposition et de la possibilité, donc de l'irréalité dans le temps de l'énonciation. Il présentait aussi la distance du sujet parlant envers ce qu'il disait et il indiquait qu'il ne s'agissait pas seulement d'une simple constatation (assertion) d'un événement ou d'un état. Cela permettait une grande liberté de choix des modes dans les subordonnées et ce choix dépendait uniquement du sujet parlant.

Maintenant passons à l'analyse de l'emploi du subjonctif dans la langue française et observons ce que le français avait hérité et ce qu'il avait rejeté du latin.

En français, comme en latin, on disposait d'une liberté dans le choix des modes. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, un contexte de doute ou de réticence suffisait pour que le subjonctif apparaisse dans la subordonnée. La littérature nous fournit beaucoup d'exemples qui prouvent cette liberté:

Chacun diversement soupçonne quelque chose.

Tous présument qu'il (Auguste) ait un grand sujet d'ennui.

(Corneille; cit. Larousse, 1990:113)

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit passée ainsi.

(Molière; cit. Regula, 1958:263)

Une comédie doit être vraie, logique et amusante.

Il est vrai qu'Alceste soit amoureux d'une coquette et logique, de ce fait, il devienne ridicule et malheureux.

(Faguet; cit. Regula, 1958:264)

Il espérait bien [...] que Dingo fût la cause de ces désastres.

(Mirbeau; cit. Grevisse, 1980:1301)

Une chose qui me fait inquiéter beaucoup, c'est que personne ne vienne me voir dans ma prison.

(Daudet; cit. Grevisse, 1980:1313)

Ambrosio était bien éloigné de penser que ses écus fussent de l'argent restitué.

(Lesage; cit. Regula, 1958:270)

Mais c'est épouvantable! gémit Mme Emile, quand son frère l'eût mise au courant.

(de Montherlant; cit. de Boër, 1947:216)

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré,

Au conseil de celui que prêche ton curé.

(La Fontaine; cit. de Boër, 1947:225)

Rancé savait seul qu'il y eût une terre.

(Chateaubriand; cit. de Boër, 1947:213)

Cette liberté existe aussi dans le français contemporain:

Avant de connaître B. Rabier, je pensais qu'il fût bossu comme Esope.

(Apollinaire; cit. Larousse, 1990:113)

Tout indique que là soit la vérité.

Il est probable que cette relance de l'opération panaméricaine ne permette pas plus que les promesses faites au temps de M. Eisenhower de mettre sur pied le plan "global" de développement économique.

("Journal de Genève"; cit. Glättli, 1964:288)

Je pense que la camaraderie ne soit pas impossible.

("Les Temps Modernes"; cit. de Boër, 1947:253)

Je ne crois pas que les Russes veulent vraiment la guerre.

(attribué à de Gaulle; cit. Larousse, 1990:113)

Jeudi matin, rien n'indiquait que la Libye ait envoyé de nouveaux renforts au président ougandais.

("Le Figaro" 1987)

Mais est-ce qu'on peut se contenter de ce genre d'explication? Les puristes protestent contre cette liberté.

Maintenant nous allons analyser birèvement les propositions conditionnelles en latin et en français.

En latin, les deux modes étaient acceptables après *si*. On distinguait trois types de propositions conditionnelles:

a) *modus irrealis* — lorsque le sujet parlant voulait souligner que la condition s'opposait à la réalité.

Has inimicitias Roscius si cavere, potuisset, viveret.

(*potuisset*: coniunctivus plusquamperfectum activi;

viveret: coniunctivus imperfectum activi)

(Wikarjak, 1979:142)

Si Roscius avait pu prendre garde d'actes hostiles, il aurait été vivant.

Sicilia tota si una voce loqueretur, hoc diceret.

(*loqueretur*: coniunctivus imperfectum passivi;

diceret: coniunctivus imperfectum activi)

(ibidem)

Si la Sicile entière parlait d'une seule voix, elle dirait cela.

b) *modus potentialis* — lorsque le sujet parlant considérait la condition comme possible de devenir vraie dans l'avenir et lorsqu'il suspendait son point de vue par les sentiments d'incertitude ou de doute.

Thucydidos orationes imitari neque possem, si velim, nec velim fortasse, si possim.

(*possem, velim, possim*: coniunctivus perfectum activi)

(ibidem)

Je ne pourrais pas imiter les discours de Thucydide si je voulais et peut-être je ne voudrais pas si je pouvais.

c) *modus realis* — lorsque le sujet parlant supposait que la condition était possible comme vraie dans l'avenir, mais il ne présentait pas son point de vue.

Si vis amari, ama.

(*vis*: indicativus praesens actici; *ama*: imperativus)

(ibidem)

Si tu veux qu'on t'aime, aime, toi aussi.

Naturam si sequemur ducem, numquam aberrabimus.

(*sequemur*: indicativus praesens passivi;

aberrabimus: indicativus futurum activi)

(ibidem)

Si tu suis la nature, tu ne t'égareras jamais.

L'indicativus était employé dans le cas c (*modus realis*). Le conjunctivus marquait à la fois la supposition que la condition était possible comme vraie dans l'avenir et la prise de position du sujet parlant à l'égard de ce qu'il disait. Ce sont les cas a et b (*modus irrealis* et *modus potentialis*).

Nous voyons les traces de cet emploi du subjonctif dans le français ancien:

S'il ne s'abaisse à cela et veuille toujours être tendu.

(Yvon, 1958:167)

Et s'il eût en chemin rencontré notre terre.

Elle eût été brisée en morceaux comme vers.

(ibidem, p. 173)

Si tu ploüst, ici ne volsisse estre.

(ibidem, p. 170)

En français moderne, c'est uniquement l'indicatif qui intervient après *si*, même dans le cas des conditionnels à deux ou plusieurs antécédents:

On peut s'asseoir sur ce siège si on est handicapé et si on a plus de soixante ans.

(Banyś, 1993:13)

Cependant on emploie le subjonctif dans le deuxième antécédent lorsqu'il est introduit à l'aide de *que*:

Si le temps le permet et que ma voiture soit réparée, nous partirons pour la campagne.

(Mauger, 1984:399)

Demain s'il faisait beau et que le foin soit sec, nous le couperions.

(Mauger, 1984:399)

Dans *Syntaxe du français moderne* (1947: 322) de Boër dit: "Rien n'est en outre plus naturel qu'un subjonctif dans une phrase hypothétique; on l'aurait sans doute aussi après *si* lui-même, si la grammaire n'avait pas fini par interdire là l'emploi de ce mode, parce que *si* ne contient pas cet élément *que*, sans lequel le subjonctif ne vit plus en français".

G. Guillaume, dans *Temps et verbe* (1970), appelle *si p*, l'actualité d'une hypothèse et *et que q*, l'hypothèse d'une actualité. Selon lui, l'idée est la même, mais elle est soumise à un mouvement de pensée différent, l'hypothèse étant, dans le premier cas un élément de vision et dans le second cas un élément de visée (p. 50). Rappelons que la visée est une opération de pensée qui conduit l'hypothèse à l'actualité.

R. Martin, dans *Pour une logique du sens* (1985), souligne le rôle de *que* qui est le lieu où s'opère la suspension de vérité de *p*. Il appelle ces lieux des „complémentiseurs”. Il distingue d'autres complémentiseurs: l'élément interrogatif (*Je te demande si Pierre viendra demain*) et l'élément hypothétique (*Si Pierre vient, nous irons ensemble au cinéma*). Selon lui, *si* cumule ces deux fonctions en une fonction suspensive.

Mais le rôle de *si* est beaucoup plus complexe (Banyś, 1993). Prenons les exemples suivants:

Si tu as faim, il y a des biscuits sur la table.

Si c'est un célibataire, alors c'est quelqu'un qui n'est pas marié.

Si Pierre est venu, c'est qu'il connaissait le chemin.

(Banyś, 1993:83)

La recherche d'une réponse à la question pourquoi *si* bloque l'usage du subjonctif en français ni l'étude de la nature de *si* n'étaient le sujet principal de cet article; nous nous contentons de ces quelques remarques portant sur les liens entre les phrases conditionnelles en latin et en français, les modes qui y apparaissent et les marqueurs qui les introduisent.

Nous avons essayé de présenter ce que le subjonctif français avait hérité du latin, ce qu'il avait rejeté et ce qu'il avait changé dans son emploi. On voit clairement que l'usage du subjonctif en français moderne est beaucoup plus restreint. Le *coniunctivus* latin marquait la supposition et la possibilité de ce qui constituait le contenu de *p*. Il était même employé à la deuxième personne pour exprimer un ordre ou une requête (le *coniunctivus iussivus* et le *coniunctivus prohibivus*). Le *coniunctivus* indiquait aussi la distance que prenait le sujet parlant par rapport à ce qu'il disait. C'était le cas du discours indirect.

Le *coniunctivus* aidait le sujet parlant à exprimer ses sentiments ou ses opinions concernant *p*. On employait ce mode après *si*.

Il faut ajouter tout de suite que l'indicatif n'était pas du tout exclu. On le voit par exemple en alternance avec le *coniunctivus* dans le discours indirect ou dans les propositions conditionnelles.

En français on n'emploie plus le subjonctif pour rapporter ce que quelqu'un d'autre a dit (le discours indirect). Il ne joue plus le rôle de l'impératif, sauf pour les troisièmes personnes du singulier et du pluriel, sans oublier qu'il est introduit par *que*. Son usage est aussi bloqué après *si*.

Il est intéressant d'une part de noter les divergences entre le latin et le français, et d'autre part, d'étudier dans le cadre du système français comment le nouveau système rend compte des distinctions qu'exprimait le latin à l'aide d'autres moyens.

Références

- Banyś W., 1993: *Causalité et conditionnalité: sur l'interprétation causale des conditionnels*. In: "Neophilologica". T. 10. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- Banyś W., 1993: *Antécédent des proposition conditionnelles: condition suffisante, condition nécessaire (et/mais non suffisante) du conséquent?* In: "Neophilologica". T. 10. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- De Boër C., 1947: *Syntaxe du français moderne*. Leiden, Universitaire Pers Leiden.
- Chevalier J.C., 1990: *Grammaire du français contemporain*. Paris, Larousse.
- Glätli H., 1964: *De quelques emplois du subjonctif en français moderne*. "Revue de Linguistique Romane" 28.
- Grévisse M., 1980: *Le Bon Usage*. Bruxelles, Duculot.
- Guillaume G., 1970: *Temps et verbe*. Champion.
- Martin R., 1983: *Pour une logique du sens*. Paris, PUF.
- Mauger G., 1984: *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*. Paris, Hachette.
- Pottier B., 1982: *Existence, possibilité et hypothèse*. "L'Information Grammaticale", 13.
- Regula M., 1958: *Encore le problème du subjonctif*. "Zeitschrift für Romanische Philologie", 74.
- Sinko T., 1925: *Gramatyka łacińska*. Warszawa, Wydawnictwo M. Arcta.
- Vairel H., 1982: *Les phrases conditionnelles/hypothétiques en français moderne*. "L'Information Grammaticale", 14.
- Wikarjak J., 1979: *Gramatyka opisowa języka łacińskiego*. Warszawa, PWN.
- Yvon H., 1958: *Supposition, subjonctif et conditionnel*. "Le Français Moderne", 3.

Katarzyna Kwapisz

POCHODZENIE TRYBU SUBJONCTIF (SUBJONCTIF ŁACIŃSKI I FRANCUSKI)

Streszczenie

Artykuł stanowi krótką charakterystykę coniunctivu łacińskiego, od którego wywodzi się francuski *subjonctif*. Autorka próbuje przedstawić rolę i ewolucję użycia coniunctivu, jego wpływ na *subjonctif* i zestawień użycia obu trybów. Wyniki porównania, świadczące o ograniczonym użyciu

trybu subjonctif w stosunku do łacińskiego coniunctivu, pozwalają wnioskować, iż w języku łacińskim coniunctivus był trybem supozycji i możliwości (zastępował nawet tryb rozkazujący dla drugiej osoby l. poj.). Umożliwiał także podmiotowi mówiącemu zdystansowanie się do tego, co mówił. Przykładem może być użycie coniunctivu w mowie zależnej. Coniunctivus pomagał również wyrażać uczucia i opinie. Wybór trybu zależał przede wszystkim od samego podmiotu mówiącego. Współczesny francuski blokuje wiele użyć subjonctivu, np. po *si*, w mowie zależnej. *Subjonctif* nie zastępuje też trybu rozkazującego dla drugiej osoby l. poj.

Катажина Квapiш

ПРОИСХОЖДЕНИЕ НАКЛОНЕНИЯ *SUBJONCTIF* (ЛАТИНСКИЙ И ФРАНЦУЗСКИЙ *SUBJONCTIF*)

Резюме

Статья составляет короткую характеристику латинского конъюнктива, с которого производится французский *subjonctif*. Автор пытается представить роль и эволюцию применения конъюнктива, его влияние на *subjonctif* и сопоставить применение этих наклонений. Результаты сравнения, свидетельствующие об ограниченном применении, наклонения *subjonctif* в отношении латинского конъюнктива, позволяют сделать выводы, что в латинском языке конъюнктивус был наклонением предположения и возможности (замещал даже повелительное наклонение для второго лица ед. числа). Делало это также возможным говорящему субъекту иметь дистанцию к тому, что говорил. Примером может быть применение конъюнктива в зависимой речи. Конъюнктивус также помогал выражать чувства и мнения. Выбор наклонения прежде всего зависел от самого говорящего субъекта. Современный французский блокирует много применений *subjonctif*, напр. по *si* в зависимой речи. *Subjonctif* не замещает также повелительного наклонения во втором лице ед. числа.

Ewa Miczka
Université de Silésie
Katowice

Processus inférentiels dans la compréhension d'un texte publicitaire

0. Introduction

Lorsqu'il interprète un texte comme [1], le lecteur doit répondre à deux questions principales: qu'est-ce qui a été dit et pourquoi?

[1] Antifatigue

L'œil se soumet à de constantes adaptations, entraînant — à plus ou moins long terme — une grande fatigue oculaire. Enrichi en phospholipides, en huile de poisson, en extrait de myrtille et de carotte, en oligoéléments..., le tout dernier complément nutritionnel Optibiol d'Yves Ponroy permet, si l'on se réfère aux différentes études menées par des ophtalmologues, d'améliorer les performances visuelles après éblouissement, de diminuer, voire de supprimer les rougeurs des yeux, d'augmenter la durée du sommeil...

Comment le lecteur arrive-t-il à ses conclusions, et surtout comment réussit-il à déchiffrer les contenus implicites? — tel est le problème auquel nous tentons de trouver la solution. Nous nous interrogeons sur certains aspects de la cohérence textuelle, notamment sur le rôle des inférences dans la compréhension d'un texte publicitaire.

Le travail se situe dans ce domaine de la linguistique textuelle qui étudie les mécanismes assurant la cohérence textuelle et qui essaie de formuler les conditions et les modèles d'interprétation et de production des textes oraux et écrits (Bellert, 1971; Benveniste, 1970; Charolles, 1978; Daneš, 1974; Ducrot, 1980; Dressler, de Beaugrand, 1981; Van Dijk, Kintsch, 1984; Klemensiewicz, 1949; Lundquist, 1981; Mayenowa, 1987; Petöfi, 1985; Sgall 1976).

Comme nous nous intéressons aux modes de raisonnement qui rendent possible la reconstruction des contenus implicites pendant la lecture d'un texte, nous avons aussi recours aux études des logiciens et des philosophes de langage (Ajdukiewicz, 1965; Austin, 1970; Grice, 1979; Searle, 1972; Wilson, Sperber, 1979; 1993).

Notre dernier point d'appui est constitué par les travaux appartenant à la psychologie cognitive et à la psycholinguistique qui fournissent les descriptions et les modèles du fonctionnement de l'être humain en tant que compreneur (Aitchison, 1987; 1991; Danks, 1986; Denhière, 1985; Grice, 1981; Graesser, Clark, 1985; Polkowska, Kurcz, 1990).

1. Structure du texte

Le texte peut être conçu *grosso modo* de deux façons différentes. On le définit quelquefois comme une "suite finie d'expressions linguistiques" (Bogusławski, 1982). Il est donc traité comme un système fermé, isolé du monde. Dans cette approche, le recours aux informations extratextuelles est pratiquement banni. Après avoir établi des référents des expressions du texte, on se concentre sur les relations entre ces expressions elles-mêmes. En refusant de prendre en considération les informations extratextuelles (d'ordre cognitif, pragmatique), on rejette une partie importante de la problématique textuelle. Car certaines opérations nécessaires à la compréhension du texte, le calcul inférentiel y inclus, ne sont possibles que grâce aux connaissances du monde et surtout grâce aux connaissances du fonctionnement discursif.

La seconde approche que nous adoptons dans ce travail, consiste à traiter le texte comme un phénomène à plusieurs dimensions (linguistique, cognitive, et sociale) et à essayer de le saisir dans ses relations avec le monde.

En quoi consiste la spécificité du texte, ainsi conçu, par rapport à une suite de phrases à laquelle on refuserait d'attribuer le statut textuel? Le test qui, appliqué à des suites phrastiques, permettrait de répondre à cette question peut être constitué par l'une des opérations suivantes: résumé, synthèse de deux ou plusieurs suites phrastiques concernant le même thème, élaboration du plan textuel et établissement d'idée(s) directrice(s). Ces opérations sont bloquées par certaines suites de phrases — celles dans lesquelles il est impossible de discerner l'organisation du sens au niveau supérieur aux phrases. L'existence des structures supraphrastiques et la possibilité de les reconstruire par le lecteur est un trait constitutif du texte.

Nous nous proposons de décrire la structure du texte en termes de thème et de rhème. Le modèle s'appuie sur des travaux de linguistes tchèques (Daneš, 1974;

Sgall, 1976; Červenka, 1974), mais des différences importantes sont à noter; la première concerne la notion même de thème, la seconde se rapporte aux niveaux de la structure thématico-rhématique.

On adopte la définition classique du thème en tant qu'“objet dont on parle” et du rhème en tant que “ce qu'on dit à propos de cet objet”. On utilise, premièrement, le test de négation qui indique la partie rhématique d'une phrase — celle qui entre sous la négation, le reste étant considérée comme la partie thématique.

Il y a des cas où, après l'établissement du rhème, on voit que la partie phrastique restante est constituée de plusieurs expressions qui peuvent être considérées comme thématiques. C'est-à-dire que dans la partie thématique on perçoit plusieurs expressions qui renvoient aux objets — thèmes potentiels. Il y a deux solutions de ce problème. La première se réduit à considérer tous ces objets (collectivement) comme le thème de la phrase, sans différencier leur rôle dans la structure textuelle. La seconde solution consiste à reconnaître, en s'appuyant sur le contexte dans lequel la phrase est insérée, que les expressions formant sa partie thématique remplissent des rôles différents dans le développement du texte.

Pour expliquer le concept de rôle textuel d'une/d'expression(s) thématique(s), prenons l'exemple d'une phrase introductrice.

(1) *Le 21 janvier, ayant consulté les experts indépendants, le président a fait publique son opinion sur l'amendement proposé par le Sénat.*

Après avoir appliqué le test de négation, nous obtenons la phrase:

Le 21 janvier, ayant consulté les experts indépendants, le président n'a pas fait publique son opinion sur l'amendement proposé par le Sénat.

Il en résulte la structure thématico-rhématique suivante:

Thème₁: *Le 21 janvier, ayant consulté les experts indépendants, le président*

Rhème₁: *a fait publique son opinion sur [...] proposé par le Sénat.*

La partie thématique se compose de trois expressions:

A = *le 21 janvier,*

B = *ayant consulté les experts indépendants,*

C = *le président.*

Comment ces expressions peuvent-elles être exploitées dans le développement de la structure thématique du texte? Nous prenons en considération les cas de l'enchaînement direct (dans la terminologie de Daneš il s'agit de la génération d'un thème_{n+1} à la base du thème_n).

Voilà la première possibilité (on souligne les expressions thématiques reprises):

- (1a) *Le 21 janvier, ayant consulté les experts indépendants, le président a fait publique son opinion sur l'amendement proposé par le Sénat. Il a nettement indiqué les dangers créés par leur proposition.*

En développant le texte, l'auteur continue uniquement la partie C du thème₁: *le président*, en utilisant la reprise pronominale. Mais le thème de la phrase 2 peut reprendre plus qu'une expression thématique de la phrase introductrice comme dans 1b:

- (1b) *Le 21 janvier, ayant consulté les experts indépendants, le président a fait publique son opinion sur l'amendement proposé par le Sénat. Son porte-parole qui n'était pas au courant de ces consultations, n'a pas pu répondre aux questions que les journalistes lui ont adressé le soir même.*

Cette fois, dans le thème₂ on continue les parties B et C (*le président* est repris par l'adjectif possessif *son*) du thème₁. La partie A: *le 21 janvier* est reprise dans le rhème par l'expression: *le soir même*.

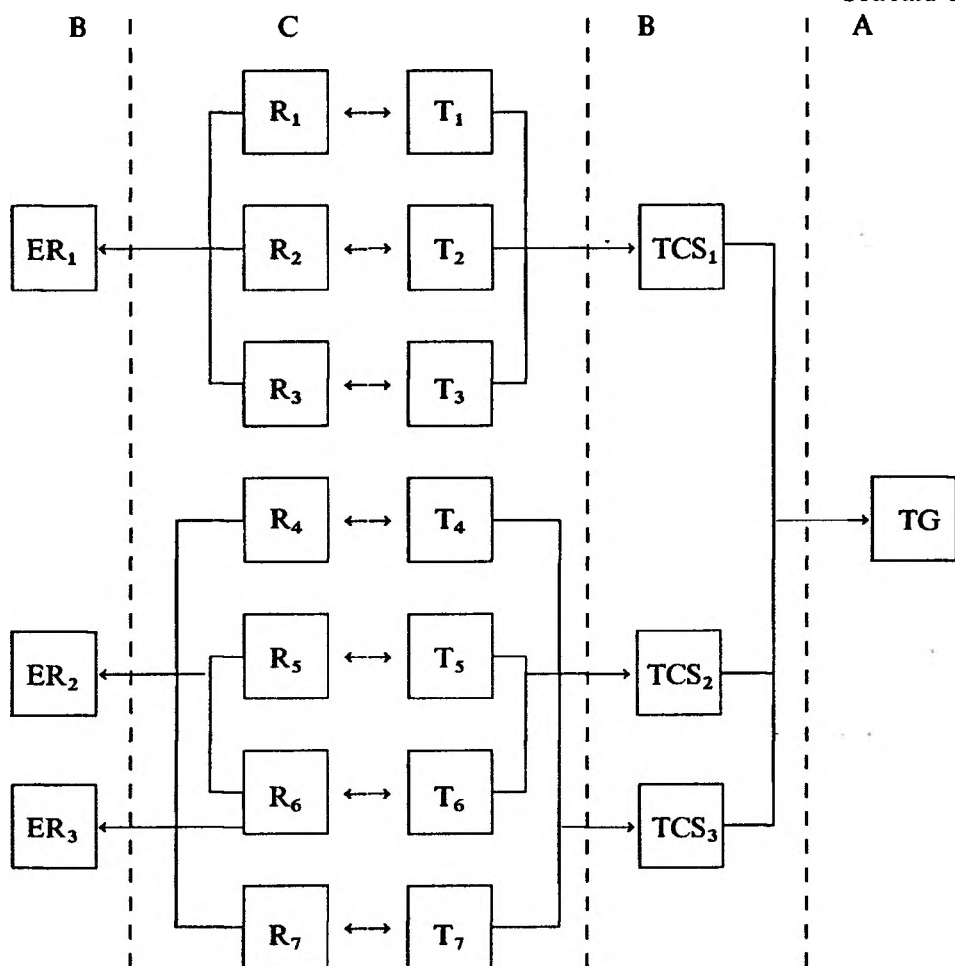
On note aussi des cas de la continuation thématique complète où tous les éléments d'un thème_n complexe sont repris (pronominalisation, anaphore lexicale, conceptuelle) dans le thème_{n+1}. C'est le cas de 1c:

- (1c) *Le 21 janvier, ayant consulté les experts indépendants, le président a fait publique son opinion sur l'amendement proposé par le Sénat. Le même jour, son porte-parole qui n'était pas au courant de ces consultations, a constaté que le président définirait sa position en se fondant sur la "voix du peuple".*

Dans 1c, toutes les trois expressions thématiques: A, B, et C du thème₁ sont exploitées dans le thème suivant.

La même phrase introductrice à thème complexe peut donc donner lieu à des développements thématiques différents. Selon le nombre et le contenu des expressions thématiques reprises, le texte peut s'orienter vers les thèmes globaux suivants: le président, le porte-parole présidentiel ou le jour du 21 janvier (p. ex.: le jour noir de l'équipe présidentielle). Nous croyons que les informations sur le rôle textuel des expressions thématiques sont nécessaires à une analyse complète de la structure thématico-rhématique. Cette structure s'appuie sur le choix de certains objets parmi les thèmes potentiels et sur l'élimination des autres. Il ne suffit pas d'indiquer la partie thématique d'une phrase, il faut analyser ses constituants par rapport aux enchaînements: thématique, et rhématique (cas de 1b où la partie A du thème₁ est enchâssée dans le rhème₂).

Schéma 1



A: niveau global

B: niveau supraphrastique

C: niveau prastique

TG: thème global

TCS: thème de composante supraphrastique

ER: ensemble rhématique

A la différence des linguistes tchèques on introduit le niveau intermédiaire entre la phrase et le texte: une composante supraphrastique [CS] définie comme l'ensemble des phrases portant sur le même objet (événement, état, processus, personne, chose, lieu, temps) ou sur les objets dérivés du même objet principal. Prenons comme exemple le groupe des phrases unies par le même thème supraphrastique *éruption volcanique*. Il n'est pas nécessaire que les thèmes prastiques soient ses reprises. Ils peuvent renvoyer (1) aux étapes de cet événement, (2) à ses causes ou conséquences ou (3) aux agents humains impliqués: victimes, sauveteurs, officiels, experts, etc. Le renvoi au même objet

réalisé par les moyens pronominaux ou lexicaux n'est donc pas nécessaire pour considérer plusieurs phrases comme constituant le même groupe.

Le modèle textuel (dont la description détaillée se trouve dans: Miczka, 1992) postule la structure thématique à trois niveaux. Ils sont les suivants:

- le thème global,
- les thèmes de composantes supraphrastiques,
- les thèmes de phrases.

Dans la structure rhématique on n'a que deux niveaux:

- les ensembles rhématiques c'est-à-dire les faisceaux des rhèmes attribués au même thème de composante supraphrastique.
- les rhèmes de phrases.

Le schéma 1 présente la structure thématico-rhématique du texte en indiquant les deux niveaux: le niveau d'enchaînement entre les phrases successives et celui de structures supraphrastiques.

2. Comprendre le texte

Nous nous plaçons dans la perspective d'un lecteur qui, en se servant d'instruments linguistiques et de ses connaissances du monde (générales et spécialisées), s'efforce de reconstruire le sens du message visé par l'auteur. Cette reconstruction aboutit à une représentation mentale du texte. Pendant la construction de la représentation textuelle, le lecteur cherche la réponse aux questions qui touchent à deux domaines différents.

Le premier domaine concerne états, actions, processus, personnes (leurs ensembles), choses (leurs ensembles), d'indications spatio-temporelles.

Le second domaine est celui des intentions, évaluations et objectifs dont le texte, explicitement ou implicitement, est le porteur.

La réponse aux questions du premier type permet de construire la ou les hypothèse(s) sur ce que l'auteur a voulu dire (signifier). Voilà l'inventaire de ces questions:

1. De quoi le texte parle-t-il? En reformulant cette question en termes du modèle appliqué: quel est le thème global du texte?
2. Quelles parties peut-on distinguer dans le texte? c'est-à-dire combien de composantes supraphrastiques perçoit-on dans le texte et quels sont leurs thèmes?
3. Quelles sont les relations entre ces composantes (leurs thèmes) et le thème global?
4. Qu'est-ce qui est dit à propos du thème global et des thèmes de composantes supraphrastiques? c'est-à-dire comment sont construits les fais-

ceaux rhématiques attribués au thème global et aux thèmes de composantes supraphrastiques?

Les questions du deuxième type concernent le système axiologique sur lequel le texte se base, sa fonction et son (ses) destinataires (tels qu'ils sont contruits par l'auteur). Le lecteur cherche donc à savoir:

5. Quels événements, actions, processus, personnes, choses, lieux sont appréciés ou dévalorisés?

6. A qui le texte est-il adressé? c'est-à-dire comment l'auteur construit-il son public?

7. Qui parle à travers le texte? Comment sa présence est-elle marquée dans le texte? Quelle est la distance entre l'auteur/énonciateur et son public?

8. Quels sont les objectifs du texte? Quels type de réaction vise le texte p.ex. un texte publicitaire, un commentaire politique, un fait divers, un règlement administratif, un poème?

La validité des hypothèses concernant cette dernière question ne peut être confirmée ou rejetée que dans les interactions sociales, ce qui dépasse bien sûr le cadre de ce travail. Dans notre analyse, nous nous concentrons sur le rôle des inférences dans la recherche des solutions aux premiers sept problèmes signalés ci-dessus.

3. Inférer pour comprendre

La notion d'inférence est définie par les logiciens de la façon suivante:

„Wnioskowanie jest to proces myślowy, w którym na podstawie mniej lub bardziej stanowczego uznania przesłanek dochodzimy do uznania wniosku, którego bądź nie uznawaliśmy wcale, bądź uznawaliśmy mniej stanowczo: przy czym stopień stanowczości w uznaniu wniosku nie przewyższa stopnia uznania przesłanek”¹ (Ajdukiewicz, 1965:106).

La linguistique reprend la définition d'inférence en précisant qu'il s'agit de “tirer des propositions d'un énoncé” (Charolles, 1978) c'est-à-dire que les conclusions sont formées à la base d'une/de phrase(s) énoncée(s) dans un contexte donné. Le texte produit un ensemble d'inférences dues à plusieurs facteurs:

— la structure sémantico-syntaxique de la langue (connaissances que le compreneur a sur ce sujet),

¹ “Le processus inférentiel est un processus mental par lequel, à la base de l'admission plus ou moins catégorique des prémisses, nous arrivons à admettre la conclusion qui jusqu'à là n'était point admise ou admise d'une façon moins catégorique; le degré de l'admission de la conclusion ne dépasse pas celui de l'admission des prémisses.” (Traduction de l'auteur).

- le fonctionnement du texte dans une situation de communication (connaissances concernant les objectifs d'un type de texte et son public typique y sont impliquées),
- les connaissances du monde générales et spécialisées concernant les domaines thématiques auxquels le texte se rapporte et le(s) système(s) axiologique(s) qu'il réalise.

Le classement linguistique des inférences s'appuie sur d'autres critères que le classement logique (où le critère c'est le mode de raisonnement — le "schéma d'inférence" selon Ajdukiewicz, 1965). Les linguistes s'intéressent plus aux sources des inférences (le type de connaissances qui a rendu possible une inférence) qu'à leurs schémas. Ainsi on distingue trois groupes d'inférences.

Le premier groupe comprend les inférences motivées par les connaissances que le décodeur a sur le fonctionnement du texte dans une situation de communication; décrites comme les sous-entendus par Ducrot² (1978) et comme les implicatures conversationnelles par Grice (1979).

Le second groupe réunit les inférences possibles grâce aux connaissances du monde générales et spécialisées dont dispose le lecteur. Ces connaissances du monde concernent les états, les actions, les processus typiques, les schémas cause-conséquence reconnus comme valables dans le monde du lecteur, les systèmes de valeurs qu'il connaît et qu'il est capable d'appliquer/juger etc.

Les inférences fondées sur les connaissances du monde avec leur sous-classe: les connaissances des principes du fonctionnement textuel sont opposées aux inférences motivées par le sens des lexèmes — les implications. Ce dernier type d'inférences consiste à tirer des conclusions — c'est-à-dire à reconstruire des contenus implicites — à la base des traits sémantiques des expressions prédicatives (nous nous appuyons sur la notion précisée par Karolak³ dans le cadre de la syntaxe sémantique). Confronté à un titre "Brésil vainqueur", le lecteur est capable d'inférer que le Brésil (terme métonymique pour "équipe de football brésilienne") a vaincu quelqu'un (une autre équipe). La reconnaissance de ce trou est possible parce que le prédicat "vainqueur" implique deux arguments (*qq vainc qq*) dont seulement le premier a été réalisé.

² Le sous-entendu se caractérise par le fait que, présent dans certains énoncés d'une phrase, il n'est pas marqué dans la phrase. Cette situation du sous-entendu s'explique par le processus interprétatif dont il est issu. Pour moi, en effet, il est toujours engendré comme réponse à la question de type: "Pourquoi le locuteur a-t-il dit ce qu'il a dit? Qu'est-ce qui a rendu possible sa parole?" (Ducrot, 1978: 34).

³ „Implikacja semantyczna. Semantyczna właściwość wyrażen predykatywnych [...], czyli wyrażen o niepełnym sensie. Polega na tym, że sensy predykatywne, które te wyrażenia reprezentują, są otwarte na zewnątrz i dla pełności wymagają uzupełnienia przez sensy innych wyrażen.

Zależnie od stopnia złożoności ich sensów, wyrażenia predykatywne są otwarte dla jednego lub kilku wyrażen uzupełniających, czyli implikują różną ich liczbę." (Karolak, 1993: 221).

Dans son article de 1988, Van Velde a proposé un autre classement d'inférences. En appliquant les deux critères: la source du processus inférentiel et ses conséquences dans la compréhension du texte, il a distingué quatre types majeurs d'inférences: inférences syntaxiques, inférences fondées sur le lexique mental du lecteur, inférences sémantico-logiques qui, en utilisant les informations du lexique mental, permettent d'établir la structure propositionnelle du discours et inférences orientées vers les actions fondées sur les connaissances concernant le déroulement typique des actions.

Les classements psychologiques ou psycholinguistiques accentuent encore d'autres aspects du processus inférentiel. Collins (d'après Graesser, Clark, 1985) a indiqué quatre dimensions dans l'espace inférentiel.

Dans la première dimension, il a opposé les inférences fondées sur les connaissances du compreneur aux inférences fondées sur les métaconnaissances. Ces dernières dépendent de ce que le compreneur sait à propos de ses propres connaissances ou de leur manque.

Dans la deuxième dimension, les inférences fonctionnelles (casuelles, corrélationnelles, directionnelles) s'opposent aux inférences visant les ensembles ("set" inférences) — leurs constitution et hiérarchie (ensembles identiques, subordonnés, principaux etc.).

Dans la troisième dimension, on a les inférences sémantiques contrastées avec les inférences spatiales et temporelles.

Dans la quatrième dimension, on oppose les inférences positives aux négatives.

Ce classement concerne les stratégies du raisonnement humain en général. Il peut être certainement utile dans la description du processus inférentiel dans les textes. Son application (surtout de la deuxième dimension) permet de mieux définir le rôle des inférences dans l'acte de construire une représentation cohérente du texte.

En s'appuyant sur les deux types d'analyse inférentielle: linguistique et psychologique, on se propose d'introduire des paramètres suivants dans la description des inférences:

- 1) la source des inférences:
 - la structure sémantico-syntaxique du texte,
 - les connaissances du monde; les domaines de connaissances que le décodeur partage avec l'auteur et surtout les principes du fonctionnement discursif;
- 2) la classe à laquelle appartient l'information inférée:
 - état, action, processus, personnes et leurs rôles dans les activités décrites, temps et lieu,
 - évaluations;
- 3) les relations entre les informations explicitées dans le texte et les informations inférées car la base inférentielle peut être constituée par un état dont on infère les conséquences ou les causes, par un ensemble dont on infère

les éléments ou les sous-ensembles, par un état, un processus, une personne etc. qui donnent lieu à des évaluations inférées;

4) le mode de raisonnement:

- qui suit les schémas logiques d'inférence — cas de déduction, induction, réduction,
- les cas du raisonnement naturel ("human natural reasoning" in: Graesser, Clark, 1985) c'est-à-dire le type de raisonnement qui échappe à la logique et dont la pratique s'appuie souvent sur les lieux communs — "topoi" (Ducrot, 1980).

Les fonctions qu'on attribue aux inférences varient selon les objectifs d'analyse. Dans l'article déjà cité, Van Vélde inventorie leurs fonctions principales qui consistent à remplir les "trous" dans le message, à enchaîner/unir les constituents textuels, à fournir les informations spatio-temporelles, et à rendre possibles des jugements évaluatifs.

Nous étudions les inférences en tant qu'instruments de connexité car nous croyons que c'est la fonction principale dont sont dérivées toutes les autres fonctions. Nous retenons donc uniquement ces inférences qui sont nécessaires à l'enchaînement textuel: (1) sur le plan linéaire — entre deux phrases successives, (2) sur le plan séquentiel — entre deux composantes supraphrastiques successives et (3) sur le plan global — entre p.ex. le thème global et toutes les composantes supraphrastiques.

4. Inférer pour comprendre un texte publicitaire

L'analyse proposée d'un texte publicitaire vise à définir le rôle des informations inférées dans la construction de la représentation mentale du texte, c'est-à-dire leur rôle dans la construction: (1) de la structure thématico-rhématique, (2) du système axiologique et (3) du cadre énonciatif du texte. Nous essayons de répondre aux questions suivantes:

- Quelles sont les inférences tirées de chaque élément textuel?
- Quels sont leur source, contenu et relation entre le contenu explicite (source d'inférence) et le contenu inféré?
- Comment les inférences participent à la création d'une représentation mentale du texte?

On a choisi un petit texte publicitaire du domaine "santé" concernant les soins des yeux. Il a été présenté au début de cette étude. Les parties textuelles étudiées sont mises en italique.

I Antifatigue

Le titre n'offre pas d'information complète. Il n'indique ni l'objet censé d'avoir l'effet antifatigue, ni l'organe concerné. La première tâche du lecteur

consiste donc à reconnaître ces trous, préciser leur nombre et nature et trouver de quoi les remplir. Le processus inférentiel est fondé sur la structure sémantique de l'expression prédicative *antifatigue* qui implique deux arguments. Il donne comme résultat l'hypothèse suivante: le texte parlera de quelque chose (produit, traitement, cure) contre la fatigue de quelque chose.

Comment ces trous sémantiques, une fois reconnus, sont-ils complétés?

Le premier trou (quelque chose contre la fatigue) est déchiffré grâce à l'inférence qui relie cette position au thème de la deuxième phrase *le complément nutritionnel*. On décrit ce complément nutritionnel comme un produit ayant des effets bénéfiques pour les yeux. Le rhème R_2 contient les parties: A_1 : *améliorer les performances visuelles après éblouissement*, A_2 : *diminuer, voire de supprimer les rougeurs des yeux*, et A_3 : *augmenter la durée du sommeil*. Ces effets peuvent être englobés par *antifatigue* comme leur hypéronyme. On a donc un schéma de raisonnement suivant:

1. $X \rightarrow \text{antifatigue}$
2. le complément nutritionnel $\begin{cases} \rightarrow A_1 \\ \rightarrow A_2 \\ \rightarrow A_3 \end{cases}$
3. $A_1, A_2 \text{ et } A_3 \subset \text{antifatigue}$
- donc 4. le complément nutritionnel = X

Le deuxième trou (la fatigue de quelque chose) est complété par l'inférence qui établit la relation d'identité entre le thème de la première phrase *l'oeil* et la position non remplie dans le titre. Cette inférence s'appuie sur la contiguïté car *l'oeil* suit immédiatement le titre, mais aussi sur le raisonnement suivant:

1. X [produit à l'effet] *antifatigue* de Y
2. Y est susceptible de la fatigue
3. *l'oeil* est susceptible d'une grande fatigue...
4. $l'oeil = Y$ parce que les deux partagent le même état: fatigue.

II *L'oeil se soumet à de constantes adaptations, entraînant — à plus ou moins long terme — une grande fatigue oculaire.*

Dans l'interprétation de cette phrase, on se concentre sur l'espace inférentiel (nombre et nature des inférences) qui se crée entre cette phrase-là et la phrase suivante. On décrit donc ces inférences (= les contenus implicites reconstruits) qui assurent la connexion entre la première phrase qui décrit un certain état d'une partie du corps humain et la deuxième qui évoque les qualités d'un produit. La partie R_1 : *entraînant — à plus ou moins long terme — une grande fatigue oculaire* est la source d'inférences qui:

- 1) identifient les conséquences de cet état,
- 2) évaluent ces conséquences,

3) signalent le besoin de remédier à ces conséquences.

Les inférences concernent trois domaines thématiques:

- la santé, car: Si les yeux sont fatigués, la vue se dégrade,
- l'apparence, car: Si les yeux sont fatigués, notre apparence en souffre,
- le fonctionnement social, car: Si les yeux sont fatigués et que notre vue se dégrade, nous sommes plus exposés au danger d'un accident, etc.

Ces inférences s'appuient sur les connaissances du monde formulées à la base des observations répétées: nous avons plusieurs fois observé la corrélation entre la fatigue oculaire et ces trois types de conséquences, et nous généralisons nos observations (dans la logique c'est le cas de l'induction énumérative incomplète). Les conséquences (se dégrader, souffrir, danger, etc.) sont évaluées négativement. Et si, dans ce type de texte, on signale au public un état potentiellement dangereux, c'est pour proposer une solution, un remède. Cette attente (l'attitude créée par le processus inférentiel) est satisfaite par le thème de la deuxième phrase: *le complément nutritionnel*.

Les inférences décrites ci-dessus sont nécessaires pour qu'on puisse faire le pont entre les phrases à deux thèmes différents. L'espace inférentiel entre ces phrases peut être représenté de la façon suivante:

1. conséquences

R_1 : *fatigue oculaire* → 2. évaluées négativement

3. besoin d'un remède → T_2 : *complément nutritionnel*

Vu la longueur de la deuxième phrase, on analyse les inférences dont elle est la base en deux sections: les inférences tirées de la partie thématique dans III 1 et de la partie rhématique dans III 2.

III 1. *Enrichi en phospholipides, en huile de poisson, en extrait de myrtille et de carotte, en oligoéléments... le tout dernier complément nutritionnel Optibiol d'Yves Ponroy [...].*

Les inférences portent sur les traits du *complément nutritionnel*.

Il est complexe parce que non seulement on énumère plusieurs de ses éléments, mais en plus, on nous laisse inférer qu'il y a d'autres éléments. L'expression *enrichi en* permet de conclure que les composantes énumérées sont des additions à un simple produit de base (solution, liquide).

Le produit est *naturel* parce que pratiquement tous les éléments énumérés sont des substances animales, végétales ou minérales. Le processus inférentiel se base sur la transmission du trait des éléments au tout qu'ils constituent. Ce raisonnement se fonde sur la conviction qu'on peut attribuer à un tout les mêmes caractéristiques que possèdent (séparément, en état d'isolation) ces constituants.

Le produit est *nouveau*. Cette conclusion est fondée sur l'expression *le tout dernier*. Cette expression permet d'inférer qu'il s'agit d'un nouveau produit, le dernier élément d'une série.

III 2. [...]permet, si l'on se réfère aux différentes études menées par des ophtalmologues, d'améliorer les performances visuelles après éblouissement, de diminuer, voire de supprimer les rougeurs des yeux, d'augmenter la durée du sommeil.

On y a quatre parties — sources potentielles d'inférences:

A1: permet [...] d'améliorer les performances visuelles après éblouissement

A2: permet [...] de diminuer, voire de supprimer les rougeurs des yeux

A3: permet [...] d'augmenter la durée du sommeil

B: si l'on se réfère aux différentes études menées par des ophtalmologues

La partie B nous autorise à des inférences suivantes. Si l'on mentionne certaines études scientifiques, c'est que celles-ci doivent concerner le produit dont on parle. On conclut que le complément nutritionnel en question a été objet de plus qu'une étude scientifique. Il est donc non seulement complexe, naturel et nouveau, mais il est en plus testé scientifiquement.

Les parties A1, A2 et A3 sont la source des inférences évaluatives concernant les actions, états et processus sur lesquels le produit agit. Les schémas utilisés sont les suivants:

L'inférence de A1:

Si l'on tend à améliorer une performance, ceci signifie que cette performance n'est pas satisfaisante. On conclut que la qualité de la vue après l'éblouissement n'est pas bonne et que pour pallier les effets négatifs il est bon d'utiliser Optibiol.

L'inférence de A2:

Si on propose de diminuer/supprimer un état, c'est-à-dire que c'est un état indésirable — non accepté (en tout cas par l'auteur). La rougeur des yeux est donc un trait inacceptable dans cet univers discursif; il faut appliquer quelque chose pour s'en débarrasser et pour acquérir l'apparence "correcte".

L'inférence de A3:

Si l'on propose d'augmenter la durée du sommeil, ceci veut dire que le sommeil — sa durée est une valeur reconnue dans l'univers discursif.

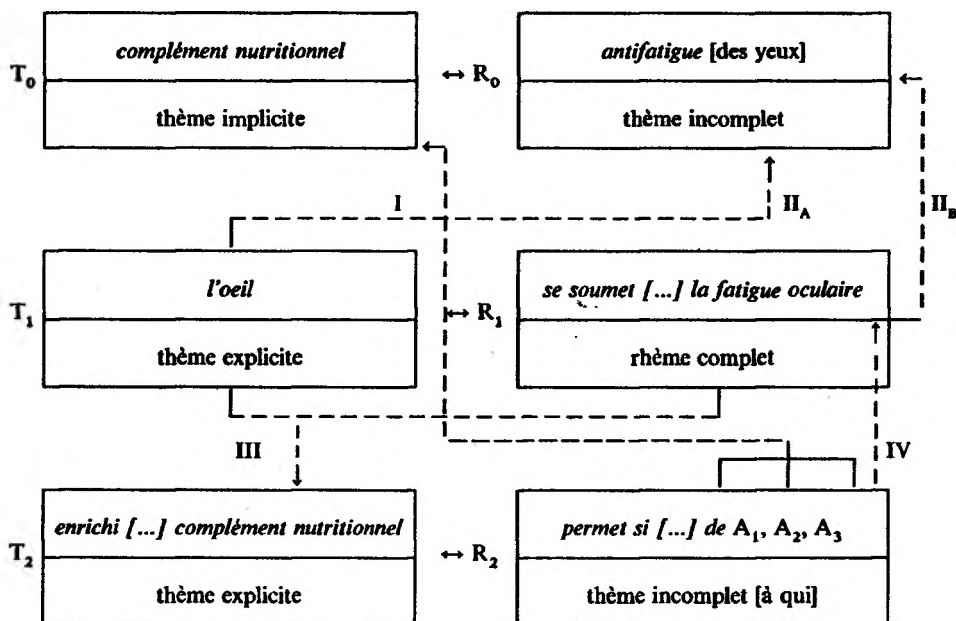
4.1. Inférences dans la (re)construction de la structure thématique-rhématique du texte

Le thème global du texte c'est le complément nutritionnel. Vu la brièveté du texte, les deux thèmes phrastiques fonctionnent en même temps comme les thèmes du niveau supérieur c'est-à-dire que $T_1 = T_{\alpha 1}$ et $T_0 = T_2 = T_{\alpha 2}$.

La structure thématique-rhématique du texte est représentée par le schéma 2.

Les flèches numérotées I, II_A, II_B, III et IV (ces numéros indiquent à la fois les sections de la description équivalentes) montrent la direction des inférences qui permettent de déchiffrer les thèmes, les rhèmes ou leurs parties implicites.

Schéma 2



Les inférences sont nécessaires à la reconstruction de la structure thème—rhème complète, cette reconstruction étant réalisée en quatre étapes.

I — Le thème T₀ (= T₂) est reconstitué à la base des inférences dues au rhème R₂ (ses parties A₁, A₂ et A₃) et à la relation établie entre R₀ (*antifatigue*) et R₂ (A₁, A₂ et A₃ sont hyponymes par rapport à R₀).

II_A et II_B — Le rhème R₀ où il manque un argument (*antifatigue* de qch.) est complété par les inférences produites à la base de T₁ (*oeil*) et R₁ (sa dernière partie *fatigue oculaire*).

III — L'enchaînement entre les phrases 1 et 2 se fait grâce à l'ensemble des inférences tirées de toute la phrase 1 (conséquences de la fatigue oculaire, leur évaluation, le besoin d'un remède).

IV — On note l'enchaînement entre deux rhèmes R₁ et R₂ assuré par la même inférence que dans le cas du passage R₂ → R₀ (section I).

4.2. Inférences dans la (re)construction du système axiologique du texte

Les inférences évaluatives portent sur le produit (I) et les états du corps humain (II).

I. Dans la section III 1 et III 2 consacrée à l'analyse des inférences engendrées par T₂, nous avons démontré que le produit est présenté comme:

- a) complexe,
- b) naturel,
- c) nouveau,
- d) testé au cours des études scientifiques.

Quelles évaluations l'auteur attribue-t-il à ces traits dans le texte?

On conclut que si le produit est complexe, il est bon. Ce raisonnement se fonde sur le lieu commun typique pour notre attitude envers les produits de la technologie moderne qui est le suivant:

Plus le produit est complexe, plus il est efficace.

ou

Moins le produit est complexe, moins il est efficace.

On oppose deux traits: la complexité et la simplicité, et c'est le premier trait qui obtient une marque positive.

On tire la conclusion que si le produit est naturel, il est bon. L'inférence est autorisée par le lieu commun "écologique" très populaire et prestigieux en même temps qui dit que:

Plus le produit contient d'éléments naturels, plus il est apprécié.

ou

Moins le produit contient d'éléments naturels, moins il est apprécié.

Cette fois-ci le trait naturel contraste avec le trait artificiel.

Le produit est caractérisé comme *le tout dernier*, ce qui permet d'inférer qu'il est un élément nouveau, le plus récent d'une ligne de compléments nutritionnels qui ont été inventés, testés et introduits au marché auparavant. On conclut que comme le produit est nouveau/récent, il est meilleur que les produits précédents. La conclusion s'appuie sur le lieu commun suivant:

Plus un produit est récent, plus il est efficace.

ou

Moins un produit est récent, moins il est efficace.

L'auteur exploite l'opposition nouveau/ancien et c'est au trait nouveau qu'il attribue une marque positive.

La partie du rhème R_2 (*Si l'on se réfère aux différentes études menées par des ophtalmologues...*) permet de conclure que le produit a été l'objet des recherches scientifiques et que le produit testé au cours de ces recherches est bon. Cette dernière inférence est possible grâce à deux lieux communs qui reflètent une attitude générale "proscientifique" et disent que:

Un produit testé scientifiquement est meilleur que le produit qui ne l'est pas.

et

Plus on effectue de tests (de recherches), plus le produit est sûr.

L'expression *Si l'on se réfère aux* indique la source du savoir de l'auteur et sert de marqueur d'évidentialité (définition par Dendale, Tasmowski,

1994)⁴. Le locuteur rejette la responsabilité de cette partie du texte. Il fait *des ophtalmologues* responsables des constatations concernant les effets du produit.

En résumant: Les inférences évaluatives qui se rapportent au produit permettent de (re)construire un système de valeurs où la complexité vaut mieux que la simplicité, le naturel est plus apprécié que l'artificiel, le nouveau et le scientifique garantissent l'efficacité.

II. Les inférences concernant les états des yeux et du corps en général accordent des marques: positives au sommeil (plus il dure, mieux pour la santé) et négatives. En même temps, on dévalorise certains aspects de l'apparence (des yeux rougis) et certains états — les sources potentiels de la fatigue des yeux. L'évaluation s'appuie sur les stéréotypes de la santé, de la beauté et de la sécurité.

4.3. Inférences dans la (re)construction du cadre énonciatif

En reconstruisant le cadre énonciatif du texte, on doit identifier le destinataire (tel qu'il est construit par le locuteur), caractériser l'auteur (le statut qu'il s'attribue, sa présence marquée/non marquée dans le texte) et préciser les relations entre les deux.

Nous nous concentrons sur les inférences qui participent à la création du public. Il y a deux sources principales de ces inférences:

- le lexique car le locuteur utilise des mots savants: *phospholipides*, *ophtalmologue*, *oligoéléments* (A),
- le système axiologique (décrit dans les sections précédentes) où du côté positif on a la complexité, le naturel, le nouveau, le scientifique, les normes concernant la santé, l'apparence, le fonctionnement social corrects (B).

Le décodeur est en droit d'inférer que si le locuteur fait A, c'est qu'il croit être compris par son public. Celui-ci est donc censé être suffisamment cultivé pour avoir accès aux mots savants d'origine grecque.

De même, le lecteur est autorisé à inférer que si le locuteur fait B, c'est qu'il croit que son destinataire partage les mêmes valeurs.

Le processus inférentiel rend possible la reconstruction du destinataire tel que l'auteur le voit: instruit, ayant confiance en science, acceptant l'idéal de santé, de beauté, de sécurité et, on présume, désireux de l'atteindre, donc potentiellement intéressé par le produit en question.

⁴ Un marqueur évidentiel est une expression langagière qui apparaît dans l'énoncé et qui indique si l'information transmise dans cet énoncé a été emprunté par le locuteur à autrui ou si elle a été créée par le locuteur lui-même, moyennant une inférence ou une perception. (Dendale, Tasmowski, 1994: 5).

5. Conclusion

Nous avons démontré comment le lecteur, en s'appuyant sur les processus inférentiels, arrive à construire une représentation textuelle à plusieurs dimensions.

La première dimension c'est la grille thématico-rhématique. En l'identifiant le lecteur répond à la question: qu'est-ce qui a été dit?

La deuxième dimension est constituée par le système axiologique qui traverse le découpage thématico-rhématique. A cette étape, le compreneur s'approche de la solution du problème: pourquoi a-t-on dit ce qu'on a dit?

La troisième dimension correspond au cadre énonciatif. Ce stade permet de répondre à deux questions principales: à qui le texte est-il adressé et qui en prend la responsabilité?

Les inférences interviennent à chaque niveau de la structure textuelle: phrastique, interphrastique, séquentiel (entre deux composantes supraphrastiques) et global. Leurs fonctions sont multiples car elles:

1) complètent les trous dans la structure sémantico-syntaxique du texte (dans le titre: *X antifatique de Y*, dans la deuxième phrase: *permet à Y ...* où *Y* c'est un destinataire susceptible de *fatigue oculaire*),

2) remplissent des espaces conceptuels entre les phrases (ou leurs équivalents p.ex.: le titre) en assurant l'enchaînement interphrastique et séquentiel,

3) rendent possible la reconstruction du système axiologique qui englobe tout le texte,

4) permettent de préciser l'idée directrice (ou idée basique) du texte.

Il serait intéressant d'étudier le processus inférentiel dans les textes à caractéristiques fonctionnelles ou thématiques différentes. L'hypothèse psycholinguistique (présentée par Graesser et Clark, 1985) dit que les mécanismes inférentiels changent selon le domaine thématique (de connaissances) concerné. Est-ce que cela veut dire:

- que dans les deux textes portant sur deux thèmes globaux différents, mais qui ont la même fonction, il y aura des mécanismes inférentiels totalement différents?
- que dans les deux textes portant sur le même thème global mais ayant deux fonctions différentes (texte publicitaire et texte encyclopédique) nous aurons les mêmes types de mécanismes inférentiels?

Une analyse textuelle contrastive doit éclaircir l'influence de ces deux traits du texte sur les inférences qu'il laisse générer.

Références

- Ajdukiewicz K., 1965: *Logika pragmatyczna*. Warszawa, PWN.
- Austin J.L., 1970: *Quand dire c'est faire*. Paris, Seuil.
- Bellert I., 1971: *O pewnym warunku spójności tekstu*. In: *O spójności tekstu*. Red. M.R. Mayenowa. Wrocław, Ossolineum, p. 47—76.
- Benveniste E., 1970: *L'appareil formel de l'énonciation*. "Langages", 17, p. 3—11.
- Bogusławski A., 1983: *Slowo o zdaniu i tekście*. In: *Tekst i zdanie. Zbiór studiów*. Red. T. Dobrzyńska, E. Janus. Wrocław, Ossolineum, p. 7—31.
- Červenka M., 1974: *O tematycznym następstwie*. In: *Tekst i język. Problemy semantyczne*. Red. M.R. Mayenowa. Wrocław, Ossolineum, p. 85—97.
- Caverni J.-P. et alli (réd.), 1988: *Psychologie cognitive: modèles et méthodes*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Charolles M., 1978: *Introduction aux problèmes de la cohérence des textes*. "Langue Française", 38, p. 7—41.
- Charolles M., 1989: *Coherence as a Principle in the Regulation of Discourse Production*. In: *Connexity and Coherence. Analysis of Text and Discourse*. Eds. W. Heydrich et alli. Berlin—New York, W. de Gruyter, p. 5—15.
- Danks J., Rittman M., 1986: *Konstruowanie spójnych reprezentacji z niespójnych tekstów*. In: *Wiedza i język*. Vol. I. Red. I. Kurcz et alli. Traduit de l'anglais par A. Polkowska. Wrocław, Ossolineum, p. 297—318.
- Dendale P., Tasmowski L., 1994: *Présentation. L'évidentialité ou le marquage des sources du savoir*. "Langue Française", 102, p. 3—7.
- Denhière G., 1985: *Statut psychologique du paragraphe et structure du récit*. In: *La notion du paragraphe*. Réd. R. Laufer. Paris, Editions du CNRS, p. 121—128.
- Dijk Van T., Kintsch W., 1984: *Vers un modèle de la compréhension et de la production des textes*. In: *"Il était une fois..." Compréhension et souvenir de récits*. Réd. G. Denhière. Lille, PUL, p. 85—139.
- Dijk Van T.A., 1984: *Macrostructures sémantiques et cadres de connaissances dans la compréhension du discours*. In: *"Il était une fois..." Compréhension et souvenir de récits*. Réd. G. Denhière. Lille, PUL, p. 49—83.
- Dressler W., Beaugrand de R.-A., 1981: *Introduction to text linguistics*. London—New York, Longman.
- Dressler W., 1990: *The cognitive perspective of "naturalist" linguistic models*. "Cognitive Linguistics", 1, p. 75—98.
- Ducrot O., 1978: *Présupposés et sous-entendus*. In: *Stratégies discursives*. Lyon, PUL, p. 33—44.
- Ducrot O., 1980: *Les échelles argumentatives*. Paris, Minuit.
- Graesser A., Clark L.F., 1985: *Structures and Procedures of Implicit Knowledge*. Norwood, Alex Publishing Company.
- Grice H.P., 1979: *Logique et conversation*. "Communications", 30, p. 57—72.
- Grize J.-B., 1981: *Pour aborder l'étude des structures du discours quotidien*. "Langue Française", 50, p. 7—38.
- Guentcheva Z., 1994: *Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français*. "Langue Française", 102, p. 8—23.
- Karolak S., 1993: *Implikacja semantyczna*. In: *Encyklopedia językoznawstwa*. Red. K. Polański. Wrocław, Ossolineum.
- Klemensiewicz Z., 1949/1982: *O syntaktycznym stosunku nawiązania*. In: *Składnia, stylistyka, pedagogika językowa*. Wybór A. Kałkowska. Warszawa, PWN.

- Kurcz I., Polkowska A., 1990: *Interakcyjne i autonomiczne przetwarzanie informacji językowych. Na przykładzie rozumienia tekstu czytanego na głos*. Wrocław, Ossolineum.
- Lundquist L., 1981: *Coherence in the Scientific Texts*. In: *Connexity and Coherence. Analysis of Text and Discourse*. Eds. W. Heydrich et alli. New York-Berlin, W. de Gruyter, p. 122-149.
- Mayenowa M.R., 1987: *Teoria tekstu a tradycyjne zagadnienia poetyki*. In: *Problemy teorii literatury*. Seria 2. Red. H. Markiewicz. Wrocław, Ossolineum, p.14-26.
- Petöfi J., 1985: *Procedural Aspects of Text Interpretation*. In: *Text Connexity, Text Coherence. Aspects, Methods, Results*. Ed. E. Sözer. Hamburg, H. Buske Verlag, p. 176-188.
- Polański K., (red.) 1993: *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*. Wrocław, Ossolineum.
- Searle J.R., 1972: *Les actes de langage. Essais de philosophie de langage*. Paris, Hermann.
- Sgall P., 1976: *O pojęciu tekstu*. In: *Semantyka tekstu i języka*. Red. M.R. Mayenowa. Wrocław, Ossolineum, p. 7-16.
- Velde Van de R.G., 1988: *Inferences as (De)compositional Principles*. In: *Text and Discourse Constitution. Empirical Aspects, Theoretical Approaches*. Ed. J.S. Petöfi. Berlin-New York, W. de Gruyter, p. 283-314.
- Velde Van de R.G., 1989: *Man, Verbal Text, Inferencing, and Coherence*. In: *Connexity and Coherence. Analysis of Text and Discourse*. Eds. W. Heydrich et alli. New York, Berlin, W. de Gruyter, p. 174-212.
- Wilson D., Sperber D., 1979: *Remarques sur l'interprétation des énoncés selon Paul Grice*. "Communications", 30, p. 80-94.
- Wilson D., Sperber D., 1993: *Pragmatique et temps*. "Langages", 112, p. 8-25.

Ewa Miczka

PROCESY INFERENCYJNE W ROZUMIENIU TEKSTU REKLAMY

Streszczenie

Artykuł przedstawia rolę inferencji — czyli procesów umożliwiających odtworzenie treści implicytnych — w rozumieniu tekstu reklamowego. Ta aktywność poznawcza jest definiowana jako tworzenie wieloskładnikowej reprezentacji tekstu. Inferencje uczestniczą w rekonstrukcji struktur tematyczno-rematycznych tekstu na poziomie liniowym, sekwencyjnym i globalnym, systemu wartości, na którym tekst się opiera, oraz jego ramy wypowiedzeniowej obejmującej funkcję tekstu oraz istotne cechy autora i nadawcy.

Эва Мичка

ИНФЕРЕНЦИОННЫЕ ПРОЦЕССЫ В ПОНИМАНИИ ТЕКСТА РЕКЛАМЫ

Резюме

В статье представляется роль инференции — значит — процессов делающих возможным воссоздание имплицитных содержаний — в понимании рекламного текста. Эта познавательная активность является определяемой как образование многоэлементных представлений текста. Инференции участвуют в возобновлении тематически-рематических структур текста на линейном, секвенционном и общем уровне, системы значений, на которой опирается текст, а также его высказываемой рамки, охватывающей функцию текста, а также существенные черты автора и отправителя.

*Małgorzata Nowakowska
Elżbieta Kossakowska
École Normale Supérieure
de Cracovie*

La complétude et l'incomplétude des syntagmes nominaux abstraits en français et en russe

1. Méthode de travail

Les considérations présentées dans cet article font partie des travaux d'une équipe de linguistes polonais et italiens dirigée par S. Karolak et F. Fici-Giusti. Ces travaux portent sur un thème assez vaste, notamment: la description sémantique et syntaxique des syntagmes nominaux abstraits dans les langues romanes et slaves.

Conformément à la théorie de la syntaxe sémantique (Karakolak, Bogacki, 1991), on définit un nom abstrait comme nom qui désigne un concept avec la possibilité de l'accompagner des expressions qui entrent dans les positions d'arguments ouvertes par ce concept. On a pris la décision d'élargir la classe des noms abstraits par ceux qui désignent des objets notionnels ou mentaux. Ces derniers représentent, en termes de syntaxe sémantique, le résultat de la résorption d'un argument propositionnel. Ceci dit, la saturation des positions d'arguments ouvertes par un concept donné doit décider de la complétude du SN abstrait dont le nom tête véhicule ce concept.

D'après les règles idiomatiques du français, on serait prêt à dire que l'article défini signale la complétude d'un SN donné, alors que l'article indéfini signale son incomplétude. Pourtant, l'examen des SN abstraits dans un texte continu fait contester cette règle.

Comme base pour l'analyse des SN abstraits, on a pris le texte du roman *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco traduit en français et en italien. Nous avons mis l'extrait analysé de ce roman à la fin du présent article.

2. Classification des noms abstraits

Avant de passer à l'analyse de certains SN abstraits du texte tiré du roman d'Umberto Eco, nous voulons préciser la classification traditionnelle des noms abstraits en *nomina essendi*, *nomina actionis*, *nomina acti*, *nomina modi*, *nomina obiecti*.

Nomina essendi correspondent aux noms imperfectifs permanents, désignant des qualités (*intelligence*, *vieillesse*, *amour*, *amitié*, *intelligencja*, *staros't'*, *ljubov'*, *družba*) et aux N imperfectifs non itérables désignant des procès (ex. *verdissement*, *mûrissement*, *jaunissement*, *vieillessement*, *zielenienije*, *umiranije*, *starienije*). Ce sont des N abstraits au sens strict du terme.

Nomina actionis correspondent aux N imperfectifs qui contiennent le sème *faire* dans leur structure sémantique inhérente (noms d'actions); ex.: *voyage*, *chant*, *escalade*, *travail*, *putieszestwije*, *pienije*, *podnimanije*, *rabota* (N abstraits au sens strict du terme).

Nomina modi correspondent aux noms abstraits qui s'interprètent comme manière. Ce sont des N imperfectifs non permanents, c'est-à-dire ceux qui ont un contenu factuel implicite dans leur structure sémantique inhérente et c'est justement grâce à celui-ci qu'apparaît l'interprétation de la manière; p.ex.: *écrire* 'la manière d'écrire', *pis'mo* 'sposob pis'ma' (N abstraits au sens strict du terme).

Nomina acti correspondent aux N perfectifs, ex.: *mort*, *chute*, *arrivée* (N abstraits au sens strict du terme).

Nomina obiecti correspondent aux N abstraits représentant des concepts qui résorbent une position d'argument propositionnel. Cette position résorbée est marquée par l'opérateur *quelque chose*. Ce pronom apparaît dans la paraphrase qu'on donne aux *nomina obiecti*. Ce sont des N désignant des objets mentaux tels que: *théorie*, *souvenir*, *vérité*, *événement*, *tâche*, *teorija*, *podarok*, *prawda*, *sobytyje*, *molitwa*. Dans le texte continu ils servent souvent d'anaphores lexicales. *Nomina obiecti* sont des N abstraits au sens large du terme.

Cette classification invite à poser quelques questions:

1. Nous voulons dévoiler nos doutes sur les N de procès que *vieillessement*: sont-ils vraiment des *nomina essendi*?

2. Il faut bien distinguer les noms désignant des objets mentaux des N désignant des objets physiques. Par exemple (12) *les intelligences angéliques* est un N concret, parce qu'il résorbe un argument d'objet. Il se paraphrase comme suit:

quelqu'un qui est intelligent

cf. les exemples de PR: *Dieu*, *souveraine intelligence*; «GMK» *Le niveau auquel s'élevaient les intelligences de cette époque*; *C'était sûrement une intelligence remarquable et un orateur de premier ordre*.

Par contre, les *nomina obiecti* résorbent un argument propositionnel, ce que nous voyons dans le N *tâche* (1). Il se paraphrase par:

quelque chose que x doit faire

3. Cette classification suggère qu'il y ait des N bi- ou polyfonctionnels. Nous pensons ici aux nominalisations du type *intelligence* entendu comme *nomen essendi* et comme *nomen concretum* et également au cas de l'intersection morphologique des *nomina modi* avec d'autres types.

3. Raisons de la complétude sémantico-syntaxique des SN abstraits

Pendant l'analyse des SN abstraits complexes il y a un certain nombre de problèmes qui apparaissent. Nous voulons signaler ceux que nous trouvons essentiels pour décider de la complétude ou de l'incomplétude d'un SN abstrait complexe, et en même temps, nous proposerons certaines solutions. Parmi les facteurs qui décident de la complétude des SN abstraits complexes, nous citons les suivants:

Premièrement, il faut considérer la clôture de la proposition logique, proposition qui est exprimée par un SN abstrait complexe p.ex. *la bonté de Dieu, le vieillissement de Sophie, la naissance de Sophie, le départ de Pierre pour Varsovie*. La clôture de la proposition ou saturation de toutes les positions d'arguments entraîne la complétude du syntagme qui exprime cette proposition. Mais la complétude apparaît également là où dans le texte sont présents tous les éléments impliqués, donc appartenant au même nucléus. Cela est valable pour les SN réels dont le N tête est un N imperfectif permanent (*nomen essendi*) ou un N perfectif ou imperfectif non itérable pour un même argument (p.ex. *le bonheur d'un homme, la mort d'un homme*). Ainsi, les N têtes imperfectifs itérables pour un argument provoquent-ils l'incomplétude de tout le SN abstrait.

En ce qui concerne les SN virtuels, la complétude sémantique découle de leur complétude intensionnelle (p.ex.: *la bonté, l'amour, la mort* vs *une bonté, un amour, une mort* entendus comme un sous-type, une sorte de).

Il faut remarquer que les éléments linguistiques formant une même proposition nucléaire ne sont pas toujours présents à l'intérieur du SN complexe. Répondre à la question de savoir si un SN abstrait est sémantiquement complet, c'est donc retrouver les éléments linguistiques du contexte phrastique ou extraphrastique impliqués par le prédicateur-N tête. A cet égard, pour parler de la complétude des SN abstraits, nous avons dû adopter la perspective textuelle.

Deuxièmement, la résorption d'un contenu notionnel dans *nomina obiecti* (noms abstraits *lato sensu*) provoque l'incomplétude sémantico-syntaxique du SN. Nous vérifions la présence de cette lacune par la paraphrase dont nous avons déjà parlé. Dans la paraphrase des *nomina obiecti* il y a l'opérateur syntaxique *quelque chose*, alors que les noms abstraits au sens strict du terme ne l'ont pas.

La question qui se pose pour ces noms est celle de savoir si l'on peut combler cette lacune notionnelle et quels éléments linguistiques sont capables de le faire.

Troisièmement, les SN sémantiquement incomplets peuvent être complétés par les éléments linguistiques n'appartenant pas au nucléus; p.ex.: l'antécédent nominal complété par une relative restrictive.

Quatrièmement, il y a un décalage entre la complétude sémantico-syntaxique et l'emploi de l'article défini en français.

Comme nous pouvons le noter, la complétude d'un SN abstrait complexe est le résultat d'un calcul de tous les facteurs mentionnés, à la condition supplémentaire qu'on sache lesquels sont décisifs.

4. Les SN abstraits sémantiquement complets

Pour illustrer ce cas nous avons choisi deux exemples. Dans les deux SN complexes le nom déterminatif constitue l'expression d'argument pour le nom tête véhiculant un concept. Le SN (19) *la dignité du Saint-Empire romain* est complet, parce qu'il représente une proposition close au sens logique du terme; c'est-à-dire, le concept mondique de dignité est appliqué à un objet extralinguistique, le Saint-Empire romain. C'est un concept permanent, faisant partie des *nomina essendi* et de là vient l'unicité du SN abstrait.

Le deuxième exemple choisi (10) contient un nom d'action en position de constituant tête. C'est un concept bivalent d'ordre supérieur symbolisé par $G(x, p)$. L'argument propositionnel p est structuré par le complément de nom *de me perdre en abîme sans fond de la divinité silencieuse et déserte*. Bien que l'argument x ne soit pas exprimé, on le déchiffre facilement grâce à la coréférence nécessaire avec le premier argument du prédicateur *se perdre*. L'explicitation de cette coréférence donnerait un SN inacceptable *mon attente de me perdre...* Il faudrait ajouter encore que la forme réfléchie égoцентриque *me aide* à indiquer un objet extralinguistique unique (cf. *dans l'attente de le revoir, tu gâcheras le reste de ta vie*). Dans les deux cas, l'article défini devant *attente* signale que ce SN abstrait exprime tout le nucléus.

Comme SN sémantiquement complets, on considère aussi les SN virtuels pris dans leur totalité intensionnelle. Nous l'observons dans les exemples suivants bien qu'ils constituent des *nomina obiecti*: *la divinité silencieuse et déserte* (11), *le mal* (8), *la vérité* (5).

5. Comment le texte peut-il compléter les SN abstraits nucléaires incomplets?

Étant donné nos considérations préliminaires, un SN abstrait sémantiquement incomplet est celui dont tous les éléments du nucléus ne sont pas repérables dans le texte. Il va de soi que les éléments du texte complétant un SN donné seront traités comme des éléments adjoints. En premier lieu nous présentons la situation où ces éléments sont capables de compléter un SN abstrait. Cette possibilité apparaît pour les SN dont le N tête est un nom d'objet notionnel.

Analysons le SN (31). Le nom *but* peut se paraphraser comme suit:

but — *quelque chose que x veut atteindre*

Le complément de ce nom constitue l'expression qui entre en position de *x*, à savoir: *qui voulait coiffer la couronne du Saint-Empire romain et restaurer la dignité de cette domination temporelle qui jadis avait été celle des césars*. Apparemment, il nous manque des expressions qui complètent le contenu résorbé et qui est marqué par *quelque chose* dans notre paraphrase. On remarque, cependant, que la relative citée nous apprend en même temps quel est exactement le but. C'est ainsi qu'on arrive à la relation biunivoque entre celui qui veut et son unique but. Comme on le remarque, ce SN, quoiqu'en position rhématique, prend l'article défini.

Dans le SN (1) nous avons affaire à la même façon de compléter le contenu notionnel résorbé, signalé dans notre paraphrase:

tâche — *quelque chose qu'un moine fidèle doit faire*

Ce contenu est complété par le prédicateur dominant *serait de répéter chaque jour avec humilité psalmodiant l'unique inchangeable évènement...* Sinon, la relation entre *tâche* et son argument resterait multivoque. Malgré ce type de relation, ici peut intervenir la règle idiomatique qui interdit d'employer l'article indéfini dans un SN complexe où le nom déterminatif est indéterminé, à savoir: **une tâche d'un moine*.

Le cas assez fréquent est celui de compléter un SN par une relative restrictive. Nous la retrouvons dans les SN (13), (18), (23) où tous les trois *nomina obiecti* ont l'intension très petite. Ils sont appelés aussi noms catégoriels ou *inclusive predicates* par Z. Topolińska (1981).

Dans la traduction russe, on se sert des mêmes moyens pour compléter les *nomina obiecti*. Au-delà des relatives restrictives, il y a des constructions infinitives (1a) et des constructions participales (7a), (18a). En ce qui concerne le SN (10a), dans la traduction russe, on n'a pas trouvé l'équivalent pour ce SN complet. Dans la version française, le prédicateur *attente* ouvre deux positions d'arguments remplies par *me et me perdre...* Par contre, dans la version russe le SN *ožydanije* reste incomplet, parce qu'il est déterminé par une proposition temporelle, proposition qui reste en relation d'adjonction par rapport au concept constitutif.

Il arrive qu'il faille avoir les marques textuelles autres que l'article défini qui signale que dans le texte existent les éléments complétant un SN donné. Par exemple devant le SN (33) il y a un indice anaphorique ou coréférentiel. Sans cet indice, le SN *dignité* serait incomplet, donc on pourrait dire qu'on a élu quelqu'un à *une dignité*, puisque c'est une expression sémantiquement incomplète. L'opérateur anaphorique *la même* nous suggère la coréférence avec *suprême gouverneur de l'Empire*. On la déchiffre grâce à la relation d'inclusion sémantique entre *la dignité* et *empereur*. Donc, au niveau du sens, à la place de cet indice, il y a la répétition du contexte précédent, à savoir: *la dignité de gouverneur de l'Empire*. Par contre, au niveau de la forme elle est exclue par la règle de non recurrence.

Quoique sans indices anaphoriques, le SN (3), nom d'objet notionnel, se soumet à une même analyse. À une exception près qu'il soit difficile de parler de l'inclusion sémantique au sens strict du terme entre l'anaphorisant (*l'unique inchangeable événement dont on puisse affirmer l'incontestable vérité*) et l'anaphorisé (*Au commencement était le Verbe et le Verbe...*). On y remarque avec évidence qu'on choisit pour anaphorisant un N dont l'intension est plus petite que celle de l'anaphorisé.

Quant aux indices coréférentiels, il nous est difficile de dire quelle dimension du texte les exige. Juger la distance entre deux éléments coréférentiels semble une décision subjective, ce que nous voyons dans le SN (3), en comparant la traduction française avec la russe. A savoir que dans la version française ce SN est précédé de l'article défini, alors que dans la version russe il est précédé d'une variante syntaxique de l'adjectif démonstratif *etot*.

En ce qui concerne le russe, qui est une langue sans article, il doit se servir d'autres marques de coréférence textuelles. Là où dans la traduction française il y a l'article défini anaphorique apparaît souvent l'adjectif démonstratif (*etot*) ou l'adjectif possessif (*svoj*) en fonction d'anaphore dans la version russe.

6. La détermination des SN abstraits incomplets

Le français possède un moyen de surface qui fait qu'un SN abstrait reste incomplet; c'est l'article indéfini. Nous le voyons dans le SN (7). *Volonté est un nomen obiecti* donc c'est:

quelque chose que x veut

Dans le SN (7) on bloque par l'article indéfini la possibilité de sauter la position *x*, ce que signale la paraphrase:

quelque chose que quelqu'un veut

La conséquence en est que le contexte suivant (*visant exclusivement au mal*) est incapable de compléter ce SN. Dans la version russe le blocage de cette position d'argument est effectué par l'adjectif *czuždyj* (7a).

La même analyse s'effectue pour le SN (15) *un dessein* et pour (37) *grand désordre*. Dans ce dernier intervient une règle idiomatique qui fait omettre l'article indéfini devant un complément de nom précédé de l'adjectif *grand*.

D'autres SN incomplets apparaissent en position de prédicat dominant ou bien d'éléments adjoints. Par exemple *cause* dans le SN (36) fait un tout avec *devient* en formant l'expression prédicative dominante, synonyme du verbe *causer*. Pareillement, l'exemple (21) *honte* dans *couvrir de honte* constitue un lexème qui s'attache à l'élément syntaxiquement constitutif, verbe support *couvrir*. Ainsi, pourrions-nous le remplacer par le verbe *déshonorer*, parce qu'il contient le sème factitif impliquant le concept de honte.

Nous proposons une analyse encore peu profonde des positions adjonctives telles que *en vérité* (35), *sans doute* (22), mais nous croyons que ces SN restent incomplets, parce qu'ils concernent ce qu'on a appelé au Moyen Âge la modalité *de dicto*. En revanche, la modalité *de re* est représentée par l'exemple (2), qui, d'ailleurs, est intéressant pour deux raisons:

1. Les membres du SN *humilité psalmodiante* se trouvent en relation de détermination syntaxique, alors que sémantiquement ils forment une „constellation” (Hjemslev).

2. Le manque d'article indéfini s'explique, soit par le point 1, soit par le style archaïque. Comparons ce SN avec des emplois pareils où l'article indéfini est obligatoire:

avec un grand enthousiasme,

avec un plaisir non dissimulé

Il faut ajouter que comme modalité *de re* peuvent apparaître des SN complets p.ex. le SN (10): *dans l'attente de me perdre dans...*

En terminant l'analyse des SN abstraits incomplets, il faut encore mentionner le SN (34), qui est apparemment un SN complété par le contexte

précédent. En réalité, dans cette phrase stylistiquement marquée, le SN *situation* est en position rhématique. Ce SN sans article est issu de la réduction de la phrase présentative *c'est une situation qui...* Cette phrase sert de lien textuel et elle contient un anaphorique *ce*.

7. L'interprétation des SN abstraits au pluriel

Il reste encore à soulever certains problèmes qui apparaissent pendant l'analyse des SN abstraits dont le N tête est mis au pluriel. Le plus souvent, désignent-ils plusieurs événements. Puisqu'ils sont des noms multiples, il faut des moyens spéciaux pour qu'ils soient complets. Par exemple le N perfectif (*nomen acti*) *soulèvement* forme un SN incomplet même si l'on y ajoutait tous les membres du nucléus: qui s'est révolté et contre qui. Pour compléter, il faudrait ajouter la déixis temporelle. C'est ainsi que *les trois soulèvements silésiens* devient un SN complet grâce aux dates 1919, 1920, 1921.

Nous sommes d'avis que le SN *les luttes entre ses grands* (27) n'exigent pas de déixis temporelle, parce qu'ils désignent un ensemble fini et complet d'événements, bien que *la lutte* soit sémantiquement imperfectif. C'est pour cette raison que dans le SN au pluriel le nom d'action *lutte* dérive un nom d'acte, évidemment, pas un seul, mais le nombre fini des actes. Le même type d'itération des actes est visible dans les SN (28) et (29). Contrairement à ces exemples, le SN (30) *d'ignobles trafics* représente le nombre incomplet des actes. Cela se fait sous l'effet de la sélection du prédicateur dominant *organiser*.

Le passage du singulier au pluriel peut provoquer le passage d'un N abstrait *stricto sensu* au N abstrait *lato sensu*. Ceci est vrai pour le N *ambition*. Evidemment, le singulier du N de ce type n'exclut pas l'interprétation objective, facteur remarqué en son temps par Puzynina (1969). Dans le texte d'Umberto Eco, le SN (26) *ambition* est au pluriel pour sous-entendre le fait que chaque seigneur avait sa propre ambition. Quels buts exactement voulaient-ils atteindre reste implicite, sinon par les conséquences de leurs actions (dans le texte, après deux points). Comme nous le voyons, malgré l'incomplétude sémantique et textuelle, l'article défini précède ce SN.

Nous remarquons à ce propos que les règles d'emploi de l'article devant les SN simples et complexes ne sont pas identiques. Nous venons de constater que le SN du type *des N* peut être sélectionné par le prédicat dominant, s'il exige un ensemble d'actes ouvert dans la position de deuxième argument. Quant aux SN complexes, l'article indéfini pluriel se met beaucoup plus

rarement devant le nom tête. La construction du type *les N des N* serait une structure marquée. C'est la structure du type *les N des N* qui est neutre. Cela veut dire que les SN complexes présupposent facilement une totalité extensionnelle et difficilement — manque de cette totalité. Pour nous, l'article indéfini est l'indice d'une dérivation implicite. On peut en déduire que l'emploi de l'article défini devant le N tête pluriel n'est pas une simple conséquence de règles de combinatoire superficielle.

8. Considérations finales

Dans cet article nous avons présenté l'état actuel des recherches concernant la description des SN abstraits dans un texte continu. Bien que la structure des deux langues choisies diffère sous plusieurs aspects, le problème posé, celui de la complétude ou incomplétude, est un problème d'ordre universel. Comme chacun le sait, le russe n'a pas d'exposant de complétude et le français n'en a pas d'exposant univoque. Pour arriver à l'analyse exacte du problème posé, il a fallu donc prendre en considération plusieurs facteurs d'ordre sémantico-syntaxique tels que les expansions du nom tête sémantiquement obligatoires (expressions entrant en positions d'arguments, relatives restrictives), la structure sémantique inhérente du nom tête et son aspect. Il était intéressant de voir le rapport de l'aspect avec la formation du pluriel dans les SN abstraits. On a pu également remarquer le changement de catégorie provoqué par le pluriel, à savoir qu'un nom abstrait *stricto sensu* passe à la classe des noms d'objets notionnels. Toutes nos conclusions, quoique très fragmentaires, ont prouvé l'importance de l'hypothèse, admise dès le début, qu'on ne peut pas séparer l'analyse de la complétude des SN de la perspective textuelle.

Références

- Bogacki K., Karolak S., 1991: *Fondements d'une grammaire à base sémantique*. „Lingua e Stile” XXVI, nr 3.
- Gardies J.-L., 1975: *Esquisse d'une grammaire pure*. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin.
- Karolak S., 1991: *Y a-t-il une différence de principe entre l'aspect roman et slave?* In: *Problemy opisu gramatycznego języków słowiańskich*. Warszawa, PAN.
- Nowakowska M., 1993: *Les problèmes de structure immanente dans le syntagme nominal abstrait complexe en français et en italien*. Kraków, Wydawnictwo Naukowe WSP.

- Polański K. (red.), 1993: *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*. Wrocław, Ossolineum.
- Puzynina J., 1969: *Nazwy czynności we współczesnym języku polskim (Słownictwo, semantyka, składnia)*. Warszawa, PWN.
- Topolińska Z., 1981: *Remarks on the slavic noun phrase*. Wrocław, Ossolineum.

Annexes

Version Française

Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu et (1) la tâche d'un moine fidèle serait de répéter chaque jour (2) avec humilité psalmodiante (3) l'unique interchangeable événement dont on puisse affirmer (4) l'incontestable vérité. Mais *videmus nunc per speculum et in aenigmate* et (5) la vérité, avant le face à face se manifeste par fragments (hélas! combien illisibles) dans (6) l'erreur du monde si bien que nous devons en ânonner les signes fidèles, même là où ils nous semblent obscurs et comme le tissu d' (7) une volonté visant exclusivement (8) au mal.

Arrivé au terme de (9) ma vie de pécheur tandis que chenu, vieilli comme le monde, (10) dans l'attente de me perdre en l'abîme sans fond de (11) la divinité silencieuse et déserte, participant de la lumière immuable (12) des intelligences angéliques, désormais retenu par mon corps lourd et malade dans cette cellule de mon cher monastère de Melk, je m'apprête à laisser sur ce vélin (13) témoignage des événements admirables et terribles auxquels dans (14) ma jeunesse il me fut donné d'assister, en répétant *verbatim* tout ce que je vis et entendis, sans me hasarder à en tirer (15) un dessein, comme pour laisser à ceux qui viendront (si l'Antéchrist ne les devance) des signes de signes, afin que sur eux s'exerce (16) la prière du déchiffrement.

Que le Seigneur m'accorde (17) la grâce d'être le témoin transparent (18) des événements qui eurent lieu à l'abbaye dont il est bon et charitable de taire même le nom désormais, vers la fin de l'année du Seigneur 1327 où l'empereur Louis descendit en Italie pour reconstruire (19) la dignité du Saint-Empire romain, suivant (20) les plans du Très-Haut et pour confondre l'infâme usurpateur simoniaque et hérésiarque qui en Avignon couvrit (21) de honte le saint nom de l'apôtre (je veux dire l'âme pécheresse de Jacques de Cahors, que les impies honorèrent sous le nom de Jean XXII).

(22) Sans doute, pour mieux comprendre (23) les situations où je me trouvais mêlé, est-il bon que je rappelle ce qui se passait en ce début de siècle, tel que je le compris alors, en le vivant, et comme je me le remémore

maintenant, enrichi d'autres récits que j'ai entendus après — si (24) ma mémoire est encore en mesure de renouer les fils de (25) si nombreux et si confus événements.

Dès les premières années de ce siècle, le pape Clément V avait transféré le siège apostolique en Avignon, laissant Rome en proie (26) aux ambitions des seigneurs locaux: et graduellement la ville très sainte de la chrétienté s'était transformée en un cirque ou un lupanar, déchirée par (27) les luttes entre ses grands; elle se disait république, et ne l'était pas, battue par des bandes armées, soumise (28) aux violences et (29) aux pillages. Des ecclésiastiques s'étant soustraits à la juridiction séculaire commandaient des groupes de rebelles et vivaient de rapines, l'épée à la main, prévariquaient et organisaient (30) d'ignobles trafics. Comment empêcher que la Caput Mundi redevînt, et fort justement, (31) le but de qui voulait coiffer la couronne du Saint-Empire romain et restaurer (32) la dignité de cette domination temporelle qui jadis avait été celle des césars?

Voilà donc qu'en 1314 cinq princes allemands avaient élu à Francfort Louis de Bavière comme suprême gouverneur de l'Empire. Mais le jour même sur l'autre rive du Main, le comte palatin du Rhin et l'archevêque de Cologne avaient élu à (33) la même dignité Frédéric d'Autriche. Deux empereurs pour un seul trône et un seul pape pour deux: (34) situation qui devint, (35) en vérité, (36) cause de (37) grand désordre...

Version russe*

В начале было Слово, и Слово было у Бога, и Слово было Бог. Вот что было в начале у Бога, (1a) дело же доброго инока деннонощно твердить (2a) во смирении псалмопевческом о (3a) том таинственном непререкаемом явлении, чрез кое (4a) неизвратимая истина глаголет. Однако днесь ея зрим токмо *per speculum et in aenigmate*, и (5a) она истина, прежде чем явить лице пред лице наше, проявляется в слабых чертах (увы! сколь неразличимых!) среди (6a) общего мирского блуда, и мы утруждаемся, распознавая ея вернейшие знаменования также и там, где они всего темнее и якобы пронизаны (7a) чуждою волею, всецело устремлённою ко (8a) злу.

Близясь к закату (9a) греховного существования, в седирах одряхлевая, подобно этой земле, (10a) в ожидании, когда ввергнусь в (11a) бездну божественности, где одно молчание и пустыня и где сольёшься с невозвратными лучами (12a) ангельского согласия, а дотоле обре-

* Dans la version russe il n'y a pas certains SN abstraits, ce qui est dû à une traduction inadéquate.

меня тяжелой недужною плотию келью в любимой Мельской обители, приуготовляюсь доверить пергаменам (13а) память о дивных и ужа-сающих делах, каковым выпало мне сопричаститься в зелёные лета. Повествую *verbatim* лишь о доподлинно виденном и слышанном, без упования проницать (15а) сокрытый смысл событий и дабы лишь сохранились для грядущих в мир (Божиею милостью, да не предупреждены будут Антихристом) те знаки знаков, над коими пусть творят молитву истолкования.

Сподобил меня Владыка небесный стать пристальным свидетелем (18а) дел, творившихся в аббатстве, коего имя ныне умолчим ради благодати и милосердия, при скончании года Господня 1327, когда вошел император Людовик в Италию готовился, согласно (20а) промыслу Всевышню, посрамлять подлого узурпатора, хриstopродавца и ересиарха, каковой в Авиньоне (21а) срамом покрыл святое имя апостола (сие о грешном душой Иакове Кагорском, ему же нечестивцы поклонялись как Иоанну XXII).

Дабы лучше уяснили, в (23а) каких делах я побывал, надо бы вспомнить, что творилось в начале века — и как я видел все это, живя тогда, и как вижу сейчас, умудрившись иными познаниями, — если, конечно, (24а) память справится с запутанными нитями из множества клубков.

В первые же годы века папа Климент V переместил апостольский престол в Авиньон, кинув Рим (26а) на грабёж местным государям; постепенно святейший в христианстве город стал как цирк или лупанарий; победители его разрывали; республикой именовался, но ею не был, преданный (28а) па поруганье, разбой и (29а) мародёрство. Церковнослужители, неподсудные гражданской власти, командовали шайками бандитов, с мечом в руках бесчинствовали и нечестиво наживались. И что делать? Столица мира, естественно, стала (31а) желанной добычей для тех, кто готовился венчаться короною священной империи римской и возродить (32а) высшую мирскую державу, как было цезарях.

На то и избрали в 1314 году пять немецких государей во франкфурте Людовика Баварского верховным повелителем империи. Однако в тот же день на противном берсгу Майна палатинский граф Рейнский и архиепископ города Кельна на (33а) то же правление избрали Фредерика Австрийского. На одну корону два императора и один папа на два престола — вот оп, (36а) очаг (37а) элейшей в мире распри.

Małgorzata Nowakowska, Elżbieta Kossakowska

ZUPEŁNOŚĆ I NIEZUPEŁNOŚĆ ABSTRAKCYJNYCH SYNTAGM NOMINALNYCH W JĘZYKU FRANCUSKIM I ROSYJSKIM

Streszczenie

Podstawą analizy abstrakcyjnych syntagm nominalnych był tekst powieści *Imię róży* Umberto Eco w tłumaczeniu francuskim i rosyjskim.

W pierwszej części artykułu przytacza się definicję nazwy abstrakcyjnej w jej węższym i szerszym rozumieniu. Analizę zupełności i niezupełności syntagm nominalnych przeprowadza się w perspektywie tekstualnej. W dalszym ciągu zamieszcza się klasyfikację nazw abstrakcyjnych (*nomina essendi, actionis, modi, acti, obiecti*). W trzeciej części podjęto próbę wyjaśnienia zupełności semantyczno-syntaktycznej abstrakcyjnych syntagm nominalnych. Określenie zupełności semantycznej syntagmy polega na odnalezieniu elementów językowych w kontekście zdaniowym albo pozazdaniowym implikowanym przez predyktor nuklearny. Autorki ilustrują ją na podstawie kilku przykładów. W kolejnej części artykułu mowa o tym, jak tekst może uzupełniać abstrakcyjne syntagmy nominalne semantycznie niezupełne. W dalszym ciągu rozważań omawia się determinację syntagm nominalnych niezupełnych, a w następnej kolejności — syntagmy nominalne użyte w liczbie mnogiej.

We wnioskach końcowych podkreśla się, że problem zupełności/niezupełności omawianych syntagm jest problemem uniwersalnym, czego dowodzi analiza tekstów napisanych w różnych językach.

Малгожата Новаковска, Эльжбета Коссаковска

ПОЛНОТА И НЕПОЛНОТА АБСТРАКЦИОННЫХ НОМИНАЛЬНЫХ СИНТАГМ ВО ФРАНЦУЗСКОМ И РУССКОМ ЯЗЫКАХ

Резюме

Основой анализа абстракционных номинальных синтагм был текст романа *Имя розы* Умберто Эко во французском и русском переводе.

В первой части статьи приводится определение абстракционного названия а его более узком и широком понимании. Анализ полноты и неполноты номинальных синтагм проводится в текстуальной перспективе. В дальнейшем помещается классификацию абстракционных названий (*nomina essendi, actionis, modi, acti, obiecti*). В третьей части предпринята попытку объяснить семантически-синтаксическую полноту абстракционных номинальных синтагм. Определение семантической полноты синтагмы заключается в нахождении языковых элементов в предложном контексте или внепредложном, имплицитованном нуклеарном предикатором. Авторы иллюстрируют её на основании нескольких примеров. В очередной части статьи речь идёт об этом, как текст может пополнять абстракционные номинальные синтагмы неполны семантически. В дальнейшей части рассуждений рассматривается детерминацию номинальных и неполных синтагм, а по следовательной очереди — номинальные синтагмы применены в множественном числе.

В окончательных выводах подчёркивается, что проблема полноты неполноты рассматриваемых синтагм является универсальной проблемой, чего доказывает анализ текстов, написанных в разных языках.

Agnieszka Stańczyk
Université de Silésie
Katowice

Les logiciels de langues, leurs types et possibilités comme exemple des technologies nouvelles dans l'enseignement des langues étrangères (présentation des programmes "English Teacher" et "Pop-Français")

Enseigner une langue étrangère, c'est essayer de transmettre à une autre personne un nouveau vecteur de communication. Se servir d'un ordinateur et, à fortiori, d'un ordinateur intégré à un réseau, c'est également faire usage d'un vecteur de communication.

Gabriel Otman

Il y a une dizaine d'années, l'enseignement des langues étrangères a fait un pas de géant en ouvrant une nouvelle étape — celle de l'application des technologies modernes, surtout informatiques, dans le domaine de la didactique des langues, en les mettant au service de l'objectif majeur de l'enseignement des langues, la communication.

Les enseignants des classes de langues, ainsi que les linguistes, se posent les questions suivantes: Est-ce le moment d'abandonner le manuel, les dictionnaires et les enregistrements sur les cassettes et les bandes vidéo et de laisser entrer dans des classes les micro-ordinateurs et les logiciels de langue? Quelle place devraient-ils y occuper? Quel est le rôle qu'ils devraient jouer dans l'enseignement des langues étrangères?

Chaque enseignant devrait donner une réponse à ces questions selon sa façon de voir le problème. Vu les doutes et les discussions que l'entrée de l'ordinateur dans les classes de langues a provoqués au tout début, les prises de position seront extrêmement différentes et varieront d'un rejet catégorique à un engouement absolu. Quels que soient les choix individuels, l'ordinateur et les logiciels de langue deviennent désormais une nécessité plutôt qu'une mode et peu à peu sont en train de conquérir la place qui appartenait autrefois aux manuels et aux cahiers d'exercices.

Le présent article est une des premières approches du problème en Pologne, jusqu'à maintenant souvent négligé dans les recherches des méthodologues et linguistes polonais. Notre but est de rendre ce domaine plus familier et d'essayer

d'indiquer le chemin vers une utilisation consciente et efficace des logiciels. Il s'agit donc d'indiquer leurs possibilités, leur rôle et leurs limites dans le processus d'apprentissage des langues étrangères et de définir les objectifs singuliers à réaliser à l'aide du micro-ordinateur en visant vers la communication comme l'objectif principal.

C'est depuis les années quatre-vingt que l'informatique et son outil de base, l'ordinateur, commencent à apparaître dans le cadre de l'enseignement des langues à tous les niveaux. En Europe, les premiers logiciels, dits aussi "didacticiels de langues", fruits de la rencontre de l'informatique et de la linguistique, ont été créés en Angleterre et depuis ce moment-là on y a élaboré et expérimenté plusieurs dizaines de didacticiels d'anglais, de français, d'allemand, d'italien, d'espagnol et d'autres "multilangues". En Pologne les didacticiels n'existent pratiquement pas comme outils didactiques dans les classes de langues, à part quelques *softwares* qui sont utilisés par des particuliers plutôt comme divertissement que comme outil de travail.

Dans la création des logiciels, le logiciel devient le receptacle des compétences linguistiques que nous voulons faire acquérir aux élèves, avec, comme support technique, l'ordinateur. On distingue les types suivants de logiciels:

- programmes originaux, qui permettent à l'élève de créer ses propres logiciels en lui indiquant des lignes guide;
- programmes de traitement de texte, les plus vendus dans les écoles, qui aident les élèves à améliorer leurs performances écrites (vu l'ampleur de ce groupe de programmes nous y reviendrons dans la suite de notre article);
- programmes de simulations et de jeux de rôle, qui font entrer les élèves dans des situations réelles, lesquelles provoquent les discussions des problèmes, les réactions, les prises de position, les comportements etc.;
- bases de données, qui contiennent des ensembles d'informations structurés et stockés sur des disquettes, permettant leur recherche et leur confrontation; dans ce groupe de logiciels il y a des bases de données "pures", qui contiennent uniquement des données factuelles et des bases de données "hybrides", avec des données et des activités d'exploitation questionnaires, jeux, exercices;
- séries de programmes d'accompagnement de cours de répétition et de cours complets;
- "mélanges", programmes de révision et d'approfondissement de grammaire et de vocabulaire, souvent enrichis d'éléments de graphique et d'animation.

Le rôle de l'ordinateur au moment où l'informatique est entrée dans les salles de cours, était limité à celui d'un outil — auxiliaire de l'enseignant, qui sert de "répétiteur" pour rendre plus "attractifs" les exercices monotones et fastidieux de grammaire et de vocabulaire, surtout les exercices structuraux qui sont nécessaires pour l'acquisition de certains mécanismes de langue.

Cela a été son rôle le plus primitif et même aujourd'hui, malgré la tendance actuelle vers l'utilisation des micro-ordinateurs comme des outils qui servent à "faire produire et manipuler la langue", les "softwares-répétiteurs" n'ont pas complètement disparu. Au contraire, ils se développent et deviennent ceux que les enseignants et les apprenants utilisent le plus souvent. Cependant, comme le démontre entre autres Jonathan Anderson dans son article *Apprentissage des langues et ordinateur*, il serait injuste de réduire le rôle de l'ordinateur à un simple "répétiteur".

Pour définir le caractère des applications de l'ordinateur dans l'enseignement, Anderson propose trois catégories: ordinateur-tuteur, ordinateur-outil et ordinateur-enseigné, qu'on peut classer sous forme d'une échelle.

La catégorie la plus élémentaire est celle de l'ordinateur-tuteur. Dans ce cas-là, Anderson distingue deux types de logiciels: les logiciels de répétition et d'entraînement, et les tutoriels. Les logiciels de répétition et d'entraînement sont les plus primitifs de tous les logiciels. Ce sont, en fait, des cahiers d'exercices électroniques avec des séquences d'item, de questions avec ou sans possibilité de retour à la situation précédente.

La condition nécessaire pour avancer dans le programme est celle de répondre correctement à la question posée. En proposant différents niveaux de difficulté et en insistant sur les points faibles, ils permettent d'acquérir des automatismes de langue.

Les tutoriels sont des programmes plus avancés qui se composent de deux parties: la première, c'est une petite base de données avec des concepts nouveaux que l'élève devrait acquérir, la deuxième, ce sont des exercices et des questionnaires qui aident à les intérioriser, avec des explications supplémentaires et des commentaires. Les programmes présentés là-dessus ont, comme toujours, les avantages et les inconvénients. Leur avantage principal c'est qu'ils permettent de s'exercer à l'acquisition de certains mécanismes linguistiques. Conformément au principe de l'individualisation de l'apprentissage, les élèves peuvent apprendre à leur propre rythme et sont immédiatement informés de leur performance. D'autre part, l'enseignant peut aussi suivre les progrès de l'élève.

En ce qui concerne les inconvénients, certainement ces logiciels n'exploitent pas toutes les possibilités du micro-ordinateur. Une application limitée à ce type de programmes peut être ennuyeuse et décourageante provoquant la réduction de l'apprentissage de la langue à l'acquisition d'une série de techniques.

L'application plus avancée est celle dans laquelle l'ordinateur joue le rôle d'un outil. En fait, c'est le champ d'applications le plus large et qui présente la plus grande diversité de type de programmes. A cette catégorie appartiennent les programmes de traitement de texte, d'analyse de texte, de contrôle d'orthographe, des exercices de lecture, des programmes originaux,

des jeux, des grilles de mots croisés, des logiciels de simulation du langage parlé.

Les logiciels de traitement de texte donnent le plus de possibilités de travail créatif. Ils aident les élèves à écrire, à choisir et à organiser un thème de rédaction. Le processus appliqué dans ce cas-là est de procéder par la création de listes de mots/informations, les réponses aux questions, la chasse aux idées et, une fois le choix fait, par la génération des idées. Les logiciels permettent à l'élève d'élaborer un plan cohérent d'histoires, de disposer d'un thésaurus et de transformer des textes en insérant, en modifiant ou en éliminant des paragraphes. Ils facilitent le rappel du texte, son édition et l'impression.

Les programmes d'analyse de textes permettent d'analyser certaines tournures de style utilisées et le profil des phrases, effectuent les comptages de lettres, de mots, de phrases du texte et les affichages du profil des difficultés du texte ou d'une phrase. Ils permettent d'identifier les membres des phrases qui risquent de gêner la compréhension de la lecture. Les élèves acquièrent la notion de cohérence textuelle. A travers des exercices de closure et des exercices lacunaires sélectifs ils s'exercent à la reconstruction totale de texte et à la réorganisation de texte. Avec d'autre type d'exercices, ils doivent rétablir l'ordre et le sens en mettant dans l'ordre des phrases ou des parties de phrases.

Les élèves s'initient aux phénomènes de fréquence de mots. Ils sont confrontés à la notion de forme correcte et sont sensibilisés à la relation entre la forme et le sens. Même les erreurs sont la source d'apprentissage, car les élèves doivent faire appel à leur connaissance de la syntaxe et du contenu lexical et ils sont amenés à réfléchir sur ces erreurs. Dans le cas des jeux fondés sur le mot et le texte, les logiciels permettent de créer des grilles de mots croisés, de résoudre les grilles affichées sur l'écran, de rédiger des définitions appropriées. Les élèves peuvent également le faire eux-mêmes et de cette façon ils deviennent des auteurs et non plus de simples joueurs ou récepteurs passifs.

Il y a aussi des logiciels qui simulent le langage parlé, qui permettent d'avoir avec l'ordinateur une conversation apparemment intelligente. D'autres logiciels permettent aux élèves d'écrire des pièces et de préparer leurs mises en scène avec les effets sonores appropriés.

Le troisième mode d'utilisation de l'ordinateur est celui où l'ordinateur fonctionne comme enseignant. Comme le remarque Taylor (1980): "Comme on ne peut pas enseigner ce qu'on ne comprend pas, le tuteur humain va apprendre ce qu'il ou elle s'efforce d'enseigner à l'ordinateur."

Au début, ce renversement des rôles peut confondre les élèves, donc l'application de ce type de programmes doit être suivie avec une attention particulière. Les élèves sont invités à poser des questions à l'ordinateur qui essaiera d'y trouver la réponse. S'il n'y réussit pas, il demandera à l'élève de la lui

enseigner. De cette façon l'élève devient "professeur" de l'ordinateur qui commence peu à peu à être de plus en plus "savant". Cette activité, qui semble assez banale, pour les élèves est très motivante et mérite une exploration plus profonde.

Parmi toutes ces sortes d'applications de l'ordinateur à l'apprentissage de la langue, à l'heure actuelle la plus répandue est l'idée d'utiliser l'ordinateur comme outil, par contre, celle de l'ordinateur-tuteur est considérée plutôt comme appartenant au passé. Néanmoins, cette remarque semble valable dans les pays où les enseignants sont déjà habitués à utiliser l'ordinateur dans les classes de langues. Dans le cas de la Pologne, les enseignants devraient s'initier au travail avec l'ordinateur et se familiariser avec ce mode de travail. L'application de programmes plus simples, comme les tutoriels ou les programmes d'entraînement n'est pas donc à exclure.

L'un des avantages majeurs des logiciels, par rapport aux livres d'exercices et aux manuels traditionnels, c'est que la plupart des logiciels ont un caractère ouvert, qui permet leur actualisation et leur modification en fonction des besoins des élèves. Vu que aucune méthode utilisée dans l'enseignement des langues ne peut prévoir tous les problèmes possibles et imaginables, il est important d'avoir la possibilité de réagir à ces besoins en changeant de contenu du programme, en ajoutant ou en supprimant des exercices, en insistant sur des points faibles de l'élève découverts au cours du processus de l'apprentissage. L'enseignant-utilisateur peut sans aucune connaissance informatique et avec un minimum de formation non seulement adapter les contenus des didacticiels aux besoins langagiers de ses apprenants mais aussi intégrer au milieu socio-culturel du lieu de son enseignement, les actualiser en fonction de l'évolution des données économiques et/ou culturelles.

Grâce aux traitements de texte et aux logiciels visant à développer la communication créative comme jeux de rôle ou simulations de conversation, les activités assistées par ordinateur ne seront plus considérées comme exercices mécaniques destinés à la répression des fautes, mais plutôt comme une initiation à la communication. L'ordinateur permet de développer toutes les quatre compétences nécessaires pour atteindre un bon niveau de la connaissance de la langue: compréhension orale, expression orale, compréhension écrite et expression écrite. Comme nous avons vu dans la partie précédente de l'article, il y a de nombreuses possibilités des exercices de compréhension et d'expression écrites à appliquer dans les logiciels. Il va de soi que, pour des raisons techniques, les possibilités de l'utilisation de l'ordinateur dans le processus de l'acquisition de deux premières compétences sont encore assez limitées. Elles existent quand même, si on a recours à la bande magnétique liée à l'ordinateur dans le cas des exercices de compréhension orale. En ce qui concerne l'expression orale, l'ordinateur peut

stimuler la conversation, en introduisant des éléments de dialogue, en fournissant des informations spécifiques, ou en générant une discussion. Pour accéder à un certain niveau de compétence de communication, il faut passer par certaines étapes, à savoir: exposition, entraînement, communication simulée et communication authentique. Selon Sue Hewer (1988) c'est au cours de l'étape "entraînement" et, dans une moindre mesure, de l'étape "communication simulée" que l'ordinateur peut se révéler efficace et est, en fait, le plus couramment utilisé.

À notre avis, il serait souhaitable d'y ajouter encore l'étape de l'exposition, étant donné qu'il existe des logiciels qui comprennent des compendiums de grammaire et de vocabulaire, avec des informations que l'élève doit connaître avant de passer aux exercices. De tels logiciels utilisent souvent des possibilités de l'ordinateur pour rendre cette étape plus attractive et plus facile à passer, avec par exemple des couleurs, des graphiques, des soulignages des mots-clés. Ceci dit, il est vrai que ce type de logiciel est relativement rare et peu utilisé, peut-être parce qu'il ne présente pas des avantages significatifs par rapport aux moyens traditionnels. Personne ne met en doute la nécessité de l'entraînement dans le processus d'apprentissage, si l'on souhaite que les élèves intériorisent les structures et le vocabulaire pour mettre à profit cette connaissance.

Pour que ces activités d'entraînement soient profitables, il faut que les apprenants soient bien motivés et que leur intérêt soit entretenu de bout en bout. En fait, en apprenant sur ordinateur, l'élève ne sait jamais exactement ce qui va apparaître sur l'écran. L'élément de surprise stimule sans cesse l'attention et la concentration de celui-ci. Un autre facteur motivant est le score, visible sur l'écran pendant toute la durée de l'exercice et qui introduit une notion de compétition dans la réalisation des activités souvent monotones et ingrates. Il existe des logiciels à plusieurs niveaux, où l'élève ne peut passer à un niveau supérieur que s'il a reçu un nombre de points supérieur au niveau précédent. Les élèves, considérant les activités ainsi générées comme ludiques, sont amenés à répéter sans en avoir conscience et avec un certain plaisir le même exercice de nombreuses fois. L'élève reçoit immédiatement le *feedback* de la part de l'ordinateur sur le résultat de ses épreuves et il est donc toujours conscient des progrès qu'il a faits ou de ses points critiques qu'il doit encore améliorer. C'est un pas vers l'un des objectifs de chaque didacticiel, qui doit faciliter l'auto-évaluation à l'élève.

Côté enseignant, l'utilisation de l'ordinateur lui permet une approche plus individualisée durant le processus de l'enseignement. Beaucoup de logiciels vérifient, à l'aide des tests préliminaires, le niveau des connaissances de l'élève afin de lui proposer une série d'exercices conformes à ses capacités. L'enseignant, qui est constamment informé par l'ordinateur des résultats de l'élève, peut intervenir à chaque instant en modifiant le contenu du

programme en fonction des nécessités. En recueillant les données de résultats des élèves, il a aussi la possibilité de faire un *monitoring* de leurs performances.

Nous considérons les trois facteurs signalés ci-dessus, à savoir: la motivation, la possibilité de l'auto-évaluation et la possibilité de l'enseignement "monitoré" et individualisé, comme les plus grands avantages de l'utilisation d'un ordinateur dans les classes de langues.

La deuxième partie de notre article est consacrée à la présentation/ analyse de deux didacticiels de langues disponibles en Pologne. Le premier est un logiciel d'anglais "English Teacher" (ET), l'autre est un tout récent didacticiel de français "Pop-Français".

ET, *software* élaboré en Pologne en 1990, est destiné à l'enseignement de l'anglais au niveau moyen. Il est souhaitable que l'apprenant-utilisateur ait une certaine connaissance de la langue parce que le menu du programme existe uniquement en anglais. Cela constitue déjà le premier inconvénient du programme présenté.

Logiciel propose deux modes d'exercices: "Learn" et "Test".

...PRINT SCREEN NR 1 — MAIN MENU—...

...PRINT SCREEN NR 2 — MAIN MENU —...

A l'intérieur de chaque mode l'élève peut choisir un des sujets suivants: dictionnaire polonais-anglais (exercices de vocabulaire), exercices à trous à choix multiple, exercices de transformation des phrases, exercices de communication (comment construire des questions), exercices de traduction du polonais en anglais.

Quatre niveaux de difficulté sont établis — pour s'adapter au niveau de l'élève: très facile, facile, moyen et difficile. L'élève peut également décider de l'intensité, c'est-à-dire de la vitesse avec laquelle

...PRINT SCREEN NR 4 — MAIN MENU —...

l'ordinateur affiche les questions sur l'écran. Si l'élève n'est pas capable de donner tout de suite une bonne réponse à la question posée, la question reviendra, un certain temps après, de sorte que l'élève ait une possibilité d'améliorer son score. Dans le dictionnaire polonais-anglais le programme propose douze thèmes à explorer: adjectifs, animaux, corps, ordinateur, nourriture, maison, verbes irréguliers, nature, personnes, heure, voyage, vêtements.

Du point de vue du contenu, le mode "Test" est une réplique du mode "Learn". La seule différence consiste en fait qu'en faisant le "Test", l'élève

est constamment informé de sa performance grâce à un tableau statistique qui apparaît sur l'écran. Le tableau présente le nombre d'essais/questions, le nombre de réponses correctes et le pourcentage de réponses correctes.

En ce qui concerne l'organisation du contenu, cela constitue peut-être le plus gros inconvénient du logiciel en question. Le menu principal est divisé selon les types des exercices et non selon les sujets qu'il contient. Dans les exercices à trous à choix multiple, nous avons aussi bien les exercices de vocabulaire, que ceux de grammaire. A notre avis ce n'est pas une bonne solution. D'abord, parce que déjà le nombre de types d'exercices est assez restreint, donc le programme ne semble pas avoir une structure très développée. Ensuite parce que, après avoir choisi un sujet de grammaire, l'élève est obligé de s'exercer à un seul type d'exercice seulement, ce qui peut facilement devenir monotone et ennuyeux.

Un autre point faible est que le menu affiché ne contient pas, comme il semble, tous les sujets importants de grammaire, ce qui laisse un doute sur l'exhaustivité du cours de grammaire proposé par les auteurs. On voudrait savoir quel était le critère de choix des sujets. Il y manque aussi d'exercices lexicaux plus élémentaires au niveau des mots singuliers, qui seraient efficaces pour le contrôle de l'orthographe.

La possibilité de le modifier constitue un incontestable avantage d' "English Teacher". C'est un système ouvert, qui permet à l'utilisateur d'ajouter des données nouvelles aux fichiers déjà existants, de créer de nouveaux fichiers et d'introduire de nouveaux commentaires.

...PRINT SCREEN NR 3 — MAIN MENU —...

En ce qui concerne les commentaires qui existent déjà et qui apparaissent après chaque réponse, ils sont très variés et, utilisant des expressions du langage courant, apportent de nouvelles connaissances qui serviront assurément dans la communication.

Un autre avantage, qui est assez apprécié par les élèves, est la manière "personnalisée"/"individualisée" de travailler qu'il propose. Cela s'exprime par exemple par l'invitation lancée au tout début par l'ordinateur qui demande à l'élève d'écrire son nom par lequel il va ensuite l'appeler. De cette façon, l'élève a l'impression de travailler avec une personne et non pas avec une machine.

Le logiciel "Pop-Français" a été créé l'année dernière comme fruit de collaboration des spécialistes de langue et des informaticiens. C'est le premier programme original pour l'enseignement du français élaboré en Pologne. Il est destiné aux cours de niveau moyen, mais il peut être aussi particulièrement utile pour les faux-débutants. "Pop-Français" peut être utilisé soit en travail individuel, soit en travail en groupes dans les classes

de langues. En fonction de ses connaissances de la langue, l'utilisateur peut choisir le menu en français ou en polonais, ce qui garantit une bonne compréhension de l'organisation du programme et une exécution correcte des consignes. Puisque le programme vise le langage parlé, les auteurs ont éliminé de son contenu les formes temporelles telles que: passé simple, passé antérieur, subjonctif imparfait, subjonctif plus-que-parfait, comme appartenant au langage écrit. Le logiciel est muni du dictionnaire qui contient tout le vocabulaire utilisé dans les exercices. Dans le cas des substantifs, les auteurs indiquent leur genre grammatical, dans le cas des verbes — le type de conjugaison. L'élève a aussi accès à un manuel de grammaire où il peut trouver toutes les informations sur les problèmes abordés dans les exercices.

Le but de ce programme est non seulement de contrôler les connaissances de l'élève, mais surtout d'enseigner. Le logiciel apporte donc à l'apprenant des connaissances nouvelles et les intègre avec celles qui sont déjà acquises. Il ne se limite pas à la grammaire, mais il essaye de transmettre à l'élève le maximum de données qui l'aideront à maîtriser la compétence de la communication.

Voilà ce qui apparaît sur l'écran au moment où on commence le travail avec le logiciel:

VOCABULAIRE

Verbes
Adjectifs
Thèmes 1
Thèmes 2,
Thèmes 3
Thèmes 4
Thèmes 4
Thèmes 5
Thèmes 6
Compl. circonst.
Proverbes
Expr. courantes

GRAMMAIRE

Substantif
Article
Adjectif
Pronoms
Conjug. des verbes
Emploi des temps et des modes
Discours indirect
Voix passive
Interrogation
Négation
Transf. des phrases
Adverbe
Préposition
Numéraux
Conjonctions
Participe passé

PRONONCIATION

Prononciation
Voyelles
Consonnes
Homonymes

MODE

Mode des exercices
Apprentissage
Test

MES EXERCICES

10 Séries

AIDE

Guide du programme
Manuel

Dictionnaire polonais-français

Dictionnaire français-polonais

CONFIGURATION

Langue du menu
Temps pour répondre
Son
Couleurs
Souris
Mémoriser la configuration

La réplique du Print Screen du menu présente un panorama de toutes les fonctions et de tous les sujets que propose le programme. Ses plus grandes qualités sont, d'une part, la transparence et la systématisation, de l'autre, la présence de tous les principaux domaines de grammaire et un champ très large de vocabulaire.

Le menu est très précis; les auteurs ont distingué d'abord tous les sujets de vocabulaire et de grammaire qu'ils proposent et ils les ont ensuite numérotés selon les types des exercices appliqués à chaque sujet. De cette manière, les utilisateurs peuvent facilement retrouver les exercices qui les intéressent, le programme a une structure transparente et il est bien élaboré. "Pop-Français" se compose de trois grandes parties bien distinctes déjà au niveau du menu du programme: "Vocabulaire", "Grammaire" et "Prononciation". En fonction du programme du cours qu'il veut réaliser, l'utilisateur choisit la partie appropriée. Ces trois parties sont tout à fait indépendantes, c'est-à-dire qu'elles fonctionnent d'une façon autonome, permettant à l'utilisateur de procéder d'une manière systématique et logique. Il faut souligner le volume de la partie "Vocabulaire" qui ne contient pas moins de 31 000 mots français concernant vingt-trois domaines: travail, métiers, école, famille, maison, nourriture, divertissements, sport, ordinateur, politique, voyage, voiture, santé, corps, achats, poste, vie quotidienne, fête, vêtements, géographie, heure, fruits, nature.

Nous avons deux remarques critiques qui nous semblent importantes, à propos de l'organisation du menu. Tout d'abord, il n'existe aucun critère de classement des sujets de grammaire ni ceux de vocabulaire. Par contre, nous considérons qu'il serait juste de les présenter par exemple selon l'ordre alphabétique, pour faciliter le travail de l'utilisateur et pour améliorer l'opérativité du programme. Ensuite, le menu des exercices et les commentaires de ceux-ci n'existent qu'en polonais. À notre avis, on devrait y introduire une version française pour les élèves plus avancés.

Maintenant nous voudrions attirer l'attention sur deux options dans le menu principal, qui apparaissent rarement dans ce type de programmes, tout en étant importantes dans l'enseignement de la langue pratique. La première option est appelée "Exercices de prononciation". Ce type d'exercices n'apparaît pratiquement pas dans les didacticiels à cause des problèmes techniques bien évidents. Dans le cas des exercices "de prononciation" de "Pop-Français" les auteurs se sont basés sur les principes de l'homonymie et ils ont construit deux types d'exercices: le premier, qui consiste à répondre à la question posée par l'ordinateur à savoir si les mots affichés sur l'écran sont prononcés de la même façon, et l'autre, qui consiste à compléter les mots à lacunes (consonne simple/double, voyelles nasales). Les exercices en question constituent un grand avantage de ce programme. À notre avis, la seule erreur qu'ont commise les auteurs du programme est une erreur de

nomenclature. En fait, le mot "prononciation", qui présuppose la présence d'un support sonore, se prête mal à l'idée et au caractère des didacticiels de langue, en particulier aux didacticiels privés de ce support, comme "Pop-Français". Ici, il s'agit plutôt des exercices d'orthographe. Tant que l'ordinateur n'est pas capable d'imiter des sons d'une façon correcte, on ne peut pas proposer des exercices de prononciation. Un autre point intéressant ce sont les exercices du groupe "Vocabulaire": "Expressions courantes" et "Proverbes" par leur valeur communicative (le premier cas) et culturelle (le deuxième cas). Dans les "Expressions courantes" nous retrouvons des exemples d'expressions utilisées le plus souvent dans le langage parlé, en situations déterminées. Par exemples:

(1) *Tu as heurté par hasard une personne. Tu dis:*

- *Pas de problème!*
- *De rien.*
- *Excusez-moi.*

(2) *Le gâteau est délicieux. Tu dis:*

- *C'est dommage!*
- *C'est très bon!*
- *C'est pas terrible!*

Ce type d'exercices facilite ensuite notre réaction dans une situation donnée.

Les exercices présentent plusieurs niveaux de difficulté. Bien que l'élève soit libre de choisir le niveau de difficulté, dans le cas du choix erroné il s'aperçoit aussitôt qu'il est impossible de faire des exercices plus difficiles sans connaître à fond les problèmes plus élémentaires. Chaque problème de grammaire et le vocabulaire du thème donné apparaissent dans le même exercice plusieurs fois, mais à chaque fois dans un contexte différent. Cela favorise l'intériorisation et le contrôle des connaissances acquises. Dans la plupart des exercices, chaque fois qu'il répond à la question posée, l'élève reçoit des commentaires. Dans le cas d'une fausse réponse, il reçoit une aide de la part de l'ordinateur qui lui donne une information, laquelle devrait l'aider à comprendre et à corriger son erreur. Généralement, le programme admet plusieurs variantes possibles de la réponse correcte. En cas de difficultés, l'élève peut choisir l'option "Information" pour obtenir des indications/explications précises sur le mode de la réalisation de l'exercice, sur ce qu'on lui demande de faire et comment il faut y procéder. Ainsi, en appuyant sur "Aide" l'élève obtient des informations concernant le fonctionnement informatique du logiciel, tels que les raccourcis du clavier.

Comme dans le programme précédent, l'utilisateur de "Pop-Français" peut choisir entre deux modes d'exercices: "Apprentissage" et "Examen". En

mode "Apprentissage" les questions sont posées sans ordre établi. Si l'élève ne donne pas une réponse correcte, l'ordinateur lui posera de nouveau la même question au cours de l'exercice. En plus, l'élève recevra un commentaire de la part de l'ordinateur qui devra lui faciliter une bonne réponse. Si le deuxième essai est raté, l'ordinateur lui répétera la question jusqu'à ce qu'il reçoive une réponse correcte. Au cas où l'exercice deviendrait trop ennuyeux ou trop difficile pour lire, l'élève peut passer au suivant ou changer de type d'exercice. Cela nous semble évidemment une bonne idée au niveau de la flexibilité du programme, mais il serait plus convenable peut-être de proposer dans ce cas-là deux types séparés d'exercices: exercices ouverts, laissant à l'élève la possibilité du choix du moment de la fin, et exercices fermés, qui se termineraient automatiquement.

Le mode "Apprentissage" permet l'accès au manuel de grammaire et au dictionnaire. L'utilisateur peut choisir le sujet qui lui sera utile à ce moment-là et il peut aussi demander à l'ordinateur de lui répéter la question encore une fois. Pendant que l'élève fait les exercices, l'ordinateur effectue la statistique des réponses, en présentant sur un tableau: le nombre d'essais, le nombre de réponses correctes, le nombre de réponses incorrectes malgré des essais répétés, le nombre des essais successifs, le pourcentage de réponses correctes et incorrectes. Le tableau statistique proposé nous a semblé un des points faibles du programme, en cela qu'il est trop détaillé, contient des informations qui nous paraissent inutiles et les commentaires, n'étant pas très clairs peuvent confondre l'utilisateur. L'ordinateur finit l'exercice quand il a reçu des réponses correctes à toutes les questions posées. Dans le cas où le sujet abordé est particulièrement complexe, comme c'est le cas des pronoms, ou les temps et les modes, les auteurs proposent des exercices de révision qui résument les nouvelles connaissances.

Dans le mode "Examen", l'ordinateur pose les questions selon un ordre établi et il ne répète pas deux fois la même question. Il n'est pas possible non plus de consulter le dictionnaire ni le manuel de grammaire. Le temps pour écrire la réponse est limité et il dépend de la longueur présupposée de la réponse demandée. On peut choisir aussi un des trois temps de réponse, selon que l'utilisateur est plus ou moins habile à se servir du clavier. Une fois l'exercice fini, sur l'écran apparaît le score de l'élève qui permet d'évaluer sa performance. Après avoir fait les exercices, l'élève peut également réviser toutes ses réponses, ce qui peut l'amener à une réflexion supplémentaire.

Le programme, étant un système ouvert, permet d'y insérer de nouveaux exercices. Il prévoit dix groupes d'exercices, dont chacun contient au maximum dix fichiers d'exercices. Chaque exercice peut compter vingt questions. En utilisant cette sorte de grille, l'enseignant peut préparer des tests pour les élèves et l'élève peut ajouter ses propres exercices lexicaux élaborés à la base du

dictionnaire ou bien développer les exercices déjà existants, en y ajoutant de nouvelles phrases.

Les auteurs du programme proposent aux utilisateurs plusieurs types d'exercices. En voici des exemples:

- exercices de vocabulaire: traduction des mots/phrases/expressions idiomatiques du français en polonais et à l'inverse, synonymes/antonymes, chasse à l'intrus; qui permettent de familiariser l'élève avec les familles de mots et les champs lexicaux;
- exercices de grammaire: à une phrase — choix de la forme verbale convenable, question/réponse; à deux phrases — exercices de transformation (relations de subordination et de coordination);
- exercices d'orthographe: mots à lacunes;
- exercices de prononciation: homonymes, mots à lacunes;
- exercices lacunaires — phrases à trous, phrases à finir, textes à trous qu'il faut compléter avec des mots dont la liste est présentée sur l'écran ou bien avec des mots mémorisés; qui aident l'élève à comprendre la structure de phrase et les règles de composition;
- exercices à choix multiple (qui consistent à retrouver un élément correct sur six proposés ou tous les éléments corrects sur dix proposés, une phrase correcte sur trois, qui soit propre à la définition donnée);
- pêle-mêle des mots, des lettres, des syllabes à la base desquels l'élève doit construire des mots et des phrases — exercices qui incitent l'élève à s'intéresser à la structure des mots.

"Pop-Français" présente aussi quelques inconvénients de moindre importance peut-être, que nous voudrions tout de même indiquer. Étant donné que le programme a été écrit principalement dans la langue française, l'utilisateur est obligé de connaître le code ASCII. S'il ne le connaît pas, il lui est impossible de retrouver les informations sur les caractères français dans le programme. À notre avis, il faudrait donc les insérer dans le programme pour faciliter le travail à l'utilisateur sans qu'il doive avoir recours au système pour avoir les informations sur la configuration du clavier ou les touches de fonction.

Un autre problème est que dans les exercices où l'élève peut commettre plus qu'une faute (par exemple: faute d'orthographe, faute de grammaire, faute de genre etc.), le programme n'indique pas, au moment où il rejette la réponse incorrecte, où il a commis la faute et de quel type de faute il s'agit. Cela pourrait être un bon moyen pour aider/suggérer à l'élève comment procéder pour corriger ses fautes.

Le dernier point dans nos remarques critiques concerne les commentaires qui nous semblent monotones. Comme le démontre l'exemple du programme ET, ce point-ci peut aussi constituer une source d'expressions courantes à utiliser dans des situations données.

À titre de conclusion, les logiciels qui ont été l'objet de notre analyse, sont des logiciels qui proposent des cours de langue très complexes pour garantir aux apprenants une bonne base linguistique. Leur système, tout en ayant les caractéristiques des meilleurs logiciels, comme par exemple le caractère ouvert et modifiable, divers niveaux de difficulté, systèmes d'évaluation des performances etc., a quand même le caractère de logiciel d'entraînement ou de répétition accompagné de base de données avec des informations relatives aux exercices. Tout en étant bien élaborés et complets (mieux le programme français que le programme anglais), ils ne surpassent pas le niveau des tutoriels. Plutôt qu'un tutoriel, "English Teacher" est en fait encore au niveau d'un simple logiciel d'entraînement ou de répétition. Les champs de connaissances plus importants, explorés d'une façon plus profonde sont la grammaire et le vocabulaire, c'est-à-dire les sujets le plus aptes à être présentés dans les didacticiels, et auxquels la structure des tutoriels se prête le mieux.

Notre conclusion est que, de la base des tutoriels complets et bien élaborés, qui peuvent être utiles au cours d'une étape de l'enseignement, il faut passer aux programmes plus ciblés et plus spécialisés qui visent le perfectionnement d'une compétence choisie. Nous voyons les didacticiels comme des modules à l'aide desquels on peut construire les programmes des cours de langue, en fonction des objectifs à réaliser.

Références

- Anderson J., 1988: *Apprentissage des langues et ordinateur*. In: *Le français dans le monde. Nouvelles technologies et apprentissage des langues*.
- CALL for the computer. British Association for Language Teaching, Centre for Information on Language Teaching and Research, 1986.
- Filipek J., Ciszewska E., 1993: "Pop-Français" — *program do intensywnej nauki języku francuskiego*.
- Hewer S., 1988: *Communicating with computers: IT in modern language teaching*. In: *Further reading. Learning Languages with Technology*. MESU.
- Jannot M., 1988: *Vers une didactique informatique*. In: *Further reading. Learning languages with Technology*. MESU.
- Learning Languages with Technology*. Centre For Information on Language Teaching and Research, MESU 1988.
- Otman G., 1988: *L'ordinateur auxiliaire de créativité*. In: *Le français dans le monde. Nouvelles technologies et apprentissage des langues*.
- Schneck M., 1988: *Enseigner avec STORY CORNER PC et CLASSMATE*. In: *Le français dans le monde. Nouvelles technologies et apprentissage des langues*.

Agnieszka Stańczyk

PROGRAMY KOMPUTEROWE DO NAUKI JĘZYKÓW OBCYCH, ICH RODZAJE I MOŻLIWOŚCI, JAKO PRZYKŁAD NOWEJ TECHNOLOGII W NAUCZANIU JĘZYKÓW (PREZENTACJA PROGRAMÓW "ENGLISH TEACHER" I "POP-FRANÇAIS")

Streszczenie

Artykuł jest próbą przedstawienia tematu do tej pory pomijanego w pracach polskich naukowców, dotyczącego funkcji, jaką mogą spełnić w nauczaniu języków obcych specjalne programy komputerowe. Tekst składa się z dwóch części: teoretycznej i praktycznej.

W części teoretycznej przedstawiono trzy sposoby pojmowania roli komputera w klasie: jako nauczyciela, jako narzędzie pracy oraz jako nauczanego. Przedstawiono także typy programów komputerowych wykorzystywanych w nauczaniu języków.

Część praktyczną stanowi opis i próba analizy możliwości dwóch dostępnych w Polsce programów: "English Teacher" i Pop-Français". Pracę zamykają ogólne wnioski z obserwacji tych programów.

Агнешка Стаńczyк

КОМПЬЮТЕРНЫЕ ПРОГРАММЫ К НАУКЕ ИНОСТРАННЫХ ЯЗЫКОВ, ИХ ВИДЫ И ВОЗМОЖНОСТИ, КАК ПРИМЕР НОВОЙ ТЕХНОЛОГИИ В ОБУЧЕНИИ ЯЗЫКАМ (ПРЕДСТАВЛЕНИЕ ПРОГРАММ „ENGLISH TEACHER” И „POP-FRANÇAIS”)

Резюме

В статье представлена попытка представить тему, до сих пор обхожденную в работах польских ученых, касающуюся функции, какую могут полнить в обучении иностранным языкам специальные компьютерные программы. Текст состоит из двух частей: теоретической и практической. В теоретической части представлено три способа понимания роли компьютера в классе: как учителя, как орудие труда, а также как обучаемого. Представлено также типы компьютерных программ, применяемых в обучении языкам.

Практическую часть составляет описание и попытка анализировать возможности двух доступных в Польше программ: „English Teacher” и „Pop-Français”. Работу заключают общие выводы с наблюдения эти программ.

Halina Widla
Université de Silésie
Katowice

Le sexe du sujet parlant

Le sexe du sujet parlant a été souvent pris comme objet de recherches des psychologues, des neurophysiologues, des graphologues, mais rarement des philologues-linguistes. Le problème est aussi négligé par les neurolinguistes qui doivent tenir compte des problèmes anatomiques. Pourtant, depuis les recherches de Landsell et ses continuateurs, il est devenu clair que, dans le cerveau humain, la répartition des zones du langage est différente dans les deux sexes. Ainsi, chez les femmes les deux hémisphères interviennent dans les actes verbaux ou visuels tandis que les hémisphères du cerveau masculin sont plus spécialisés, le gauche étant responsable du verbal, le droit — du visuel. Par conséquent, les fonctions du cerveau qui décident des mécanismes de langue sont situés différemment: chez les femmes dans la partie frontale de l'hémisphère gauche, chez les hommes dans ses parties frontale et occipitale. De plus, chez les femmes, les dimensions plus grandes des fibres nerveux du corps calleux assurent un échange plus grand et plus rapide d'informations entre hémisphères. Cette bipartition des centres des mécanismes langagiers cause un effort additionnel de l'homme dans l'apprentissage des langues, empêche souvent une aisance de langage et une manifestation des sentiments. Certainement, le lien de l'aspect émotionnel avec l'aspect verbal peut rendre les compétences linguistiques féminines plus efficaces.

Différents comportements, attitudes et réactions dus aux différentes sensibilité et émotivité attribuées aux sexes sont souvent soulignés par des psychologues. (v. Moir, 1993). On parle de l'intuition féminine, du don d'observation du psychisme d'autrui, parce que les femmes sont orientées vers "le sujet", et les hommes sont orientés vers "l'objet". À cette tension s'ajoutent encore les rôles sociaux différents, non négligeables.

Vu ces quelques observations la question se pose de savoir si et éventuellement comment les différences présentées se reflètent dans les énoncés parlés ou écrits, si on peut parler de discours "féminin" ou "masculin", à quel(s) niveau(x), quels sont enfin leurs traits caractéristiques?

Quant aux recherches purement linguistiques ou psycholinguistiques, il convient de mentionner surtout les travaux menés sous la direction de Lucy Irigaray (1990) qui ont pour objectif de s'interroger sur les différences entre la parole des femmes et des hommes par rapport à la communication, articulation entre énonciation et énoncé, contenu du discours. Son groupe de recherche analyse l'influence du niveau socio-culturel, de l'âge, du contexte. Les tests, qui proposent des définitions de mots, des desambiguïisations des prédicats ou des productions des phrases avec des mots suggérés, visent à l'interprétation de la conscience de l'identité et des différences, de la subjectivité des deux genres et de leur traduction en discours. La "sexualisation" du discours se manifeste différemment dans des langues différentes, mais elle reste toujours perceptible.

Un autre type de recherches a été proposé par un philologue polonais Antoni Feluś (1980), qui avait analysé le contenu lexical de 49 lettres anonymes (dont 29 provenant des femmes et 25 des hommes). La longueur moyenne des lettres féminines dépassait 4 fois celle des lettres des hommes. Les lettres féminines abondaient en expressions grossières. Les proportions y étaient très significatives, comme 7 contre 1, au détriment des lettres des femmes. De plus, les hommes n'ont utilisé aucune expression grossière faisant allusion à la vie intime, tandis que 10 lettres féminines en abondaient.

Les stéréotypes littéraires confirment les thèses de la parole "féminine", abondant en détails, moins cohérente que celle des hommes.

Les linguistes aussi observent certaines différences. Les femmes, selon Marie Thérèse Beigner (1993), se servent de structures syntaxiques plus variées que les hommes: style direct, style indirect, hypotaxes, parataxes (propositions indépendantes, coordonnées, différents temps). Au niveau syntaxique, elle observe aussi différentes proportions dans l'emploi des pronoms. De plus, dans ses tests, elle constate différentes attitudes: 21,87% des femmes contre 9,61% des hommes utilisent des adverbes, adjectifs, prépositions, comme: *ensemble, l'un avec l'autre, tout, avec*. Les hommes font 2 fois plus souvent références aux temps. Les femmes mettent l'accent sur le côté positif, les hommes — sur l'aspect négatif du problème (p.ex. manifestation de la paix vs absence de guerre). D'après Sabina Crippa (1993), qui avait choisi les sujets de son enquête parmi les étudiants de troisième cycle pour leur proposer le test de définition du mot *dieu* et de formation des phrases à partir des adjectifs: *divin, vierge, célibat*, contrairement aux idées reçues, le langage des femmes est peu émotif, subjectif. En revanche, les phrases construites par les hommes sont répétitives et connotées par une marque subjective.

Cet article présentera les résultats de deux tests sur le langage "sexué" menés par Mlle Joanna Łukasziewicz et moi à L'École Supérieure des Bibliothécaires et moi même en philologie romane. Le but de ce test a été d'évaluer l'existence de traits syntaxiques, sémantiques et stylistiques propres aux langages des femmes et des hommes. Le test consistait à décrire ses propres impressions après avoir vu le film *Adieu à l'Afrique*, présenté à la télévision polonaise pendant les fêtes en décembre 1993 (ce qui facilitait l'accès au même sujet). L'intérêt de cette consigne a résidé dans la spontanéité de l'expression. Nous avons demandé aux 36 sujets (18 femmes et 18 hommes — futurs bibliothécaires) de rédiger leurs impressions tout de suite après la projection du film. Les mêmes épreuves mais en français ont été soumises à un groupe de 10 femmes et 10 hommes — futurs philologues français. Aucune autres limites n'ont été imposées.

Ayant pris en considération les résultats des recherches présentées, qui constatent et expliquent les différences de la façon de raisonnement de deux sexes et partant du principe que ces différences doivent être reflétées dans les énoncés écrits, nous avons hypothétiquement admis que les énoncés féminins, par rapport aux masculins devraient:

- avoir un caractère plutôt analytique se manifestant par un grand nombre d'informations très détaillées,
- refléter la réalité extralinguistique de façon plus détaillée, donc utiliser plus de moyens de description, p.ex. d'adjectifs,
- comporter un plus grand nombre de mots,
- comporter un plus grand nombre de phrases complexes,
- être plus chaotiques, ce qui peut aboutir jusqu'aux erreurs de ponctuation et même syntaxiques,
- être plus émotifs, et, par conséquent comporter plus de répétitions, expressions phraséologiques, propositions incises, équivalents de phrase.

Nous avons établi deux listes: de variables de contenu et de variables de langue. La première comporte:

1. Présentation de la trame du film.
2. Attitude analytique/synthétique lors de la présentation du film.
3. Acceptation de la "trame sentimentale" du film.
4. Présentation et description des paysages.
5. Sensibilité à la musique.
6. Engagement émotif.

Nous avons rangé dans la deuxième liste les variables suivantes:

1. Le nombre de mots utilisés.
2. Le nombre de répétitions de mots ou expressions dans la même phrase.
3. Le nombre d'adjectifs.
4. Le nombre de phrases simples.
5. Le nombre de propositions sujets.

6. Le nombre de propositions attributs.
7. Le nombre de propositions compléments d'objet.
8. Le nombre de propositions compléments circonstanciels.
9. Le nombre de propositions relatives.
10. Le nombre de propositions incises.
11. Le nombre d'équivalents de phrases.
12. Le nombre de phrases complexes.
13. Le nombre de fautes de ponctuation.
14. Le nombre de fautes syntaxiques.

Pour chaque variable de contenu on a établi des tableaux de contingence (v. Muller, 1977) comportant la fréquence d'emploi d'une variable donnée dans les tests des sujets. Ensuite nous avons mesuré la corrélation — une relation entre l'un des caractères et la probabilité de l'autre. Nous avons mesuré la significativité des relations entre chaque variable et le sexe du sujet à l'aide du test khi^2 (de Pearson), dont la formule générale est:

$$\chi^2 = \sum \frac{(O - C)^2}{C}$$

où c représente une valeur calculée ou théorique et O — une valeur observée ou réelle (v. Muller, 1973; 1977).

Ce test, d'application constante en statistique linguistique, a été choisi pour sa simplicité et efficacité quand il faut apprécier en probabilité l'écart constaté entre une observation et un modèle théorique.

Nous avons dû additionner 2 nombres pour chaque table: avec 2 colonnes et 2 lignes, le nombre de degrés de liberté a été:

$$v = (2 - 1) (2 - 1) = 1$$

par exemple:

TEXTE ANALYTIQUE (TEST POLONAIS)

	Femmes	Hommes	
tableau d'effectifs réels	a	b	$a + b$
	12	7	19
	c	d	$c + d$
	6	11	17
	$a + c$	$b + d$	N
	18	18	36

$$Q = 0,52$$

$$khi^2 = 2,79$$

Le degré de signification égale ici 0,1. Si l'hypothèse nulle est donc vraie, notre résultat a 10 chances sur 100 d'être obtenu si le hasard est seul en jeu. Le résultat est donc positif. L'hypothèse nulle peut être rejetée avec assurance, et l'hypothèse d'une différence significative entre le fait de composer les textes "analytiques" et le sexe du sujet peut être retenue.

Ensuite, nous avons établi des tableaux pour chaque variable linguistique. Ils comportent la spécification de nombre d'appartenance des variables dans les textes des sujets et les moyennes arithmétiques déterminant le nombre de variables dans chaque test. Nous avons mesuré l'efficacité de relation entre chaque variable et le sexe du sujet à l'aide du test entre moyennes (t) dont la formule générale est:

$$t = \frac{(\bar{x} - x_2) - (\mu_1 - \mu_2)}{\delta \bar{x}_1 - \bar{x}_2}$$

où $\bar{x}_1 - \bar{x}_2$ représente la différence entre moyennes de l'épreuve, $\delta \bar{x}_1 - \bar{x}_2$ représente un estimateur de l'écart de la différence entre les moyennes de toutes les épreuves, calculé d'après la formule:

$$\delta \bar{x}_1 - \bar{x}_2 = \sqrt{\frac{N_1 S_2 + N_2 S_1^2}{N_1 + N_2 - 2}} \sqrt{\frac{N_1 + N_2}{N_1 N_2}}$$

Conformément à l'hypothèse nulle =, le (t) aura donc la forme:

$$t = \frac{\bar{x}_1 - \bar{x}_2}{\delta \bar{x}_1 - x_2}$$

Nous avons mesuré le nombre de degrés de liberté selon la formule:

$$N + N - 2$$

Ainsi, le (t) sera à 34 degrés de liberté pour les tests polonais ($18 + 18 - 2$), et à 18 degrés de liberté pour les tests français ($10 + 10 - 2$).

Par exemple:

LE NOMBRE DE MOTS UTILISÉS (TEXTE FRANÇAIS)

Sujet	Femme	Homme
1	567	528
2	888	609
3	880	480
4	420	426

Sujet	Femme	Homme
5	500	770
6	378	518
7	402	750
8	540	420
9	612	501
10	410	580
	559,7	558,2

$$t = 1.001$$

$$\alpha > 0,2$$

Le résultat est ici négatif. La longueur du texte ne constitue pas de différence significative en faveur des sujets masculins ou féminins.

Discussion des résultats

Dans les cas de variables de contenu, seulement 3 fois sur 6 notre résultat a une probabilité négligeable d'être l'effet du hasard. Il faut donc admettre qu'il y a un lien entre le sexe de l'auteur et:

- le traitement „analytique” d'un texte,
- la mise en relief de la trame sentimentale,
- la sensibilité à la musique.

Quant aux traits de langue, seulement 3 cas sur 14 ont confirmé la liaison entre le sexe du sujet et la structure du texte:

- le nombre de répétitions à l'intérieur d'une même phrase,
- le nombre de phrases complexes,
- le nombre de propositions attributives.

Le test a donné des résultats négatifs dans les autres cas examinés. Il est à souligner la faible influence (les résultats négatifs) de la deuxième langue sur la répartition des traits analysés.

Bien que nous ne traitons cette épreuve que comme une première approche qui demande d'être approfondie et continuée, il nous semble quand même possible d'essayer de grouper quelques premières conclusions:

1. Il est tout à fait possible de parler de certains aspects féminins et masculins du discours.

2. Ces traits caractéristiques se manifestent à différents niveaux du discours et reflètent les différences de nature physiologique, psychologique et sociale.

3. À une certaine étape de formation (éducation, culture générale), elles s'affaiblissent considérablement. Cette décroissance mérite d'être analysée plus profondément.

4. Les résultats de ce type de recherches pourraient être utiles aux psychologues, sociologues, juristes, médecins et, évidemment, aux linguistes.

Références

- Beigner M. T., 1993: *Relation de femme-s a elle-s même-s*. "Langages", 27.
 Blalock H. N., 1977: *Statystyka dla socjologów*. Warszawa, PWN.
 Boczkowski K., 1983: *Determinacja i różnicowanie płci*. Warszawa, PWN.
 Crippa S., 1993: *La valorisation du genre dans quelques termes du langage religieux*. "Langages", 27.
Encyklopedia wiedzy o języku polskim. 1983. Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk, Ossolineum.
 Feluś A., 1980: *Anonimy o treści wyczerpującej znamiona czynów określonych w art. 178 k.k., art. 181 k.k. i art. 248 k.k.* "Palestra", 4, 5.
 Grochowski M., Karolak S., Topolińska Z., 1984: *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia*. Warszawa, PWN.
 Irigaray L., 1990: *Sexes et genres à travers les langues*. Paris, Grasset.
 Moir A., Jassel D., 1993: *Płeć mózgu*. Warszawa, PIW.
 Muller Ch., 1973: *Initiation aux méthodes de la statistique linguistique*. Paris, Hachette.
 Muller Ch., 1977: *Principes et méthodes de la statistique lexicale*. Paris, Hachette.
 Polański K. (red.), 1993: *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*. Wrocław, Ossolineum.

Halina Wiśła

PŁEĆ AUTORA WYPOWIEDZI

Streszczenie

Celem badań było ustalenie, czy, a jeśli tak, to czym różnią się sfery treściowo-językowe wypowiedzi pisemnych kobiet i mężczyzn. W literaturze podaje się przykłady potwierdzające możliwość identyfikacji płci na podstawie wypowiedzi pisemnej autora, co zachęciło do próby rozwiązania tego problemu na podstawie analizy i oceny własnego materiału badawczego. Przedmiotem badań były pisemne wypowiedzi studentów bibliotekoznawstwa oraz filologii romańskiej, opisujące wrażenia po obejrzeniu filmu *Pożegnanie z Afryką*. Różnice odnoszące się do sfery werbalnej sprawności kobiet i mężczyzn mają biologiczne i psychologiczne uzasadnienie. Na tej podstawie ustalono katalog zmiennych treściowych i językowych. Istotność związku między daną zmienną a płcią zmierzono za pomocą testu różnic między średnimi. Spośród 6 wyodrębnionych zmiennych treściowych wyróżniono 3 istotnie związane z płcią, a spośród 14 zmiennych językowych — również 3. Ustalenie przyczyn braku istotnego związku pozostałych zmiennych z tekstem kobiecym wymaga dalszej, pogłębionej analizy.

Халина Видла

ПОЛ АВТОРА ВЫСКАЗЫВАНИЯ

Резюме

Целью исследований было установление, отличаются ли и чем содержательно-языковые сферы письменных высказываний женщин и мужчин. В литературе приводятся примеры, подтверждающие возможность идентификации пола на основании письменного высказывания автора, что приохотило к попытке разрешить эту проблему на основании анализа и оценки собственного исследовательского материала. Предметом исследований были тексты, сочинённые студентами библиотковедения, а также романского отделения, описывающие впечатления после осмотра фильма *Прощание с Африкой*. Отличия, относящиеся к вербальной сфере исправности женщин и мужчин имеют биологическое и психологическое обоснование. На этом основании установлено каталог содержательных и языковых переменчивых. Существо связи между данной переменчивой а полом измерено с помощью теста различий между средними. Среди 6 выделенных содержательных переменчивых выделено 3 существенно связанные с полом, а среди 14 языковых переменчивых — также 3. Установление причин отсутствия существенной связи остальных переменчивых с женским текстом требует дальнейшего, углублённого анализа.

Teresa Muryn, Barbara Wydro
*École Normale Supérieure
de Cracovie*

La vérité: le vrai

Le sujet de l'analyse ci-présente est la distribution de deux variantes de syntagmes nominaux fondés sur le prédicat *être vrai*. Il s'agit des syntagmes *la vérité* et *le vrai*. On trouve en français, et non seulement en français, bien d'autres exemples des paires semblables, pour ne citer que: *la réalité/le réel*, *la beauté/le beau*, *l'éternité/l'éternel*, *l'actualité/l'actuel*, *la culture/le culturel*.

En italien on note également *la verità* et *il vero*, en espagnol, *la verdad* et *lo verdadero*.

Les langues sans article ont recours aux descriptions du type: *to, co prawdziwe; to, co rzeczywiste* (*ce qui est vrai; ce qui est réel*).

Les descriptions de ce type sont d'ailleurs toujours proposées pour servir de définitions des adjectifs employés comme noms:

Le vrai, c'est ce qui est vrai

Le réel, c'est ce qui est.

C'est dans le *Lexis* qu'on trouve une quasi-définition qui diffère des précédentes:

Le vrai, c'est la vérité en général.

Formule qui semble, dès le premier abord, fort mystérieuse.

Quant au *Vocabulaire Philosophique* de Lalande, les notions: *la vérité* et *le vrai* sont expliquées, ce qui semble évident, par rapport à l'adjectif *vrai*. On ne trouve pas, par contre, la mise en rapport directe de *la vérité* et *du vrai*, mots qui nous intéressent ici.

On apprend néanmoins en étudiant Lalande que *le vrai* possède deux acceptions suivantes:

1. Le vrai signifie ce qui est vrai, c'est-à-dire ce à quoi il est légitime de donner son assentiment.

J'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie.

2. Le vrai signifie le réel, au sens où le réel s'oppose au relatif, à l'apparent.

Le vrai est ce qui est; le faux est ce qui n'est point.

Nous pouvons y ajouter l'exemple du *Lexis*:

Notre passé est irréel comme la buée du feu: le vrai, c'est le présent. (Sarrazin)

Selon l'intuition des native speaker's, la distribution de *la vérité* et *le vrai* se fonde sur l'opposition *plus concret* (la vérité vs *plus abstrait* (le vrai)). L'emploi des termes *abstrait*: *concret* semble ici fort imprécis. Quant à la qualification „plus abstrait” nous supposons qu'il s'agit de la même idée que celle exprimée dans le *Lexis*: *le vrai c'est la vérité en général*. Il est possible, nous semble-t-il, qu'il s'agisse ici du sens générique.

Il convient donc maintenant de préciser ce qu'on doit comprendre par *concret*: *abstrait* et par *générique*.

Les définitions de ces termes sont basées sur une distinction syntaxique: est *abstrait* le syntagme nominal qui représente toute la proposition, et dans lequel les positions d'arguments impliqués ne sont pas résorbées (Karolak, 1989: 36); est *concret* le syntagme dans lequel les positions d'arguments sont résorbées (Karolak, 1989: 43). Est *générique* le syntagme qui, selon l'expression de S. Karolak (1989: 99) “véhicule des notions prédicatives avec toute leur extension virtuelle” ou, autrement, dont la variable impliquée par le prédicat marque tout le parcours de valeurs.

Dans l'exemple ci-dessous (Eco, 1988: 19), on retrouve l'illustration de deux acceptions, abstraite et concrète, du syntagme *la vérité*:

Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu et la tâche d'un moine fidèle serait de répéter chaque jour avec humilité psalmodiante l'unique inchangeable événement dont on puisse affirmer l'incontestable vérité. Mais videmus nunc per speculum et in aenigmate et la vérité, avant le face à face, se manifeste par fragments (hélas! combien illisibles) dans l'erreur du monde, si bien que nous devons en ânonner les signes fidèles, même là où ils nous semblent obscurs et comme le tissu d'une volonté visant exclusivement au mal.

Dans la première occurrence, abstraite, le syntagme dominé par le verbe *affirmer*, n'est que la nominalisation de la forme attributive *être vrai*. L'exposant de la position d'argument propositionnel est ici le syntagme *l'événement*. "Affirmer l'incontestable vérité de l'événement" signifie tout simplement: affirmer que l'événement dont on parle est incontestablement vrai.

Il nous semble que le même sens abstrait du mot *vérité*, cette fois-ci dans un contexte générique, c'est-à-dire virtuel, apparaît dans la question de Ponce Pilate, rapportée dans l'Evangile de St Jean, 18, 37—38:

Qu'est-ce que la vérité?

(Cette question aurait pu être formulée: quel est le sens du mot *vérité*, en quoi consiste la propriété d'être vrai, ou encore, pour être tout à fait explicite: selon quel critère on attribue la propriété *être vrai* à un ensemble virtuel des valeurs de la variable d'argument propositionnel?)

Le sens concret du mot *vérité* apparaît, par contre, dans la deuxième occurrence de l'exemple cité. Nous avons ici affaire à la résorption de la position d'argument, cette position n'étant récupérable qu'avec la coopération du contexte ou bien à l'aide des propositions adjointes du type, p.ex. *la vérité est que...* Cette position peut également, et c'est souvent le cas, ne pas être explicitée du tout.

Avant de procéder à l'analyse plus détaillée de ce fragment du texte, nous voudrions signaler encore d'autres emplois concrets du mot *vérité*; cette fois-ci ce sera le pluriel:

Mais souvent une liste des titres dit fort peu, seul le bibliothécaire sachant, d'après l'emplacement du volume, d'après le degré de son inaccessibilité, quel type de secrets, de vérités ou de mensonges le volume recèle [...]. Parce que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour toutes les oreilles, tous les mensonges peuvent être reconnus comme tels par une âme pieuse.

(p. 54)

Nous n'allons pas nous occuper dans notre texte du sens abstrait du mot *vérité*, ni des emplois concrets de ce mot au pluriel; nous allons nous concentrer sur les syntagmes concrets précédés de l'article défini, dont les deux versions sont *la vérité* et *le vrai*.

Il convient de noter que *le vrai* ne peut pas apparaître à la place de *la vérité* dans un contexte où il s'agit d'un sens abstrait.

Par conséquent donc, *le vrai* restera pour nous un nom concret. L'opposition *la vérité: le vrai* est une opposition entre deux variantes du mot concret, c'est-à-dire celui dont les positions d'argument sont resorbées.

L'hypothèse que nous avançons est que *la vérité* est un syntagme nominal concret qui peut être placé tout aussi bien dans des contextes énonciatifs spécifiques que génériques, tandis que *le vrai* est un syntagme nominal concret que est *a priori* générique et qui ne peut apparaître que dans des contextes génériques.

Il est possible, mais ce n'est pour l'instant qu'une supposition, que dans des contextes génériques l'opposition entre *la vérité* et *le vrai* se neutralise ce qui rend difficile l'interprétation du syntagme *le vrai*.

Présentons la différence entre *la vérité* et *le vrai* en termes plus explicites. Suivant la définition de Lalande, *la vérité* est ce à quoi il est légitime de donner un assentiment. Un des sens implicites est alors celui d'un ensemble virtuel des propositions auxquelles on peut attribuer la propriété d'être vrai, c'est-à-dire non faux. Nous insistons sur les mots *ensemble virtuel*.

Par contre *la vérité* constitue, à notre sens, un ensemble clos de propositions vraies, traité comme un tout indivisible, voire une proposition vraie unique, la plus essentielle, se plaçant, si l'on peut s'exprimer ainsi, au sommet de toutes les autres vérités. Nous pouvons donc, dans le cas de *la vérité* parler de la résorption du contenu propositionnel réel, et dans le cas du *vrai*, plutôt que de la résorption, de l'implication du contenu propositionnel virtuel. Il s'agirait donc de l'opposition entre ce qui constitue le contenu propositionnel vrai et ce qui peut constituer le contenu propositionnel vrai.

Comment résoudre maintenant le problème des paires qui, à première vue, semblent tout à fait synonymes. Il s'agit des exemples cités dans le Robert: *la recherche de la vérité; chercher, posséder voir le vrai*. Il faut noter que les mots qui nous intéressent sont situés dans des contextes virtuels. Il suffit de proposer un contexte spécifique pour que l'apparition du *vrai* devienne problématique. Nous envisageons mal, par exemple:

**Il a trouvé le vrai*

ou

**Il a enfin vu, possédé le vrai.*

de même, il nous semble impossible de poser la question:

**Quel est le vrai?*

alors qu'on peut demander

Quelle est la vérité?

ou, plus précisément

Quelle est la vérité sur p?

Quand on emploie *le vrai* à la place de *la vérité*, on a l'impression que l'opposition se crée directement entre *le vrai* et *le faux*, tandis que l'apparition de *la vérité* nous fait réfléchir immédiatement sur le contenu propositionnel résorbé (ou sur celui d'un ensemble de propositions). Ce contenu résorbé ne peut plus être explicité par le contexte mais le mot *vérité* implique en même temps que la proposition résorbée constitue une solution du problème posé, voire d'un mystère, qu'elle en constitue la solution.

Le problème se pose pour nous de savoir si dans le cas des phrases comme *Il cherche la vérité* il s'agit de la solution d'un problème particulier, d'un ensemble clos de problèmes ou encore, d'un ensemble virtuel de problèmes.

Passons à présent à l'analyse des exemples tirés du texte d'U. Eco et revenons au fragment, cité à la page 2. Dans le contexte cité, générique, *la vérité* et *le vrai* sont possibles tous les deux. On a pourtant choisi ici *la vérité*, probablement parce qu'on a voulu insister sur le caractère unique de la proposition résorbée. Il s'agit de la seule vraie solution de tous les mystères. Il se peut que cette vérité, c'est justement la phrase du début. Il se doit de remarquer qu'on n'oppose pas ici le vrai au faux mais la vérité à l'erreur. La vérité, venant de Dieu, du Verbe, donc de l'Invisible, et l'erreur, dont la source est le monde, et qui n'est que l'illusion, l'apparent. Ce qui vient à l'esprit, c'est la phrase *Dieu invisible a créé le monde visible* ou encore, *l'invisible a créé le visible*.

Voilà un autre exemple.

Alors je ne savais pas ce que frère Guillaume cherchait, et à vrai dire je ne le sais toujours pas aujourd'hui, et je présume que lui-même ne le savait pas, mû qu'il était par l'unique désir de la vérité, et par le soupçon — que je lui vis toujours nourrir — que la vérité n'était pas ce qu'elle lui paraissait dans le moment présent.

(p. 23)

Ces occurrences nous offrent la même signification de *la vérité*. *L'unique désir de la vérité* c'est le désir de connaître quelle est la vérité absolue, c'est-à-dire la réponse définitive à toutes les questions. Ce contexte admet également *le vrai*.

Dans les exemples suivants:

Je m'aperçus avec le temps que ce qui paraissait manquer d'assurance était au contraire et seulement curiosité, mais je savais bien peu de cette vertu, que je croyais plutôt une passion de l'esprit concupiscible, pensant que l'esprit rationnel ne devait pas s'en nourrir, comme il ne se repaissait que du vrai, qu'on connaît déjà (arguais-je) dès le commencement.

(p. 25)

Telle est la force du vrai qui, comme le bien, se diffuse de soi-même.

(p. 38)

le contexte est par excellence générique. On parle de la *force du vrai*, qu'on connaît dès le commencement, c'est-à-dire, en fait, de la possibilité de distinguer, dès le commencement le vrai du faux. Ce contexte n'empêche pas d'avoir la vérité, mais à ce moment-là on sort du virtuel et l'opposition vrai: faux cesse d'être importante.

Pour ce qui est de l'occurrence:

Alors seulement j'ai vraiment su que mon raisonnement précédent m'avait amené près de la vérité.

(p. 42)

on a affaire à un contexte spécifique. Il s'agit de la solution d'un problème particulier. Lequel — la réponse se trouve dans le contexte précédent. Nous pouvons néanmoins imaginer un contexte générique, p.ex. *Un tel raisonnement nous amène toujours près du vrai/de la vérité.*

Voilà un autre exemple:

Le bibliothécaire les défend donc non seulement des hommes mais aussi de la nature, et consacre sa vie à cette guerre contre les forces de l'oubli, ennemi de la vérité.

(p. 55)

Il s'agit, nous semble-t-il, de la vérité contenue dans les propositions concernant les faits; l'oubli nous empêche de connaître "toute la vérité" alors qu'on sait qu'une part de vérité n'est pas vérité. Si on avait *Les forces de l'oubli, ennemi du vrai*, cela s'interpréterait comme suit: ennemi de la possibilité de trouver la réponse vraie concernant toute sorte de questions.

Citons encore:

La bibliothèque se défend toute seule, insondable comme la vérité qu'elle héberge, trompeuse comme le mensonge qu'elle enserre.

(ibidem, 55)

où le vrai nous paraît impossible puisqu'on ne peut pas héberger (c'est-à-dire enfermer) ce qui est virtuel. Ici, la vérité a la même distribution que le mot a sens concert unique, notamment le savoir. Mais il ne s'agit pas seulement d'un ensemble de propositions vraies (savoir) mais d'un ensemble en tant qu'un tout (vérité).

Pour conclure, signalons que l'opposition *la vérité: le vrai* possède, de même que p.ex., l'opposition *la réalité: le réel* toutes les apparences d'une différence stylistique. Mais les raisons du choix d'une unité de langue plutôt que de l'autre doivent également se laisser expliquer. En introduisant l'opposition *l'ensemble*

clos de solutions vraies traité comme un tout (la vérité): l'ensemble virtuel de solutions vraies (le vrai) nous croyons avoir répondu également à ceux qui n'y voient qu'un effet de style.

Références

- Austin J.L., 1962: *How to do Things with Words*. Oxford, Ed. J.O. Urmson.
 Dąbwska I., 1984: *Wprowadzenie do starożytnej semiotyki greckiej*. Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk-Łódź, Ossolineum.
 Eco U., 1988: *Le Nom de la Rose*. Paris, Livres de Poche.
 Karolak S., 1989: *L'article et la valeur du syntagme nominal*. Paris, Presses Universitaires de France.
 Lalande L., 1975: *Vocabulaire de la Philosophie*. Paris, Presses Universitaires de France.
 Strawson P.F., 1949: *Truth (I)*. "Analysis", 9 (6).
 Szymura J., 1982: *Język, mowa i prawda w perspektywie fenomenologii lingwistycznej J.L. Austina*. Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk-Łódź, Ossolineum.

Teresa Muryn, Barbara Wydro

PRAWDA: TO, CO PRAWDZIWE

Streszczenie

Celem artykułu jest wyjaśnienie opozycji pomiędzy grupami nominalnymi *la vérité: le vrai* w języku francuskim, opozycji traktowanej przez niektórych językoznawców jako wyłącznie stylistycznej.

Próba eksplikacji semantycznej opiera się na wyłonieniu dwóch interpretacji syntagmy *la vérité*, abstrakcyjnej i konkretnej oraz na wyodrębnieniu — w ramach interpretacji konkretnej — dwóch zbiorów zdań prawdziwych: zamkniętego (*la vérité*) i otwartego, potencjalnego (*le vrai*).

Jako materiał przykładowy wykorzystano francuskie tłumaczenie powieści U. Eco *Le Nom de la Rose*.

Тереса Мурын, Барбара Выдро

ИСТИНА: ТО, ЧТО ИСТИННОЕ

Резюме

Целью статьи является выяснить оппозицию между номинальными группами *la vérité: le vrai* во французском языке, оппозицию, с которой обращаются некоторые языковеды как исключительно стилистической.

Попытка семантически представить опирается на выделении двух интерпретаций синтагмы *la vérité*, абстракционной и конкретной, а также на выделении в рамках конкретной интерпретации двух сборников истинных предложений: закрытого (*la vérité*) и открытого, потенциального (*le vrai*).

Как материал для примера использовано французский перевод романа У. Эко, *Le Nom de la Rose*.

Wiesław Banyś
Université de Silésie
Katowice

Quelques considérations sur l'alternance des cas génitif/accusatif des noms discrets en polonais

Lorsqu'on parle des cas dans les langues, il est impossible de faire abstraction des débats continuels entre les localistes, les anti-localistes et les demi-localistes. C'est cette dernière option, issue d'une tentative de rendre compte de l'ablatif, de l'instrumental et du locatif de l'indo-européen (cf. p.ex. Hjelmslev, 1935: 55—62) qui semble avoir la prépondérance dans les recherches contemporaines sur les cas des chercheurs polonais.

Ainsi, p.ex. Laskowski (1972, 1984) distingue, après Kuryłowicz (1949) (cf. aussi Heinz, 1965) et les demi-localistes, les cas grammaticaux et les cas concrets (v. le concept de topique chez Ahrens (1852) et Holzweissig (1877)). Les cas grammaticaux, ce sont les cas dont la fonction primaire est une fonction syntaxique et les cas concrets, ce sont les cas dont la fonction première est une fonction nominative.

La fonction syntaxique est une fonction intratextuelle et le morphème de cas n'est qu'un indice de la relation syntaxique entre les termes sans qu'il ait une signification, une fonction nominative.

La fonction nominative est une fonction extratextuelle et le morphème de cas est un indice de la relation sémantique entre le terme et la réalité et possède ainsi une signification.

Naturellement, d'une manière secondaire, les cas syntaxiques peuvent avoir, dans cette vision des choses, dans certains de leurs emplois qui sont déterminés par le contexte et la co-situation, une fonction nominative et, inversement, les cas concrets peuvent avoir une fonction syntaxique.

Le nominatif, le génitif, l'accusatif (le datif chez Ahrens (1852) en fait aussi partie) sont d'ordinaire conçus comme cas grammaticaux et les cas restants appartiennent aux cas concrets (cf. p.ex. Kuryłowicz, 1949).

La question qu'on va se poser dans nos considérations, beaucoup plus modeste, est de savoir comment on pourrait reformuler les affirmations de Kuryłowicz du point de vue d'une vision prototypique des éléments entrant dans l'explication du fonctionnement de certaines oppositions casuelles et, en particulier, comment, de ce point de vue, on pourrait traiter l'alternance des cas "syntactiques" accusatif/génitif, lorsqu'ils représentent des termes concrets discrets.

Parmi les exemples polonais qui paraissent pertinents dans le contexte de notre discussion, on peut compter p.ex. les phrases suivantes.

- (1) *Daj mi młotek* [acc.]
(donne-moi le/un marteau)
- (2) *Daj mi młotka* [gén.]
(donne-moi un/le marteau)
- (3) *Daj mi nóż* [acc.]
(donne-moi le/un couteau)
- (4) *Daj mi noża* [gén.]
(donne-moi un/le couteau)
- (5) *Daj mi poduszkę* [acc.]
(donne-moi le/un oreiller)
- (6) *Daj mi poduszki* [gén.]
(donne-moi un/le oreiller)
- (7) *Daj mi krzesło* [acc.]
(donne-moi la/une chaise)
- (8) *Daj mi krzesła* [gén.]
(donne-moi une/la chaise)
- (9) *Daj mi samochód* [acc.]
(donne [*?passe]-moi la/une voiture)
- (10) *Daj mi samochodu* [gén.]
(donne [*?passe]-moi une/la voiture)
- (11) *Daj mi łódź* [acc.]
(donne [*?passe]-moi la/une embarcation)
- (12) *Daj mi łodzi* [gén.]
(donne [*?passe]-moi une/la embarcation)
- (13) *Daj *mi papieros*
(donne-moi la/une cigarette)

(si cela se disait en polonais, cela aurait sans doute l'interprétation préférée d'une cigarette déterminée: cela ne se dit pas parce que *papieros* est la forme du nominatif et l'accusatif de *papieros* est identique avec le génitif)

- (14) *Daj mi papierosa* [acc. = gén.]
(donne-moi une/la cigarette)

- (15) *Daj mi *pilot* [do telewizora]
 (donne-moi la/une télécommande)

(si cela se disait en polonais, cela aurait sans doute l'interprétation préférée d'une télécommande déterminée, puisqu'en général il n'y a qu'une seule télécommande qui puisse faire marcher un appareil donnée et l'on sait en général ce que l'on veut faire marcher, et s'il y en avait une qui puisse faire marcher tous les appareils à télécommande, on aurait d'autant plus une interprétation définie; l'interprétation "indéfinie" de *télécommande* serait toutefois possible, si l'on ne voulait pas faire avec la télécommande les opérations pour lesquelles elle a été conçue)

- (16) *Daj mi pilota* [acc. = gén.]
 (donne-moi la/une télécommande)
 (cf. les remarques ci-dessus)
- (17) *Otwórz okno* [acc.]
 (ouvre la/une fenêtre)
- (18) *Otwórz okna* [gén.]
 (ouvre une/la fenêtre)
- (19) *Uchyl okno* [gén.]
 (entrouvre une/la fenêtre)
- (20) *Popraw włosy* [acc.]
 (arrange tes cheveux)
- (21) *Popraw włosów* [gén.]
 (arrange un peu tes cheveux)
- (22) *Zakasać rękawy* [acc.]
 (retrousser ses manches)
- (23) *Zakasać rękawów* [gén.]
 (retrousser un peu ses manches)
- (24) *Położyłem chleb* [acc.] *na stole*
 (j'ai mis le pain sur la table)
- (25) *Położyłem chleba* [gén.] *na stole*
 (j'ai mis du pain sur la table)
- (26) *Dolewać mleko* [acc.] *do kawy*
 (ajouter le lait au café)
- (27) *Dolewać mleka* [gén.] *do kawy*
 (ajouter du lait au café).

La première tranche d'exemples est celle où se trouvent les exemples qui représentent l'opposition dont on traite. La deuxième n'est là que pour nous permettre une meilleure conceptualisation de la chose, à la manière dont nous la verrions.

On dirait que la première opposition qui se pose, c'est celle entre objets discrets ("dénombrables") et ceux qui ne le sont pas: objets indiscrets (indénombrables), bien qu'il y ait toujours possibilité de trouver un champ intermédiaire avec les opérations mentales et linguistiques menant à la notion et la catégorie de collectif (p.ex. *foule, cohue, police, feuillage*, etc.). Tout type d'objet est susceptible d'une détermination (définie, indéfinie) et d'une quantification (dont le nombre) (*un, deux, plusieurs*).

Avec cette distinction sont liées, paraît-il, différentes prototypicalités.

On dirait que ce qui est prototypique pour les objets discrets, c'est la détermination définie, le fait qu'un objet donné a été conçu comme discret étant fonction du fait que l'on a pu tout d'abord le concevoir comme discernable d'autres objets, l'indiquer et le traiter comme pouvant fonctionner linguistiquement comme *i n d i c e*, une sorte d'embrayeur.

D'autre part, ce qui est prototypique pour les objets indiscrets, c'est la détermination indéfinie, le fait qu'un objet donné a été conçu comme indiscret étant fonction du fait que l'on n'a pas pu, pour une raison ou une autre, le concevoir comme discernable d'autres objets, l'indiquer et le traiter comme pouvant fonctionner linguistiquement comme *i n d i c e*, une sorte d'embrayeur (cela est reflété en français p.ex., chose communément connue, par un comportement identique sous la négation des objets discrets indéfinis et des objets indiscrets: *Jean a une montre/Jean mange du pain* vs *Jean n'a pas de montre/Jean ne mange pas de pain* par rapport à *Jean a le livre/Jean n'a pas le livre*, mais pas en polonais p.ex. où le génitif règne dans les phrases négatives aussi bien par rapport aux objets discrets définis, indéfinis que ceux qui sont indiscrets: cf. p.ex. *Jan ma [wreszcie swój] zegarek* [= *Jan odnalazł wreszcie swój zegarek*], *Jan ma (jakiś) zegarek*]/*Jan ma (trochę) chleba* vs *Jan nie ma zegarka, Jan nie ma chleba*).

Avec la détermination définie va de pair, prototypiquement, la quantification "définie" (dont le nombre) (*un, deux...*), le discret étant de par sa nature dénombrable (cf. aussi L a n g a c k e r, 1987); mais cf. aussi D a n o n - B o i l e a u, 1993). Avec la détermination indéfinie va de pair, prototypiquement, la quantification "indéfinie" (*un peu, beaucoup...*), l'indiscret étant de par sa nature non dénombrable.

La prototypicalité du discret, composée de détermination et quantification définies, entraîne une autre: celle de considérer le discret en sa totalité, comme objet autonome, à part entière.

La prototypicalité de l'indiscret, composée de détermination et quantification indéfinies, entraîne une autre, converse par rapport à la précédente: à savoir, celle de ne pas considérer l'indiscret comme pouvant constituer un objet à part entière.

Le fait de considérer quelque chose comme un objet à part entière est déterminé par notre perception et notre expérience "psycho-motrice" des manipulations avec les matières données.

On remarque bien que les caractéristiques prototypiques du discret en font un élément privilégié parmi les représentants véritables, argumentaux, de l'actance et celles du non-discret, de l'indénombrable, en font un élément privilégié parmi les représentants non véritables, donc prédicatifs, de l'actance, en en faisant d'ailleurs, dans certaines langues, p.ex. l'esquimeau, un élément proprement verbal.

Elles sont à lier avec d'autres caractéristiques qui en résultent, à savoir, p.ex. la thématique, qui est prototypique dans le cas d'un déterminé défini et l'humanité, qui est sans doute prototypique pour la discernabilité, la qualification, pas forcément très développée, du terme, qui est l'un des éléments opérants de la détermination définie (cf. à cet égard p.ex. Launey, 1989; Lazard, 1991; Danon-Boileau, 1993; Lemaréchal, 1992; Banyś, 1981).

Conférez à cet égard p.ex. les phrases du type:

Jan jest podobny do malpy
Jan jest malpopodobny
Jan jest podobny do tej malpy z cyrku
*Jan jest *cyrkomalpopodobny*
Jaś je ciastko
Jaś jest ciastkojedzący
Jaś je ciastko Ani
*Jaś jest *Aniaciastkojedzący.*

En polonais, l'accusatif et le nominatif seraient les cas qui, prototypiquement, pourraient, *ceteris paribus*, être considérés, dans le cas où ils représentent des objets concrets et non pas abstraits, comme ceux qui reflètent la totalité de l'objet et le génitif comme celui qui reflète le caractère "partiel" de l'objet (aussi bien dans le sens 'partie de' que dans le sens 'partitif', donc indéterminé).

Lorsqu'on emploie donc le génitif là où l'on s'attendrait à l'accusatif, il devrait véhiculer l'un des sens typiques ci-dessus, qui est fonction, dans les cas particuliers, du type d'objet et de sa télicité dont on parle, ainsi p.ex.:

- (25) est typique pour la détermination indéfinie & la quantification indéfinie, ainsi que le caractère "partie de",
- (24) pour la détermination définie et la quantification définie, ainsi que le caractère "totalité",
- (22) pour le caractère "totalité", ainsi que la détermination définie et la quantification définie,
- (23) pour le caractère "partie de", ainsi que la détermination indéfinie & la quantification indéfinie [l'ordre de prototypicalités étant fonction du type d'objet].

De même (20) et (21) et (17) et (18) (qui est plutôt familier) et (19) (dans (17) et (19) c'est la forme verbale qui est tout à fait différente et qui différencie "totalité" de "non-totalité").

Dans (1) — (16) la situation est plus complexe: suivant la nature de l'objet, il peut s'agir de l'opposition détermination définie & quantification définie vs détermination indéfinie & quantification indéfinie ainsi que de l'opposition "totalité" vs "non-totalité". Là où les objets sont compatibles avec le sens littéral du verbe, c'est avant tout la première paire d'oppositions qui entre en jeu (défini/indéfini), mais l'autre est aussi possible (totalité/partie).

Là où les objets ne sont pas compatibles avec le sens littéral du verbe, celui-ci, forcément, doit prendre un sens figuré, mais qui doit être compatible avec les oppositions fondamentales, dont celle de "totalité"/"non-totalité".

Ainsi, dans (1) vs (2), les trois paires d'oppositions jouent. En disant *daj mi nóz* [donne-moi le/un couteau] je présuppose, dans le cadre de la première opposition, que c'est un objet déterminé dans un contexte neutre, mais il peut cesser de l'être dans un contexte plus développé et invitant une indétermination: p.ex. *Daj mi nóz, a zrobę z nimi porządek* [donne-moi un/le couteau et j'y mettrai de l'ordre] où il y a ambiguïté quant à la détermination. En disant *daj mi noża* [donne-moi un/le couteau], je présuppose dans un contexte neutre que c'est un objet indéterminé — un couteau quelconque et le nombre n'est pas en fait pertinent.

Mais il peut apparaître, dans un contexte déterminé, la troisième opposition: là où le verbe *donner* ne veut plus dire 'passer'. Ce qu'il peut vouloir dire, c'est quelque chose qui soit compatible avec la troisième paire: "totalité"/"non-totalité". C'est p.ex. le sens de *offrir* et *prêter* qui peuvent apparaître: *offrir* voulant dire *donner pour toujours* est compatible, si l'on transpose l'espace en temps, ce qui est normal si l'on passe du littéral au figuré, avec la totalité du temps pour lequel on donne ce quelque chose et *prêter* voulant dire *donner, toujours mutatis mutandis, pour un certain temps (une partie du temps)* est compatible avec la non-totalité.

C'est la même chose dans le cas de (1) — (8).

Dans le cas de (9) — (12), ce n'est que la troisième opposition qui peut entrer en jeu, le verbe ne pouvant pas avoir le sens littéral, d'où le sens de 'offrir' vs 'prêter'.

Cette signification, cette opposition est pratiquement lisible dans le cas d'un certain type d'objets dont la fonctionnalité, la télélicité, est plus ou moins transparente.

Dans d'autres cas, du type de *Daj mi sygnety* [donne-moi la/une bague]/*Daj mi sygnety* [donne-moi une/la bague] p.ex., il faut essayer d'imaginer un contexte où *sygnety* au génitif aurait un sens — et là forcément, semble-t-il, le génitif exprimerait le fait que l'on a besoin d'une/de la bague pour d'autres fonctions

que celles pour lesquelles elle a été conçue (type MacGyver: *Donne-moi la bague: je vais neutraliser l'acide avec*).

Il semble aussi que la prototypicalité des oppositions soit fonction également de l'achèvement des actions désignées par le verbe, au moins dans certains cas. Ainsi p.ex. le fait que dans *pić* [*boire*, imperfectif par rapport à *wypić* qui est perfectif], *kupować* [*acheter*, imperfectif, par rapport à *kupić* qui est perfectif] l'action n'a pas été achevée, il n'est pas étonnant que ce n'est pas l'élément prototypique pour le type de matière impliquée qui apparaît à côté, à savoir: *kawy* [*café* au génitif] p.ex. pour un *massif*, mais celui qui ne l'est pas: *kawę* [*café* à l'accusatif]: d'où l'idée que ce qui est non-marqué en polonais, c'est le discret, puisque le champ de son application est plus vaste que celui d'un non-discret (cf. p.ex. à ce propos aussi Holvoet, à par.). Si l'action est achevée, c'est le prototypique qui apparaît: *napić się kawy* [*boire* <perfectif> *du café* {*café* au génitif}], *kupić mleka* [*acheter* <perfectif> *du lait* {*lait* au génitif}].

Mais dans ces cas-là, le non-prototypique peut apparaître aussi, p.ex., on peut dire aussi *Kupić mleko* [*acheter* <perfectif> *le lait* {*lait* à l'accusatif, le lait dont nous avons parlé ou la quantité dont nous avons parlé} et *wypić kawę* [*boire* <perfectif> *le café* {*café* à l'accusatif, puisque le préfixe *wy-* suggère que c'est la totalité de l'objet en question qui a été atteinte}].

Il semble naturel que, du point de vue présenté ici, les emplois des noms concrets au génitif dans les phrases affirmatives non elliptiques, n'étant pas des emplois prototypiques, doivent apporter un surplus de signification à la tournure dont ils font partie, les glissements du prototypique au non prototypique se payant d'habitude, pour ne pas dire toujours, par une motivation ou une autre de la déviation. Le plus naturel dans ce cas-là, c'est tirer cette motivation et son résultat de ce qui est typique pour les éléments qui, prototypiquement, sont exprimés à l'aide de l'autre tournure. Ainsi, les emplois de ce type où il y a glissement du type "discret" vers le type "non-discret", ou inversement, confèrent soit au nom soit au nom et au verbe la valeur prototypique du non discret, celle donc de caractère indéfini — non totalité/partiel, que ce soit du point de vue espace/substance que du point de vue temps. Cela s'effectue soit par l'influence de la valeur du génitif sur la valeur du nom (type (2) *Daj mi młotka*) soit par l'influence de la valeur du génitif sur la valeur du nom, et, par son intermédiaire sur celle du verbe (type (10) *Daj mi samochodu*), ce qui dépend, comme nous l'avons vu, des caractéristiques du référent du nom lui-même. L'autre sens des influences est naturellement aussi possible, ce qu'on voit p.ex. dans les tournures où apparaît un nom discret à l'accusatif qui dépend d'un verbe impliquant l'un des sens prototypiques du non discret (type p.ex. (19) *Jan uchylił okna* ou *Jan nadgolili brodę* ou *brody* (*Jean s'est rasé une partie de sa barbe* ou *partiellement sa barbe*), le génitif étant aussi, par redondance sémantique, possible).

Références

- Ahrens H.-L., 1852: *Griechische Formenlehre des Homerischen und Attischen Dialektes*. Göttingen.
- Banyś W., 1981: *Descriptions indéfinies: arguments ou prédicats en position d'argument?* „Linguistica Silsiana”, 4.
- Danon-Boileau L., 1993: *Dénombrement, pluriel, singulier*. „Faits de Langue”, 2.
- Grzegorzczkowska R., Laskowski R., Wróbel H. (red.), 1984: *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*. Warszawa, PWN.
- Heinz A., 1965: *System przypadkowy języka polskiego*. Kraków, Uniwersytet Jagielloński.
- Hjelmstedt L., 1935: *La Catégorie des cas. Etude de Grammaire Générale*. Aarhus, Universitetsforlaget i Aarhus.
- Holvoet A., à par.: *Uwagi o „partytywności” (na materiale słowiańskim i balto-fińskim)*. In: Koseska-Toszeńska, D. Rytel-Kuc (red.)
- Holzweissig F., 1877: *Wahrheit und Irrthum der localistischen Casustheorie*. Leipzig.
- Koseska-Toszeńska V., Rytel-Kuc D. (red.), à par.: *Semantyka a konfrontacja językowa*. Warszawa, PWN.
- Kuryłowicz J., 1949: *Le Problème du classement des cas*. Biuletyn PTJ, 9.
- Langacker R., 1987: *Nouns and Verbs*. „Language”, 63/1.
- Laskowski R., 1972: *Polonische Grammatik*. Warszawa—Leipzig, Wiedza Powszechna — Verlag Enzyklopadie.
- Laskowski R., 1984: *Paradygmatyka*. In: R. Grzegorzczkowska, R. Laskowski, H. Wróbel (red.).
- Launey M., 1989: *Groupe verbal, prédication et stratégies significatives*. „Verbum”, 12/3.
- Lazard G., 1991: *Researches on Actancy*. „Actances”, 6.
- Lemaréchal A., 1992: *Deixis et accession des parties du discours à la substantivité et aux fonctions actanciennes*. In: M.A. Morel, L. Danon-Boileau (red.).
- Morel M.A., Danon-Boileau L. (red.), 1992: *La Deixis*. Paris.

Wiesław Banyś

ROZWAŻANIA O ALTERNACJI PRZYPADKÓW DOPEŁNIACZ/BIERNIK RZECZOWNIKÓW DYSKRETYCH W JĘZYKU POLSKIM

Streszczenie

Autor analizuje opozycję między użyciami form przypadkowych dopełniacza i biernika w odniesieniu do nazw oznaczających obiekty dyskretne. Punktem wyjścia tego typu alternacji są pary zdań typu: *Daj mi nóż/Daj mi noża*.

Wychodząc od prototypowości oznaczania obiektowości, Autor stawia tezę, iż w języku polskim biernik i mianownik byłyby przypadkami, które protypowo mogłyby być uważane jako oddające — gdy mamy do czynienia z nazwami odnoszącymi się do obiektów konkretnych — całość obiektu, natomiast dopełniacz byłby traktowany jako oddający — w identycznej sytuacji — charakter „częściowy” obiektu (zarówno w sensie „część”, jak i „niepoliczalność”). Ta „częściowość” może przybierać różne postaci, w zależności od natury obiektu, o którym mowa.

Веслав Банысь

РАССУЖДЕНИЯ НАД АЛЬТЕРНАЦИЕЙ ПАДЕЖЕЙ РОДИТЕЛЬНЫЙ/
/ВИНИТЕЛЬНЫЙ ДИСКРЕТНЫХ СУЩЕСТВИТЕЛЬНЫХ В ПОЛЬСКОМ ЯЗЫКЕ

Резюме

Автор анализирует оппозицию между применением форм падежей родительного и винительного в отношении к названиям, обозначающим дискретные объекты. Отправной точкой этого типа альтернации являются пары предложений типа: *Дай мне нож/Дай мне ножа*.

Исходя из прототипичности обозначения объектности, Автор ставит тезис, что в польском языке винительный и именительный были бы падежами, которые прототипно могли были быть считающимися как отдающие — когда имеем дело с названиями, относящимися к конкретным объектам — целость объекта, зато родительный был бы рассматривался как отдающий — в идентичной обстановке — „частичный” характер объекта (так в смысле „часть”, так и „несчитаемость”). Эта „частичность” может приобретать разные виды, в зависимости от природы объекта, о котором идёт речь.

BUŚ

Projekt okładki i strony tytułowej
TOMASZ JURA

Redaktor
BARBARA MAŁSKA

Redaktor techniczny
ALICJA ZAJĄCZKOWSKA

Copyright © 1995
by Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

Wydawca
WYDAWNICTWO UNIwersYTETU ŚLĄSKIEGO
UL. BANKOWA 12B, 40-007 KATOWICE

ISSN 0208-6336
ISSN 0208-5550

Wydanie I. Nakład 200 + 50 egz. + 25 nadb. Ark. druk. 9,0.
Ark. wyd. 12,5. Przekazano do składu we wrześniu 1995 r.
Podpisano do druku i druk ukończono w grudniu 1995 r.
Papier offset. kl. III, 70 g, 70 × 100.
Zam. 740/5

Cena 6 zł

Drukarnia Uniwersytetu Śląskiego
ul. 3 Maja 12, 40-096 Katowice

NEOPHILOLOGICA
T. 11

Studia językoznawcze

Red. Wiesław Banyś

Wykaz ważniejszych błędów dostrzeżonych w druku

Strona	Wiersz		Jest	Powinno być
	od góry	od dołu		
78 91 124	8	14 10	equipe que <i>vieillissement</i> femme-s a elle-s même-s	équipe tels que <i>vieillissement</i> femmes à elle-mêmes

nr inw.: BGN - 286



BG N 286/1517

ISSN 0208-6336

ISSN 0208-5550